

Cinq mois au Pays des Somalis



UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
BOOKSTACKS

NOTICE: Return or renew all Library Materials! The *Minimum Fee* for each Lost Book is \$50.00.

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

May 5 1992
JUL

L161—O-1096



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

CINQ MOIS

AU

PAYS DES SOMALIS

GENÈVE

IMPRIMERIE W. KÜNDIG & FILS

Autotypies et Phototypies de la Société anonyme des Arts graphiques
à Genève.



Leopold



V. J. Shika

PRINCE NICOLAS D. GHIKA

CINQ MOIS

AU

PAYS DES SOMALIS

SUIVI DE LA FAUNE SOMALIE ET D'UNE LISTE DES PLANTES DÉCRITES

PAR G. SCHWEINFURTH ET G. VOLKENS.

AVEC 1 CARTE ET 27 ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES
DE L'AUTEUR.



BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

NANCY

5, RUE DES BEAUX-ARTS

18, RUE DES GLACIS

1898

Tous droits réservés.

916.35
G 342
1898

PRÉFACE

Attirés par le récit des beaux exploits cynégétiques, accomplis ces dernières années dans le Somaliland par les chasseurs européens, nous résolûmes, mon père et moi, d'aller y tenter la fortune du fusil.

Notre but était avant tout d'échanger pour quelques mois la monotonie de la vie civilisée contre les émotions, les aventures et les dangers d'une expédition dans un pays peu exploré ou inconnu ; sous ce rapport, notre programme fut bien rempli. Le résultat n'a pas laissé d'être brillant, aussi, en ce qui concerne les succès de chasse et les surprises de l'exploration.

Au retour, j'ai fait ce livre avec mes souvenirs et mes notes de chaque soir, griffonnées après une émouvante poursuite ou à la fin d'une étape. — Il n'a pas d'autre prétention que d'être le récit simple et exact des aventures de deux chasseurs en Afrique. Je l'ai écrit pour ma famille et mes amis, qui pendant de longs mois d'hiver, ont attendu avec anxiété la dépêche définitive annonçant notre retour à la côte et la réussite de l'expédition. — Deux chapitres spéciaux, consacrés aux

Somalis et à la faune de leur pays, — fruit d'observations personnelles, de récits authentiques ou de lectures contrôlées, — le complètent et l'éclaircissent. — Les illustrations, qui permettront au lecteur de nous suivre pas à pas, sont la reproduction des photographies exécutées par mon père.

Je tiens encore, avant de terminer ces quelques lignes préliminaires, à remercier ici les autorités anglaises d'Aden comme celles de la côte somalie pour leur bienveillant concours et leur gracieuse hospitalité.

Prince NICOLAS D. GHICA.



LE PREMIER RHINOCÉROS

CHAPITRE PREMIER

A D E N E T B E R B E R A

La traversée. — Brindisi. — Port-Saïd. — Suez. — Bab-el-Mandeb. — Arrivée à Aden chez le gouverneur. — Préparatifs de l'expédition. — Promenades en ville. — Départ pour l'Afrique sur le stationnaire anglais. — Maït. — Haïs. — Koram. — Arrivée à Berbera. — Chez le capitaine Abud. — Eggeh Narlayo ; notre escorte. — Première étape.

3 octobre 1895. — Trieste... deux tours d'hélice... un peu d'écume et déjà les détails du port s'effacent, les visages disparaissent ; les derniers êtres connus rentrent dans l'impersonnalité de la foule. Tandis que notre vaisseau tressaille et vibre, en nous emportant d'un sûr essor, je songe à la rapidité avec laquelle les forces que notre science a mises dans cette coque de fer et de bois, nous ont arrachés à notre sphère de vie habituelle ; il est vrai que ces mêmes forces nous donnent mille facilités pour l'étendre et l'agrémenter ; comme preuve vivante une chaloupe est venue tantôt nous apporter de lointaines missives et des télégrammes, nous montrant que jusqu'à la dernière minute, l'industrie humaine pouvait

nous rendre présents la patrie, la famille et le foyer. Mais désormais tous ces secours vont nous faire défaut, sauf en ce qui regarde notre sécurité personnelle et nos moyens de défense. Dans le pays perdu qui est notre but de voyage, les bureaux de poste sont aussi rares que de la terre à la lune, et si de là-bas, nous pourrions donner quelquefois de nos nouvelles, nous ne pourrions plus songer à en recevoir. Pendant cinq mois nous n'aurons ni lettres ni journaux.

Et dans la joie triste du départ, je vois s'évanouir les derniers vestiges des lieux où nous étions tantôt ; je me laisse aller peu à peu au plaisir paresseux de sentir ma vie se dérouler devant moi sans avoir rien à faire pour la changer, le mouvement des choses me donnant à lui seul la quantité d'émotion voulue ; et je vois se dérouler devant moi la côte dalmate comme un interminable panorama.

Puis à mesure que les terres s'éloignent pour ne plus nous apparaître jusqu'au but que comme des lignes bleues à l'horizon, ou de vulgaires râteliers de charbon à l'usage de notre brave machine, je pense avec tout mon appétit de chasseur passionné à mes futurs succès cynégétiques dans le Somaliland. Puis, repu de ces belles fumées, ayant tapissé mon imagination de toutes les pelleteries africaines, je reviens de nouveau à la réalité qui m'entoure et je passe de l'histoire naturelle des bêtes à celle des passagers. Sur notre « Imperatrix » (du Lloyd Autrichien) ce sont pour la plupart des Anglais, officiers et fonctionnaires qui rentrent aux Indes, après avoir passé leur congé d'été en Angleterre. — Ils sont nombreux. — Nous les connaissons vite. Le

moyen d'être réunis sur les quelques mètres carrés d'un pont..... et par une mer agitée, sans entrer tant soit peu en relation. On s'étudie ; on échange quelques mots banals sur l'état du ciel, sur la couleur de l'eau, sur l'heure à laquelle on arrivera à Port-Saïd ou Suez (immanquable); insensiblement la glace se rompt et bientôt s'établit cette intimité particulière des prisonniers, des voyageurs au long cours et des gens qui attendent ensemble un médecin ou un dentiste. — Le capitaine et les officiers, habitués à leurs hôtes, sont remplis de prévenances et tâchent de rompre autant que possible par toute espèce de distractions la monotonie pourtant non sans charme de la vie à bord.

Le navire est tout animé par de nombreux enfants gais et bien portants qui, après avoir été soustraits, pendant la saison chaude, au soleil des tropiques, retournent en Extrême-Orient passer l'hiver auprès de leurs parents.

4 octobre. — Ciel clair... Mer unie... ; des montagnes roses bordent le ciel du côté de l'Italie. Nous dépassons la petite île autrichienne de Pelagosa. A neuf heures du soir Brindisi. Dans l'obscurité qui nous entoure, ce que nous voyons le mieux, à la lueur des réverbères, ce sont de vilains carrés de papier à couleurs voyantes placardés un peu partout. Les uns représentent des affiches électorales ; et nous ne lisons pas cette littérature de gros mots ou de phrases creuses, la même en tous pays ; — les autres, plus intéressants par leur teneur, sont des proclamations de la municipalité, qui invite la population bien pensante à aller acclamer sur son passage, l'illustre citoyen, le général

Oreste Baratieri, qui va s'embarquer pour l'Afrique afin de châtier Ménélik. Au bout d'une heure nous rentrons à bord, escortés par une foule de petits va-nu-pieds, braillards, collants, impertinents, qui ont poussé dans tous les coins comme des champignons et semblent le produit naturel, la végétation désagréable des quais maritimes.

Le lendemain nous tirons un beau coup de chapeau aux Iles Ioniennes et au soir, nous dépassons le cap Matapan. Le 6, dans la fraîche clarté matinale, nous doublons le promontoire occidental de l'île de Crète. Pendant une heure ce sont de hautes montagnes grises, des falaises à pic, une côte blanche d'écume. Un joli décor en somme, pour un opéra; par malheur on n'y joue que des drames. Puis le ciel et l'eau se rejoignent de nouveau comme mécontents d'avoir été un moment séparés.

L'entrain et la vie, plus que jamais concentrés à bord, ont maintenant pris toute l'intensité désirable. On fait de la musique, on joue aux cartes, aux échecs et au tonneau. Idée bien anglaise, un comité s'est aussitôt formé pour organiser toutes les festivités; et la première chose décidée, c'est de donner un grand bal dès l'arrivée à Suez.

Le 7, vers midi, la mer prend une teinte jaune verdâtre; c'est la faute du Nil; mais il fait tant de bien, qu'on peut bien lui pardonner ses malpropretés. Bientôt nous apercevons à l'horizon deux forêts, l'une de palmiers dont on ne voit que les sommets, l'autre de mâts (appartenant à des barques de pêche); mais la côte est si basse qu'on ne peut la distinguer encore. Vers trois

heures nous arrivons à Port-Saïd et jetons l'ancre à l'entrée du canal de Suez.

Nous descendons à terre ; la ville est un peu moins sale que les autres cités d'Orient ; nous y achetons d'amples vêtements de toile blanche pour nous garantir de la chaleur, qui va devenir féroce dans la Mer Rouge. — Se mirant dans les eaux du port, nous voyons trois transports tures ayant six mille hommes à bord, qu'on envoie combattre les nouveaux insurgés de l'Yémen. On renouvelle, en attendant, la provision de charbon. De grands chalands, remplis de combustible, sont amarrés le long du bateau et des centaines de coolies, vêtus de leur peau noire et d'une poussière de houille à peine plus noire, montent et descendent les passerelles, les sacs sur le dos, avec des cris et des gestes diaboliques ; tout cela enflammé par la lueur des torches, pailleté de mille reflets rouges produit un joli tableau fantastique. Le navire qu'on bourre ainsi, se perd dans la nuit, son large tuyau, deviné plus qu'aperçu, se dresse vaguement vers le ciel, tandis que l'eau clapote doucement dans les ténèbres, au-dessous. Il semble qu'on vienne nourrir quelque énorme monstre d'un autre âge ; l'énorme masse semble vivre d'une vie mystérieuse et bien plus sensible que lorsqu'elle évolue au grand jour ; car alors l'intervention, la présence de l'homme, plus apparentes, diminuent d'autant l'illusion.

Vers minuit nous quittons Port-Saïd, pour entrer dans le canal de Suez, la traversée durera vingt heures. Le vaisseau se traîne avec lenteur. Un fanal électrique placé à l'avant, éclaire la marche, car le canal est très étroit et les bâtiments y échouent souvent.

Peu d'étapes sont aussi ennuyeuses ; le paysage est monotone, des deux côtés les dunes du désert ; parfois une file de dromadaires ou une drague à vapeur, c'est tout ce qu'on voit de Port-Saïd à Ismaïlia. Ismaïlia elle-même est une jolie petite ville avec des plantations très vertes tout autour, située au bord d'un lac que le canal traverse ; après avoir sillonné les eaux de plusieurs lagunes analogues (les lacs Amers), nous arrivons, dans l'après-midi à Suez, où nous voyons le bout de la Mer Rouge au pied d'une haute chaîne de montagnes. Au coucher du soleil, nous partons ; et pour saluer la nouvelle mer qui s'ouvre devant nous, ce soir, il y a grand bal à bord. On a décoré le navire avec des pavillons de tous pays et les signaux maritimes ont servi à former sur le pont une « salle des fêtes » tout à fait réussie. Un grand entrain règne parmi les danseurs malgré la chaleur qui commence à se faire sentir, aussi les rafraîchissements dus à la prévoyance du capitaine, semblent-ils accueillis avec reconnaissance.

Le lendemain matin, apparaissent sur la côte d'Asie, les sommets arides du Sinaï, d'un jaune ocreux ou d'un brun sale assez triste.

Peu à peu les dernières brises fraîches cessent ; l'air pèse et brûle. Les passagers restent étendus sur des chaises longues, évitant le moindre mouvement. Le vaisseau lui aussi semble ne pas remuer ; il s'est recouvert de toile blanche et seuls les ronflements de la machine, le brusque passage d'une petite île rapidement laissée en arrière nous font percevoir que nous bougeons encore.

Ce n'est qu'après le coucher du soleil que l'on vit et

que l'on respire un peu... Des bandes de petits poissons volants passent comme des poignées de brillants au-dessus des vagues et de gros dauphins dansent la bamboula dans notre sillage. Les sports organisés par le « comité » pour nos propres ébats ont de même un beau succès ; mais avec la température ambiante, ils ressemblent trop à des bains de vapeur.

Après avoir dépassé les îles désertes et calcinées par le soleil qui se trouvent en face de Moka, nous remarquons avec plaisir que les côtes d'Asie et d'Afrique se sont rapprochées... une brise fraîche (très relativement) nous arrive ; elle annonce la proximité de l'Océan Indien. A droite et à gauche, se dressent de hautes montagnes ; en forme de table du côté africain où tout semble trapu et lourd, dentelées et pittoresques du côté asiatique.

Enfin, le 12 octobre, nous entrons dans le détroit de Bab-el-Mandeb ; la petite île de Périm, aride et basse, mais puissamment fortifiée passe sous nos yeux. Six heures plus tard nous débouchons au milieu de la baie d'Aden, belle, inondée de lumière, entourée de hautes falaises volcaniques que couronnent des forts dissimulés ; ces forts font d'Aden le Gibraltar de l'Océan Indien.

Nous faisons ici la connaissance de nos futurs amis, les Somalis : la première impression est bien mauvaise. Ils envahissent le pont, gesticulant comme des fous, criant comme des sourds, se poussant, se battant, offrant des objets à vendre, nous invitant tous à la fois à monter dans leurs barques, etc., etc.

Nous prenons notre dernier repas à bord de l'*Impe-*

ratrrix et nous nous séparons non sans regret de nos agréables compagnons de voyage avec lesquels nous avons fini par être dans les meilleurs termes. Une dernière poignée de main, « bon voyage ! » « bonne chance ! » et nous sommes dans une barque avec nos bagages.

Le général Cuninghame, gouverneur d'Aden et des possessions anglaises avoisinantes, avait eu l'obligeance de nous inviter à loger chez lui, à la résidence (Steamer-Point). En y arrivant nous sommes reçus à merveille par l'aimable général et son aide-de-camp le lieutenant Redl, de l'Etat-Major des Indes.

Mon père avait fait à Londres dans le courant de l'été toutes les acquisitions nécessaires à une grande expédition en Afrique. De nombreuses caisses contenant des munitions, des armes, des vivres, des tentes, des outils, etc., nous avaient précédé à Aden, où elles avaient été reçues par le négociant parsi Coswasjee Dinshaw, notre agent, qui les avait déjà fait partir pour Berbera.

Aden. — Quelques jours de flânerie sous la conduite de nos hôtes. Au cours d'une promenade faite le long de l'isthme qui relie Aden à la terre ferme, nous visitons le camp de cavalerie établi en cet endroit. L'adresse des cavaliers hindous dans le maniement de la lance est vraiment merveilleuse, et le corps des chameliers, montés sur des dromadaires arabes, a une silhouette des plus curieuses. J'ai également conservé un excellent souvenir de notre excursion dans la vieille ville d'Aden, située au fond d'un ancien cratère, et séparée de Steamer-Point par le massif volcanique du



UN PAYSAGE DU GOUBAN

Chamehân; sa population est un mélange d'Arabes, de Juifs et de Somalis; ces derniers sont les plus nombreux et les plus bruyants. De tous côtés on voit des petits négrillons chantant à tue-tête de célèbres refrains anglais; mais il faut beaucoup de bonne volonté pour comprendre quelque chose à leur charabia.

Aden a une garnison anglaise proportionnée à son importance stratégique; un régiment anglais, un régiment de cipayes, un détachement de génie, plusieurs batteries d'artillerie de forteresse, un petit corps de cavalerie et de chameliers. On ne laisse jamais les troupes plus de deux ans ici; la chaleur torride des mois d'été anémie rapidement les Européens et même les Hindous.

Les citernes d'Aden, creusées dans les flancs du massif de Chamehân sont remarquables tant par leurs dimensions que par leur antiquité. Les archéologues ne parviennent pas à s'entendre sur leur origine qui se perd dans la nuit des temps. C'est le seul endroit où l'on trouve un peu de verdure, dans ce pays de lave et de soleil.

La chaleur est étouffante pendant la journée et ce n'est pas sans peine que nous parvenons à achever nos préparatifs. Le soir, enfoncés dans de confortables fauteuils, sur la terrasse de la Résidence, nous respirons un peu. La nuit nous dormons dans des chambres situées sur le toit, closes d'un simple treillis de bois à travers lequel la brise de l'Océan vient nous éventer durant notre sommeil.

Le 17 octobre nous quittons la demeure hospitalière du général pour nous embarquer à bord du stationnaire

britannique le « Mayo » commandé par le capitaine de Berry, un charmant officier qui ne songe qu'à nous y faire la vie agréable. A part les officiers du vaisseau, il y a à bord le colonel Ferris, gouverneur de la côte Somalie, dont les conseils et l'assistance ont beaucoup contribué à la réussite de notre expédition. Nous avons en outre comme compagnons de voyage le pasteur anglican de la garnison d'Aden, sa femme et un capitaine de l'armée des Indes, plus une centaine de passagers moins agréables : des Somalis expulsés d'Aden, où ils se livraient au vol et au vagabondage. On les rapatrie de force. Sept d'entre eux sautent à la mer et gagnent le rivage, en excellents nageurs qu'ils sont, faisant la nique aux innombrables requins de ces parages et à la police, qui arrive dans une barque, trop tard comme toujours.

Enfin on lève l'ancre et nous mettons le cap sur Maït, village somali, situé entre Berbera et le cap Guardafui. Cette nuit sur l'Océan Indien est superbe ; je prolonge largement la veillée pour regarder plus à mon aise le sillage phosphorescent du navire et pour écouter l'intéressante conversation du commandant.

Au matin, l'Afrique est en vue, elle nous montre un instant les hautes montagnes du cap Guardafui, si mal famé auprès des navigateurs. Nous arrivons à Maït, où l'ancre est jetée à 200 mètres d'une plage sablonneuse... Deux tours de briques... sur l'une flotte le drapeau anglais... à côté, des huttes en branchages recouverts de peaux de bêtes ; pas de végétation, sauf quelques rares pieds de baumiers-à-encens. Nous abordons en compagnie du colonel Ferris, qui vient imposer à la tribu de

Maït le paiement d'une notable indemnité due à la tribu voisine qu'elle a pillée. L'amende consiste en 500 roupies ; en outre une jeune Maïtienne sera mariée à un jeune homme de la tribu offensée ; (à imiter dans les pays civilisés).

La plage s'élève par échelons jusqu'à une série de collines rouges et dentelées, derrière lesquelles on aperçoit très distinctement une chaîne de hautes montagnes bleuâtres. Sur le versant opposé, dans la vallée du Daror, explorée par M. Révoil, la végétation est plus abondante, le pays plus intéressant.

La population de Maït nous reçoit avec beaucoup d'égards ; mais elle témoigne une horreur profonde pour le bull-terrier du commandant, bête impure, d'après eux ; on fait de grands détours pour en éviter l'approche.

Les guerriers portent avec élégance leur *tobé* blanc, vêtement identique à la toge romaine, tandis que les femmes portent des costumes analogues à ceux des dames athéniennes de l'antiquité. — Chaque Somali est armé de deux lances, l'une très longue et solide, pour le combat corps à corps, et l'autre, légère et bien équilibrée, qui sert comme arme de jet. Quelquefois ils ont un sabre très court dont ils ravalent l'usage jusqu'à en faire un couteau de cuisine ; enfin un petit bouclier rond, artistement ciselé, en peau de rhinocéros, d'oryx ou de girafe. Des sandales à pointes relevées et des amulettes de toute sorte — bracelets d'ambre, verroterie, coraux, surates microscopiques suspendues au cou, complètent l'équipement.

Le même jour nous levons l'ancre et partons pour

Haïs, à une heure de Maït; on y voit un peu plus de verdure qu'à Maït, ce qui ne veut pas dire grand'chose. Nous avons toujours, sur mer, notre escorte de dauphins et de poissons volants; un nuage compact de pétrels, de mouettes et de cormorans fait de ceux-ci un grand massacre; ils se gorgent tout à leur aise et n'ont que l'embarras de choisir les meilleurs morceaux. Notre nouvelle descente à terre est aussi bien accueillie que la première, par les indigènes. En compagnie d'un lieutenant du Mayo je vais chasser dans un bois de tamarins. Des perdrix et des courlis passent hors de portée: auprès d'un petit lac, des traces de hyènes et de panthères; mais des traces seulement, hélas! Nous revenons bredouille au village, où, arrivant à l'improviste, nous surprenons toute la population féminine en train de pérorer..... et de nous critiquer ni plus ni moins.

A l'autre bout du village les guerriers dansent et lancent des zagaies pour nous faire honneur. A la tombée de la nuit nous rentrons à bord. Le lendemain en nous réveillant nous nous trouvons à Koram, autre exemplaire de Haïs et de Maït; nous n'y faisons qu'une courte apparition dans la matinée, déjeunons à bord, et arrivons dans l'après-midi à Berbera.

De loin Berbera paraît à peine un grand hameau. Elle compte cependant suivant la saison, de 25 à 30,000 habitants; elle est divisée en deux parties bien distinctes, la ville officielle, et la ville noire. Dans la ville officielle, la Résidence du consul anglais, les prisons, les locaux de l'administration, de jolis jardins entourant des maisons de construction égyptienne. A l'est,

s'étend une plaine où l'on jette toutes les charognes et toutes les immondices de Berbera ; c'est le réfectoire de plusieurs milliers de vautours blancs, bruns, jaunes ou roses, apprivoisés comme des poulets.

En un quart d'heure de marche on traverse cette plaine empestée et l'on se trouve dans la partie la plus considérable de Berbera, composée de la mission catholique, de quelques maisons en briques habitées par des marchands hindous ou arabes, et enfin d'innombrables huttes en peaux de bêtes où logent près de 25,000 Somalis à côté de leurs chameaux. Chameaux et Somalis font un contraste amusant : autant les bipèdes sont vifs, bruyants, criards, impatients, colères, autant leurs camarades sont lents, méthodiques, placides ; ils ont toujours l'air, ces braves chameaux, de vouloir résoudre quelque grave problème (apparemment celui de leur longue digestion) mais cela ne les empêche pas de faire du travail utile et de fort bien vivre avec leurs bouillants propriétaires.

Autour ne nous de nombreux gamins, tous nus, gambadent, jouent ou se baignent. Ce sont pour la plupart des enfants abandonnés par leurs parents ; dans ce bienheureux pays ils ne meurent jamais de faim.

Le résident britannique vient à bord ; c'est le capitaine Abud qui a vécu de longues années à Berbera, un type de soldat énergique et expérimenté ; il a l'air de connaître à fond son Somaliland. Il nous invite aimablement à loger chez lui durant notre séjour à Berbera.

Nous passons encore une nuit sur le Mayo ; j'en consacre une partie à la pêche à la ligne ; la mer est phos-

phorescente, les poissons pris semblent être de flamme et l'eau qu'ils lancent en se débattant au bout du fil forme un véritable feu d'artifice.

Le lendemain nous prenons à regret congé de nos compagnons de route qui repartent pour Aden, et débarquons définitivement sur le quai de Berbera. Notre escorte nous y attend, rangée en ligne. Un vigoureux « salam » salue notre apparition.

L'interprète, Eggeh Narlayo, que le général Cuninghame nous avait choisi à Aden, nous a précédés à Berbera, où avec l'aide du capitaine Abud, il a engagé l'escorte et acheté les chevaux, les mulets, les ânes et les chameaux nécessaires à l'expédition. C'est un Hercule en chocolat (et un chocolat très foncé, pas Menier du tout) aux traits réguliers, coiffé d'un fez rouge et plutôt nippé à l'arabe qu'à la somalie. Il a, au côté, un sabre d'argent, offert par le prince Boris Czetwertynski, qu'il a naguère accompagné au pays des Masaïs. Son aspect est martial, résolu, il semble très capable de faire face aux dangers et aux difficultés qui peuvent assaillir une caravane dans l'intérieur du pays. La profonde cicatrice d'un ancien coup de hache, reçu en combattant, achève d'accentuer le caractère énergique et sauvage de sa physionomie. Il parle l'anglais assez correctement, il a accompagné le duc d'Orléans dans son voyage à travers l'Ogo et le Haud.

Les trois jours que nous passons à Berbera sont largement remplis par le déballage de nos caisses et la confection des ballots que nos chameaux auront à porter. Il s'agit ensuite d'acheter assez de riz, de dattes et de beurre clarifié pour nourrir nos gens pendant



ZÈBRE TUÉ PAR MON PÈRE DANS LA VALLÉE DU DAGHATO

cinq mois ; il faut nous fournir aussi de plusieurs pièces d'étoffe, comme article d'échange, l'argent n'ayant plus aucune valeur dans l'intérieur du pays. L'interprète nous apprend que les cadeaux les plus appréciés par les chefs Somalis sont ceux qui consistent en toges de drap écossais. Cette couleur est le « dernier cri » de la mode somalie.

Les gens d'escorte ont ouvert les caisses contenant les carabines Snider et s'en sont emparés avec des cris de joie. Il y a déjà quelques jours qu'ils sont sans armes, ayant dû déposer leurs lances à l'Arsenal en arrivant à Berbera. Le caractère irascible des Somalis, leur mépris de la vie humaine ont nécessité cette mesure.

Avant de partir nous faisons encore une dernière promenade dans la ville indigène où l'on rencontre des groupes, des physionomies qui feraient la joie d'un peintre. Nous nous contentons de les photographier, faute de mieux, puis nous allons visiter la Mission Catholique, où deux moines français, les Pères Evangéliste et Cyprien élèvent une cinquantaine de petits moricauds dans la foi chrétienne, tâchant d'adoucir autant que possible l'âpreté de leurs penchants sauvages. A côté de cette bonne œuvre, les Pères s'occupent d'écrire une grammaire et un dictionnaire somalis : travail très étendu et approfondi qui leur a coûté des années d'un labeur incessant, sous un soleil de plomb, loin de leur famille et de leur patrie. Ils ont aussi fondé un dispensaire où ils distribuent des médicaments gratuits à tous les malades de la ville.

Enfin, le 22 octobre, les derniers préparatifs sont

achevés; on commence à charger les chameaux, au milieu de vociférations furieuses qui nous brisent le tympan. A deux heures de l'après-midi la caravane se met en marche; l'interminable file des dromadaires, chevaux, ânes, mulets, chèvres, moutons et hommes d'escorte, commence à se dérouler à travers la plaine maritime, appelée ici pays de Gouban, du mot « Goub » qui signifie « chaleur » en somali; cela donne une idée de la température qu'il y fait, en comparaison d'une côte déjà rôtie par le soleil.

Vers cinq heures nous prenons congé de notre aimable hôte et, conduits par un de nos hommes, nous chevauchons vers notre premier campement, à 12 kilomètres de la ville, au pied d'une petite colline dénudée. En route nous apercevons des gazelles et je tire un chacal. Soudain, le soleil plonge dans l'Océan et, presque sans transition, la nuit succède au jour. Les montagnes lointaines prennent des nuances roses et violettes — puis disparaissent. Cependant la clarté des étoiles est suffisante pour éclairer le sentier; d'ailleurs voici dans le lointain des feux qui brillent..., palpitent..., c'est le campement. Notre arrivée est accueillie par des cris de joie. La table est servie, les cuisiniers se sont surpassés et d'excellents lits nous invitent à dormir, bercés par les frémissements des tentes, qu'agitent la brise de la mer et le vent du désert.

CHAPITRE II

LE GOUBAN ET L'OGO

Traversée de la plaine maritime. — Description d'une journée de marche. — Composition de notre caravane. — Le campement du soir. — Chasse à la gazelle. — Arrivée sur les plateaux. — Leferoug. — Chasse à l'ouagré. — Les premières traces de lions. — Chasse à l'oryx. — Hargeisa. — Le cheik Mattar. — Affût au lion.

Impatients de faire connaissance avec le gibier africain, nous nous levons à l'aube et partons, mon père et moi chacun de notre côté à l'aventure à travers la campagne. De nombreuses gazelles (*gazella Pelzelni*) passent et l'un et l'autre nous en marquons une à notre tableau. Beau défilé également de grosses outardes, de canepetières, de perdrix jaunes, de lièvres d'une espèce très petite, et de dik-diks, jolie sorte d'antilope très commune au pays somali : elle a l'élégance de formes du chevreuil, tout en atteignant à peine la taille d'un lapin.

Rentrés au campement vers onze heures, nous y faisons, à déjeuner, la désagréable connaissance de l'eau somalie, chaude et d'un goût affreux. Plus tard,

instruits par l'expérience, nous saurons la rendre potable par l'ébullition et fraîche par l'évaporation nocturne sous le vent. Renfermée dans des récipients entourés de feutre mouillé et placés à l'ombre d'une couverture sur le dos d'un chameau, elle restera froide jusqu'au soir.

A deux heures, étouffant sous les tentes dont la double paroi ne suffit plus à nous préserver des ardeurs du soleil, nous donnons le signal du départ, au moins pour changer notre façon de rôtir. A notre grande surprise, la chaleur nous est bien plus facile à supporter en marchant, qu'en restant immobiles derrière une toile. Le soir nous campons au pied d'une rangée de collines qui annonce la fin de la plaine maritime.

Comme les journées de marche ont beaucoup d'analogie les unes avec les autres, j'en donnerai ici une fois pour toutes le programme habituel :

Avant l'aube, quand le campement n'est encore éclairé que par les étoiles et les feux à demi-éteints, un appel bref retentit : c'est le mollah qui convoque les fidèles à la prière. Il lit des passages du Coran. De temps en temps il s'interrompt et tous alors se prosternent en chantant d'une voix grave le mot « Amin. » Il est prudent d'être déjà vêtu à la fin de la prière ; car dans l'enthousiasme, la fièvre du départ, toute l'escorte se précipite sur nous pour nous aider à nous habiller, plier les lits et les tentes, nous offrir le café et les biscuits et nous mettre en selle. Ils ont les meilleures intentions mais leurs mouvements, sans doute excellents pour les chameaux, sont bien brusques pour des êtres humains.

Le brave Eggeh, l'interprète, se rend utile de

mille façons, surveille l'emballage des effets, et indique aux gens chargés de nous accompagner à la chasse, l'endroit où nous devons rejoindre la caravane à l'heure du déjeuner. Bien qu'un désordre général paraisse régner, nous ne tardons pas à reconnaître que nos hommes sont des chameliers habiles, qui ont passé leur vie à établir et à lever des campements. En un clin d'œil les tentes sont renversées, les chameaux chargés, et la caravane part. Elle est composée de 53 *hommes* engagés à Berbera et de quelques guides, que nous prenons pour traverser le territoire de la tribu à laquelle ils appartiennent. Les gens d'escorte sont armés de carabines Snider, nos domestiques Jama et Ismaïl de revolvers; enfin nos quatre « shikaris » et les deux « seïs » de nos fusils de chasse. Les bagages sont transportés par soixante-dix chameaux somalis, et les malades, qui ne manquent jamais, par deux chameaux arabes trotteurs, amenés d'Aden. — Nous avons encore 4 chevaux somalis très laids, mais endurants, deux jolis mulets abyssins qui nous rendent d'innappréciables services, trois ânes mélancoliques, condamnés à mort (ils sont destinés à servir d'appât aux lions), enfin un troupeau de chèvres et de moutons qu'on renouvelle en route par achats dans les villages indigènes. — Cela forme une véritable et pittoresque armée d'hommes et de bêtes, qui défile en interminable procession.

Durant la marche, mon père chasse à un ou deux kilomètres à droite de la caravane, sans trop rester loin d'elle, en arrière, de façon à pouvoir sans peine la rejoindre, lors de la halte de midi. De mon côté je marche de la même manière, à gauche de la file des

chameaux, suivi de mes deux shikaris Douali et Hussein, et du seïs qui mène mon cheval. Ces trois hommes forment mon escorte habituelle et portent les fusils dont je me sers d'habitude : une grosse carabine Paradox à deux coups, calibre 10, pour les pachydermes, tirant une balle d'acier enveloppée dans du plomb, capable de traverser un rhinocéros ; une carabine-express à deux coups d'un diamètre de 13^{mm}, tirant des balles expansives : c'est la meilleure arme pour les lions et les antilopes ; enfin un Lee-Metford de petit calibre pour le tir à très grande distance. Toutes ces armes proviennent de chez Holland & Holland, de Londres, et je crois qu'on ne peut trouver mieux qu'elles, pour des expéditions comme la nôtre. Les shikaris portent en outre une provision de cartouches et le seïs une gourde avec de l'eau ou du thé.

Le matin, au départ, il fait encore froid ; dans les endroits très élevés comme le Haud et la prairie de Marar on a même très sérieusement l'onglée. Mais bientôt le soleil apparaît et pendant une heure ou deux la température est normale. La chaleur commence ensuite ; elle augmente, on transpire à grosses gouttes, la provision d'eau est bue d'un trait, le besoin de repos et d'ombre se fait de plus en plus sentir. Voici qu'à un tournant du sentier apparaît un bouquet d'arbres ; la caravane y a fait halte et le déjeuner nous attend. Les serviteurs ont placé nos lits de camp là où l'ombre est la plus épaisse et nous y faisons notre sieste jusqu'à 2 heures. Les gens préparent leur riz en commun, mangent leur ration de dattes et de beurre clarifié, puis s'étendent sous les buissons et dorment comme des loirs. Quelques

rare dévots font la prière de midi. — Pour ce qui nous regarde, nous nous reposons sans dormir ; car dès que nous fermons les yeux, les moustiques, les fourmis, les taons, les guêpes, les araignées et surtout les odieuses mouches arrivent en bataillon serré pour mettre notre patience à l'épreuve. — Enfin il est deux heures, les chameaux qui broutaient dans les environs sont ramenés au centre du campement, s'agenouillent et reçoivent leur charge. La caravane se remet en marche et nous recommençons à chasser comme le matin, mon père à droite et moi à gauche du sentier.

A cinq heures on s'arrête ; les chameaux vont brouter sous la garde de quelques hommes, tandis que le gros de l'escorte fortifie le camp en établissant tout autour une « zériba, » palissade construite avec la terrible épine « attends-un-peu » qui ne lâche pas ce qu'elle tient. Quand le soleil s'est couché, les gens font la prière du soir et lorsque nous rentrons à la tombée de la nuit, nous trouvons les chameaux à domicile, agenouillés en cercle, autour des tentes à l'intérieur de la palissade. Les bagages entourent les deux tentes et forment un second retranchement contre lequel nos gens s'adossent pour dormir. Dans l'espace vide laissé entre la tente de mon père et la mienne on dresse la table qui sert à nos repas, à la rédaction de notre journal, à l'établissement de la carte élémentaire des régions parcourues, etc. : c'est dire qu'elle a bien fait son service.

La fraîcheur du soir est un véritable bienfait et souvent nous nous promenons de longues heures, devant le campement avant d'aller nous coucher. Deux senti-

nelles qui nous suivent, le fusil sous le bras, à trois pas de distance pour nous empêcher d'être croqués par des lions ou massacrés par des indigènes enlèvent un peu de son charme à cette promenade au clair de lune. Enfin, revenus, nous dormons à poings fermés ; mais voilà qu'une clameur épouvantable retentit. C'est une des sentinelles préposées à la garde du camp qui s'est fait attraper au moment où elle avançait la montre chargée de régler les heures de quart, frustrant ainsi d'un bon lot de sommeil ceux qui doivent le remplacer. Ses camarades, indignés, le bourrent de coups de poing. Au début du voyage quelques braillards ont émis la prétention de chanter toute la nuit, leurs hymnes nationaux, où le vol des chameaux est vanté comme une action glorieuse, ainsi que le massacre d'ennemis endormis ou de femmes enceintes. Ce sont là des exploits dont les Somalis se montrent très fiers ; ils ne se lassent pas de les célébrer par des refrains nasillards. Cette cacophonie rendant notre repos illusoire, nous leur signifions sans diplomatie que nous renverrons immédiatement le premier qui donnera libre cours à ses instincts musicaux. Ils cèdent, mais d'assez mauvaise grâce.

Presque toutes les journées de marche ressemblent à celles dont je viens d'exposer le programme ; mais le paysage change à tout instant. Du haut des plateaux arides couverts de blocs de pierre noire nous descendrons dans des prairies sans fin ; nous traverserons de hautes montagnes couvertes d'une végétation bizarre et nous longerons durant des semaines des vallées pleines d'aloès et de mimosas. Plus tard ce



SANGLIER PHACOCÈRE

sera le tour du grand fleuve Chébéli avec ses forêts vierges de casuarina et de palmiers.

Notre expédition qui est avant tout une expédition de chasse, ne trouve guère de gros gibier entre Hargeïsa et la côte ; la chose s'explique aisément : car les officiers de la garnison d'Aden, peu favorisés sous le rapport des longs congés, sont forcés de chasser près de la côte et le grand gibier reflue vers l'intérieur.

Nous marchons donc résolument vers Hargeïsa à raison de 25 ou 30 kilomètres par jour. Le paysage change d'aspect : la plaine maritime, le Gouban, est brûlée par un soleil impitoyable ; elle est couverte de petits buissons épineux très verts plus larges que hauts ; par ci par là quelques rares brins d'herbe jaune percent le sol sablonneux ; pas de pierres. Dans tout le Gouban on ne trouve pas un arbre assez élevé pour donner de l'ombre à une tente. Par échelons on arrive insensiblement sur les plateaux, le pays de l'Ogo. L'Ogo s'étend entre le Gouban et le Haud. — A première vue les plateaux paraissent plus inhospitaliers encore que la plaine maritime : Pendant des heures l'on marche sur des pierres noires ou rouges, entre lesquelles rien ne croît ; mais soudain on débouche dans un « wadi, » lit de rivière desséché et l'on se trouve au milieu d'une végétation tropicale ; de grands acacias en forme de parasols, ombragent la caravane ; on se fraye un chemin à travers d'épaisses jungles de tamarins et d'aloès verts, jaunes, rouges et mauves qui réjouissent la vue du voyageur tout en lui piquant outrageusement les mollets.

En cette saison les rivières sont presque toujours à sec et nous nous demandons comment nous pourrions renouveler la provision d'eau, une fois qu'elle sera épuisée. Nous exprimons nos craintes à l'interprète ; il se met à rire, appelle quelques hommes, ceux-ci creusent un trou dans le sable avec leurs mains, et voilà qu'à trente centimètres de profondeur, l'eau jaillit, l'ardeur du soleil a durci la surface du sol et formé ainsi une croûte protectrice qui permet à l'eau de filtrer à travers le sable sans s'évaporer.

C'est le 25 octobre que nous pénétrons dans l'Ogo ; et vers neuf heures du matin nous campons à Leferoug, dans un lit de rivière. C'est là que j'ai la chance d'abattre ma première gazelle « Spekei » appelée aussi gazelle « naso » à cause de l'excroissance qu'elle a sur le nez. Elle remplace sur les plateaux la gazelle Pelzelni de la plaine maritime.

La chasse à la gazelle est très intéressante. Elle ne prend pas la fuite à la vue de l'homme, mais, au contraire, l'observe avec curiosité, en se rapprochant un peu. Toutefois elle connaît très bien la portée d'une carabine-express et sa petite taille en fait une cible difficile à atteindre. Le meilleur système est de feindre l'inattention la plus complète et de ne se rapprocher d'elle qu'insensiblement et par détours. Un moyen très usité consiste à profiter du moment où elle cesse son galop et trotte avant de s'arrêter, pour courir vers elle. A l'instant où elle s'arrête pour observer le chasseur, celui-ci doit s'accroupir et rester immobile jusqu'à ce qu'elle reparte. Il arrive souvent qu'en employant cette méthode on arrive à bonne portée. Seulement il

faut avoir des poumons faits exprès pour pratiquer cette manœuvre sous le soleil des tropiques. Bien des fois, parvenu à une distance relativement courte du gibier, on se trouve hors d'état de tirer juste, car la poitrine agitée fait danser le fusil et la transpiration soulève un brouillard devant les yeux.

Mon père s'en va à la poursuite de 8 onagres signalés sur un plateau voisin de Léféroug et rentre assez tard pour déjeuner. Il a vu les onagres, a même tiré sur eux, mais encore essoufflé par la longue course qu'il avait dû faire, il les a manqués ; infatigable, il repart dans l'après-midi pour revenir le soir avec la dépouille d'un bel animal, trois fois grand comme un âne ordinaire, et orné de zébrures noires sur les jambes ; je ne parle pas des oreilles, pour ne point rendre jaloux nos braves ânes d'Europe et le roi Midas : elles sont énormes.

Avant le dîner, je rôde autour du campement, et j'aperçois un phacocère somali, très hideuse et très curieuse bête, que nous aurons l'occasion de revoir plus tard ; c'est le sanglier de l'endroit ; par malheur il me brûle la politesse, avant que Douali m'ait passé ma carabine. La nuit est déjà fraîche ; en consultant l'anéroïde nous voyons que nous nous sommes élevés d'une façon notable au-dessus du niveau de la mer.

Nous restons encore un jour à Léféroug pour que je puisse tirer aussi mon onagre. De bon matin je grimpe sur le plateau où mon père a tiré ce rare gibier ; pendant la montée je croise une bande de gros singe babouins qui descendent à Léféroug pour se désaltérer ; leur crinière les fait ressembler à des

lions, leur couleur aussi, mais leurs gestes sont tout à fait humains. Ils ne paraissent pas effrayés le moins du monde, et continuent leur chemin, en s'arrêtant de temps en temps pour nous qualifier d'horribles grimaces. — Le sommet de l'éminence est couvert de hautes herbes jaunes. Les buissons disséminés ne permettent pas à la vue de s'étendre bien loin. A peine avons-nous fait quelques pas, qu'une longue paire d'oreilles pointe derrière l'un de ces taillis. Douali me la montre et je m'accroupis, prenant pour paravent une belle touffe d'herbe. J'attends avec impatience l'apparition du baudet; mais les oreilles continuent à rester immobiles et dressées; il est évident que leur propriétaire se méfie. Je tire dans le buisson, au jugé; aussitôt deux onagres en sortent au grand galop. Je tire de nouveau avec mon canon gauche, recharge rapidement et tire encore. Un des onagres tombe, l'autre est blessé. Je me mets à la poursuite de ce dernier et, après une folle course de deux heures je parviens à le retrouver et à l'achever. Je rentre très fatigué au campement; ce jour-là je ne me paye plus de chasse.

Mon père, à mon retour, me raconte qu'il a vu des « aouls » (*gazella Scemmeringi*) grosses gazelles aux cornes en forme de lyre, et des « gérenouk » (*gazella Walleri*), grandes gazelles maigres, au long cou, aux allures de girafes, d'une approche très difficile.

Le 27 octobre nous quittons Léféroug; dans le courant de la journée, nous abattons nos premiers gérenouks. Mon père tue un lièvre somali, qui ressemble beaucoup à notre lièvre mais présente des dimensions beaucoup moindres.

Le soir nous atteignons Abb-el-Riou où nous trouvons un mince filet d'eau, environné d'herbes vertes qui font les délices de nos bêtes de somme. On établit autour du campement un solide enclos d'épines ; des sentinelles sont placées aux quatre coins de la zériba : mesures de précaution qui ne se relâcheront plus jusqu'à notre retour à la côte. Nous voici sur le territoire de tribus guerrières, imparfaitement soumises ; de plus, la nouvelle arrive que des lions ont déchiré quelques chevaux dans le voisinage ; ils pourraient nous faire, contrairement à tous les bons usages, une visite durant la nuit.

Le 28, la matinée se passe sur des plateaux desséchés, lugubres ; puis tout à coup c'est une ravissante vallée qui s'ouvre devant nous ; des mimosas au feuillage finement dentelé forment de pittoresques bosquets ; les aloès multicolores égayent de leurs teintes délicates et pures les talus qu'ils couvrent de leur masse décorative ; des palmiers et dattiers se mirent dans de larges flaques d'eau que dominent de grands rochers roses.

C'est là que nous trouvons les premières traces de lions.

A déjeuner mon père arrive, en compagnie de deux « aouls » et d'une gazelle Spekei, qu'il a tués dans la matinée ; il a rencontré un officier anglais qui revient du Haud avec la dépouille de sept lions ; après quelques minutes de causerie, le chasseur a repris sa marche vers Berbera. — L'après-midi nous longeons un petit ruisseau bordé de roseaux géants. Il y a quelques années les éléphants étaient nombreux en cet endroit, mais, poursuivis sans trêve ni merci, ils se sont retirés au-delà d'Hargeïsa pour ne revenir ici qu'à la saison

des pluies. Je tue un géré nouk, une gazelle Spekei, un lièvre et une pintade. Mon mulet, terrifié à la vue de la charge qui l'attend, prend la clef des champs ; il ne tarde pas à disparaître suivi de près par le seïs et le second shikari, qui se sont lancés résolument à sa poursuite, non sans avoir déposé tout ce qu'ils portaient. Après une heure de vaine attente, il faut bien se décider à partir, et nous devons porter à deux ce que véhiculaient trois hommes et un mulet. Mon premier shikari, Douali, prend la tête et la peau du géré nouk ainsi que celles de la gazelle, en fait un paquet, auquel il joint le lièvre, puis met le tout sur ses épaules. Je me charge des deux fusils, de la gibecière, de la gourde et de la pintade.

A la tombée de la nuit seulement, nous rattrapons la caravane campée à Gamad ; nous sommes brisés de fatigue ; le mulet nous y attend, frais et dispos.

A mesure que Hargeïsa se rapproche, le pays devient moins aride. Le sentier serpente, de longues heures, entre les aloès et les euphorbes ; le gibier commence à varier. — Le 29 octobre, à Bouhalgachan, mon père tue deux oryx beïsa : ce sont de superbes antilopes de la taille d'un jeune bœuf, avec de longues cornes droites et pointues ; nous rencontrons aussi des coudous de la petite espèce, au pelage zébré, aux cornes en spirale. A dîner on nous sert un rôti de perdrix francolins, tendres comme des cailles.

Le 30, après une marche de toute la journée, se découpent enfin sur le ciel rougi par le coucher du soleil, les deux collines qui dominent Hargeïsa. Elles sont appelées Nasa-Hablod, les « seins de la vierge. »



MON PREMIER ÉLÉPHANT

Le 31 octobre, en escaladant le sommet d'une hauteur, je me trouve inopinément à quelques pas d'une bande de trente à quarante oryx ; je réussis à blesser grièvement un vieux mâle. Je le poursuis quatre heures par monts et par vaux sans que mes shikaris perdent un instant sa trace. Douali et Housseïn ont réellement en pareille occurrence un instinct de chien. A midi je parviens à retrouver la bête et à lui donner le coup de grâce. J'en fais enlever tous les bons morceaux que l'on charge sur un cheval ; le rebut est galamment abandonné à quelques jeunes beautés somali, accourues au bruit des coups de fusil.

A trois heures, Hargeïsa nous reçoit dans ses murs ; la caravane y est déjà installée, dans le bungalow construit par Lord Delamere et destiné à servir d'abri aux chasseurs européens qui atteignent ce point. — Vers cinq heures nous recevons la visite du chef de Hargeïsa, le cheik Mattar, un des gros bonnets religieux et politiques les plus respectés du pays ; une belle barbe blanche, l'air bon enfant, une robe noire brodée d'or, et un turban de soie blanche, à l'arabe. L'interprète nous traduit ses compliments de bienvenue et nous lui faisons remettre quelques roupies qui le font partir radieux. Dans la soirée nous lui rendons sa visite : après avoir traversé le village qui est un ramassis de huttes assez misérables où toute une population d'infirmités et d'indigents vit sous la protection du puissant cheik, nous arrivons à la maison de celui-ci, sorte de mesure en chaume, avec deux chambres très proprement tenues. Il nous offre une tasse de lait frais ; nous lui remettons des lettres pour qu'il les fasse

parvenir à la côte et prenons congé de lui en fort bons termes.

Il s'agit maintenant de savoir quelle direction nous allons suivre. Jusqu'ici tout a marché comme sur des roulettes, mais dorénavant sortant de la véritable sphère d'influence anglaise, nous allons pénétrer au milieu de tribus turbulentes, ennemies les unes des autres et avides de pillage. Il ne faudra plus compter que sur nous-mêmes pour nous protéger.

De l'avis général, c'est à la frontière abyssine, qu'il y a le plus de gibier; car les chasseurs européens n'osent pas s'y aventurer, par crainte d'y rencontrer les troupes de Ménélik, braves, bien armées et la plupart du temps mal disposées pour les blancs. — Des gens venus du Harar, nous racontent que les Abyssins ont évacué leurs postes avancés et reporté toutes leurs troupes du côté nord, où la guerre vient d'éclater avec l'Italie. Le risque de rencontrer des bandes abyssines devenant problématique, nous décidons de pousser une pointe au Nord-Ouest et de marcher ensuite vers le Wébi en longeant la frontière sud de l'Abyssinie et celle des Ennia-Gallas, tributaires de Ménélik.

Le 1^{er} novembre, sous un groupe de grands arbres appelés « goub » par les indigènes, dont le fruit de la taille et de l'aspect d'une pomme d'api est excellent, nous campons à Haraf. Entre Hargeïsa et Haraf, j'avais failli commettre une bétise humiliante pour mon amour-propre de chasseur. J'avais rencontré une troupe d'autruches, je les avais mis en joue et j'allais justement abattre un beau mâle quand Douali m'arracha le fusil des mains. Le croyant fou, je me mis à lutter con-

tre lui pour lui reprendre l'arme. Au bout d'un instant, il réussit à me faire comprendre que j'avais affaire à des autruches apprivoisées, dont les jambes étaient entravées, ce qui m'expliquait la facilité avec laquelle je les avais eues à portée de fusil. J'avais peine à en croire mes yeux, quand je vis sortir du bois deux petits bergers somalis qui gardaient cette gigantesque volaille. Cette méprise est déjà arrivée à un officier anglais, qui a dû rembourser la valeur de l'animal tué à son propriétaire ; j'ai eu la chance de m'en tirer à meilleur compte. Un peu avant Haraf je tue un renard de petite taille, dit « fenek, » doué d'énormes oreilles noires.

En arrivant à Haraf, je trouve nos gens en train de construire deux petites zéribas (abris enclos d'épines), où nous devons passer la nuit à l'affût des lions. On a trouvé des traces fraîches sur le sable : deux lions ont sauté la nuit dernière dans un village voisin et y ont dévoré un mouton. Nous passons toute la nuit à l'affût, chacun ayant devant sa zériba, un âne vivant, attaché, qui sert d'appât. Mais rien ne vient, excepté des hyènes qui rôdent au clair de lune avec des allures de spectres en poussant des gloussements sinistres. L'abri est étroit ; on y coudoie les deux shikaris qui se sont parfumés la chevelure avec du beurre en décomposition : ce n'est pas très agréable.

Mon père n'a rien vu non plus et nous rentrons au camp, au point du jour, assez dégoûtés de l'affût nocturne.

CHAPITRE III

LA FRONTIÈRE D'ABYSSINIE

Une mauvaise plaisanterie. — Un orage sous les tropiques. — Position critique de mon père. — Ma première lionne. — Rousbali. — Traces d'éléphants. — Fausses nouvelles de panthères et de lions. — Mon père et ses gens s'égarent dans la forêt. — La prairie du Marar. — Abondance de gibier. — Poursuite d'une antilope blessée. — Jig-Jiga. — Rencontre avec les Abyssins.

2 novembre. — Battue autour du camp... massacre de perdrix; pendant que nous les dégustons tranquillement à déjeuner, sous un grand arbre, un guerrier somali s'approche de nous sans être remarqué et brandit sa lance dans notre direction. — Nous lui tournions le dos et la plaisanterie aurait pu devenir tragique si deux de nos sentinelles n'avaient à l'instant saisi, désarmé, rossé et ignominieusement expulsé cet individu à l'âme aussi noire que sa peau.

Quelques indigènes viennent nous avertir qu'ils ont vu un léopard entrer dans un bois du voisinage; nous y courons aussitôt; pour faire déguerpir la bête, on incendie toute la forêt qui flambe comme un fagot de

bois résineux. Le feu d'artifice est très beau, mais du léopard pas de trace.

A deux heures reprise de notre marche vers l'Abysinie.

Je tiens la tête de la caravane qui chemine dans un « wadi » desséché, me contentant d'occire quelquefois un faisan ou un francolin. Mon père semble s'éloigner de plus en plus... les détonations de ses coups de fusil s'affaiblissent... cessent...

Mais voici que de gros nuages noirs commencent à rouler dans le ciel, nous procurant une ombre très agréable; un vent froid s'élève, venant du Nord. La marche, dans ces conditions, devient un vrai plaisir; mais nous n'allons pas tarder à regretter le soleil et la chaleur: à quatre heures, une de ces pluies diluviennes dont l'Afrique Equatoriale a le secret, se met à nous arroser par potées, transformant la plaine en lac, les ravins en rivières. La vallée où marchait la caravane est maintenant un fleuve mugissant. Pour éviter d'être balayés par l'eau, nous sommes forcés de monter sur les plateaux et d'y camper. Le froid et l'eau glacée rendent nos hommes tout à fait inertes et idiots. Ils invoquent Allah, Mahomet, le diable, et jurent que c'est la fin du monde. Les bonnes paroles, les menaces, les injures, j'épuise tous les moyens d'action pour les faire bouger; c'est à coup de bottes que je suis obligé de les faire sortir de dessous les arbres, où ils ont cherché un très illusoire abri. Profitant d'un moment d'accalmie, je parviens à leur faire rassembler les bagages épars dans la boue, dresser les tentes et allumer les feux sur lesquels on verse sans interrup-

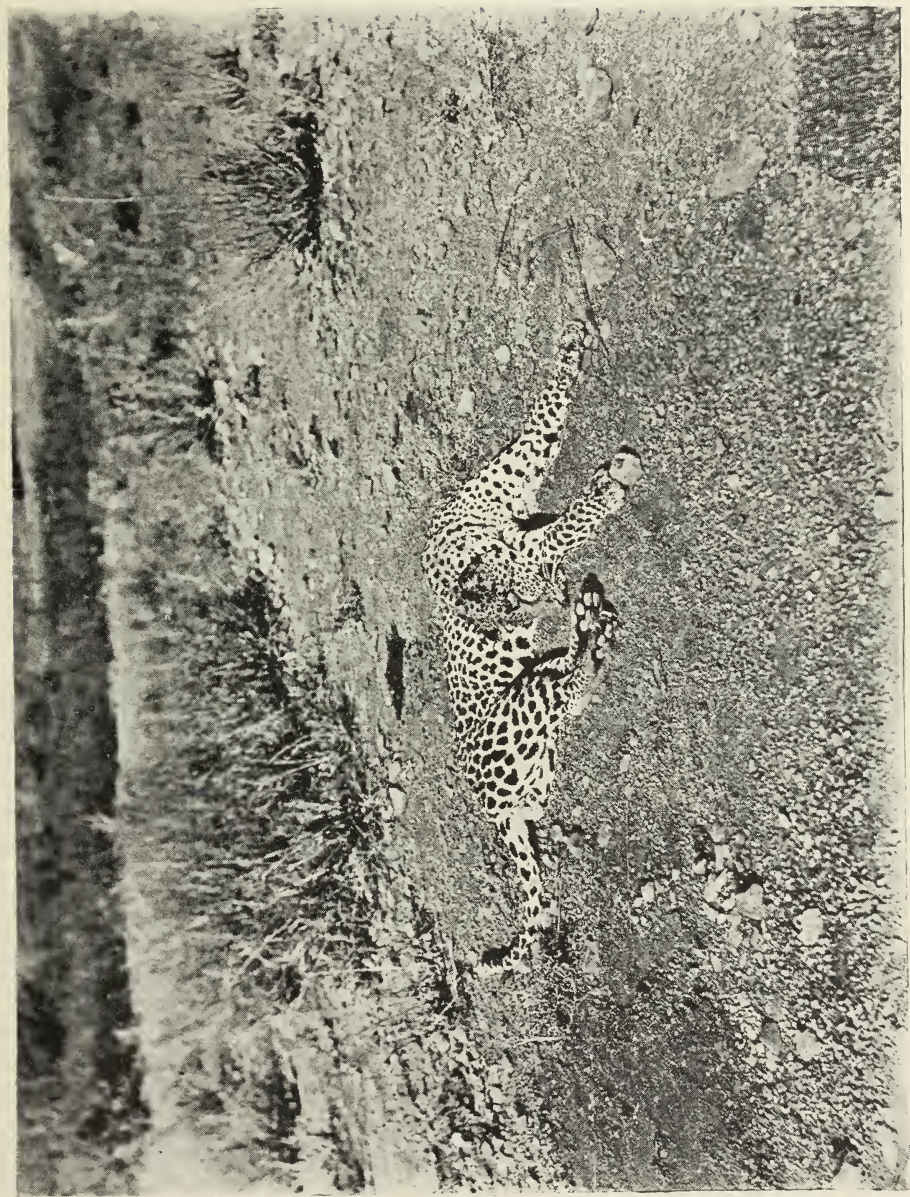
tion du pétrole pour les empêcher de s'éteindre. Je suis très inquiet pour mon père. Il ne sait pas où nous campons et puis, comment traversera-t-il l'eau qu'on entend mugir comme un Niagara? Je fais tirer de temps en temps des coups de fusil afin de lui faire connaître l'emplacement du camp. Enfin vers neuf heures du soir, tandis que j'étais dans les transes, il arrive avec ses shikaris et son seïs; il est accueilli avec des cris de joie, poussés par tout le monde. Après avoir tué un bel oryx beïsa, il a failli se noyer. Séparé de nous par un torrent, il s'est jeté à la nage en tenant par la bride son cheval chargé de l'oryx. Les shikaris qui avaient d'abord refusé de passer, ont eu honte de l'abandonner et l'ont suivi.

Une telle pluie, arrivée à l'improviste, produit un vrai désastre, bien des choses nécessaires, qu'on n'a pas eu le temps de mettre à l'abri, sont détériorées; toute la nuit nos gens dansent et trépignent autour des feux pour se réchauffer. Nous consacrons la matinée suivante au séchage et à l'étalage des effets. Grâce à l'apparition du soleil, le mal est assez vite réparé. A midi le ciel se couvre de nouveau; nous nous remettons en route afin d'atteindre au plus vite Rousbali, où nous devons camper. Comme je m'étais écarté vers la gauche à la poursuite d'une bande d'oryx, dont je n'avais pas tardé à perdre les traces, j'étais sur le point de remonter à cheval quand mon seïs, Aden, se met à gesticuler comme un fou en répétant plusieurs fois de suite le mot: « Libah! Libah! » (Le lion! le lion!). Il prétend avoir entendu un lion grogner sourdement dans un fourré, à quelques pas de nous. Les

shikaris sont persuadés que le bonhomme a rêvé et le lui disent sans périphrases; mais Aden jure sur ce qu'il a de plus sacré qu'il ne s'est pas trompé. La discussion est interrompue par le grondement caractéristique du lion affamé, que j'avais déjà souvent entendu dans les ménageries, mais qui, dans une forêt de l'Ogo, me paraît bien plus impressionnant. Je jette un bref coup d'œil sur mes hommes; ils ne montrent aucune émotion et me regardent en silence, se demandant sans doute si je ferai bonne figure devant le danger.

Douali me tend sans mot dire l'express, et après avoir constaté que les deux cartouches à balles *expansives* sont dans le canon, je me dirige à pas de loup vers le taillis où le lion s'est fait entendre. Le taillis est vide, le lion a eu vent de nous et s'est éloigné, sans se presser d'ailleurs à en juger d'après la trace. Bientôt le sol devient très dur, et je ne sais plus distinguer les empreintes. Tel n'est pas l'avis de mes shikaris, qui suivent avec facilité une piste invisible à mes yeux inexpérimentés. Je marche avec eux, convaincu au fond qu'ils se moquent de moi, qu'ils s'éloignent au plus vite du lion. Douali, comprenant ma pensée, me montre un brin d'herbe froissé et une petite pierre déplacée, pour me prouver que nous sommes dans la bonne voie. Le seïs est resté un peu en arrière pour que le cheval n'avertisse pas le lion par ses hennissements.

A un moment donné, voyant Douali s'arrêter, je me tiens prêt à tirer mais ce n'est qu'une fausse alerte. C'est Housseïn le second shikari, qui n'a pas su retenir



LA PREMIERE PANTHERE

un accès de toux, une bonne gifle de Douali vient punir son forfait.

Nous pénétrons alors dans un épais fourré d'acacias, que nous traversons sans nous arrêter, laissant par-ci par-là des morceaux de nos vêtements accrochés aux branches. A l'instant où nous en sortons, Douali me saisit le bras et me dit à l'oreille « A big one » c'est-à-dire « Une grosse bête ! » J'ai beau écarquiller les yeux je ne vois rien dans la direction que Douali m'indique. Les shikaris frémissent d'impatience, s'agitent et me font voir une lionne accroupie à une trentaine de pas ; je l'avais confondue avec une touffe d'herbe jaune. Elle se lève et détale comme une flèche. Je tire au moment où elle disparaît entre les branches. La poursuite est reprise sans grand espoir ; mais, voici qu'une goutte de sang trouvée sur une feuille morte nous rend confiants dans le succès final. Housseïn siffle ; nous nous arrêtons : il nous explique qu'il a vu la lionne bondir entre deux buissons. Nous y courons et fouillons l'un des deux sans y rien trouver. Au moment où je vais pénétrer dans l'autre, Douali, ma providence, m'arrête. Il a vu la lionne dans le buisson, rampant de notre côté. Moi, je ne l'aperçois qu'à sa sortie ; arrivant rapidement sur nous, sans bondir, toutefois d'un trot accéléré. Quand elle n'est plus qu'à quinze pas, elle se ramasse sur elle-même pour s'élancer, mais, à ce moment-là, je tire. Elle s'affaisse un peu, et reste immobile, avec l'air de me regarder fixement, sa grosse tête fauve appuyée sur ses pattes de devant. Je tire encore, mais elle ne bouge pas ; je reconnais que ma première balle l'a foudroyée, Mes

shikaris poussent des cris de triomphe, lui jettent des pierres et l'un d'eux va finalement lui tirer la queue pour s'assurer qu'elle est bien morte. Alors ils entonnent le chant triomphal que les Somalis ont l'usage de hurler après le meurtre d'un lion ; et je ne puis m'empêcher de chanter et de danser comme eux.

En examinant la lionne de près, je trouve une légère éraflure à l'une de ses pattes de derrière, ce qui explique la goutte de sang trouvée sur la trace. Toutefois il m'a été impossible de constater si la blessure était due à une balle ou à une épine. La balle mortelle a rasé le menton et traversé le sternum. L'expansion a eu lieu en pleine poitrine et des éclats ont atteint le cœur. La bête est énorme, nous promettant une magnifique dépouille ; elle est très grasse, comme tous les lions nourris de bétail et d'indigènes : (cette vieille mégère avait très mauvaise réputation dans les villages avoisinants). Au contraire les lions qui vivent de gibier sont très maigres, car ils ne réussissent pas tous les jours à abattre une antilope ou une gazelle.

C'est à grand-peine que nous arrivons à retourner la lourde masse de son corps, et à la dépouiller ; cela fait, nous espérons rentrer tranquillement au camp pour nous reposer ; mais nous avons compté sans notre cheval : quand le seïs veut charger la peau sur celui-ci, il se cabre et décoche au malheureux une ruade qui l'étale de tout son long sur le sol. Ce n'est qu'après lui avoir entravé les quatre pieds, et bandé les yeux, que nous parvenons à lui faire porter son fardeau.

Il pleuvait depuis une bonne heure, mais l'émotion

de cette chasse m'avait empêché de remarquer que j'étais trempé.

Une eau glacée nous perce de ses gouttelettes fines pendant les deux heures que dure notre retour ; l'arrosage cesse juste au moment où de longs cous de chameaux surgissant au-dessus des mimosas, nous annoncent le voisinage du campement, à Rousbali. Le chant de victoire de mes gens a déjà donné l'éveil. J'entre dans la zériba, presque porté en triomphe, au milieu de nos soixante hommes qui poussent des acclamations frénétiques. Toute la soirée l'escorte danse et chante avec entrain, car la mort d'un lion représente pour eux une hécatombe de moutons (offerts par nous), une vaste orgie, et une somme considérable de backschich... Nous décidons de rester un jour à Rousbali, qui a l'air décidément très giboyeux. Mon père a vu des koudous de la petite espèce et des traces d'éléphants... Il pleut toute la nuit, mais nous sommes à l'abri, de belle humeur.

Le 4 novembre, nous allons chasser dans des directions opposées. A une heure du campement, je tue un oryx mâle, propriétaire de cornes magnifiques. Je le fais transporter aussitôt à dos de chameau à notre domicile provisoire ; il est gros comme un bœuf, mais nos insatiables Somalis n'en font qu'une bouchée. Je continue mes investigations ; au bout d'un instant, je tombe sur un joli tableau de genre : au milieu d'une clairière, deux autruches mâles sont en train de se battre, une femelle les regarde d'un air philosophe, attendant l'issue du combat engagé en son honneur. Les deux champions ont des allures de coqs de combat

et laissent traîner jusqu'à terre les longues plumes blanches de leurs ailes. La distance est bien de quatre cents pas, mais il n'y a pas moyen de s'approcher davantage. Je tire... manque, et les autruches disparaissent dans un nuage de poussière. Très vexé de ma maladresse, je commence à suivre leurs traces, quand j'entends devant moi un bruit de plus en plus fort assez semblable à celui que produit une charge de cavalerie. Une cinquantaine d'oryx passent devant nous au grand galop : trois petites autruches femelles les suivent. Je tire deux fois dans le tas ; un oryx tombe, et je rentre au camp avec la tête et la chair de la bête. Je tue encore dans la même journée un oryx, après avoir raté un phacocère ; mais je n'en prends que les cornes et la peau, par crainte de voir nos gens se donner, grâce à ce nouvel appoint de viande, les formidables indigestions dont ils sont coutumiers. De retour au camp j'y trouve mon père très ennuyé de la guigne inouïe qui poursuit son habileté de chasseur depuis deux jours.

Le 6 novembre, poursuite de lions hypothétiques, créés de toutes pièces par l'esprit de nos gens. Nous déjeunons au pied de la colline de Doubourro. En route j'approvisionne le garde-manger d'un dik-dik réclamé par le cuisinier. Le soir campement à Idjara. Mon père y arrive rompu, après la longue recherche d'une pan-tère imaginaire, qui n'avait aussi existé que dans la cervelle de bergers indigènes avides de backschich. Le ciel s'est enfin éclairci, à notre grande joie ; car les pluies nous ont bien tourmentés ces derniers jours. En quittant Idjara je trouve les traces fraîches d'un troupeau de plus de cent éléphants. Là où a passé cette

avalanche de pachydermes un profond ravin s'est creusé. Ils ont piétiné et broyé les arbres qui se sont trouvés sur leur chemin. De tous côtés, l'on voit des aloès déracinés, car les jeunes pousses de cette plante constituent le mets favori de l'éléphant ; ce sont les asperges de ces Messieurs. De gros tas de fumier répandent une odeur pénétrante de vacherie à travers la forêt. En certains endroits, pris d'humeur folichonne, les bons géants se sont roulés sur le dos, et le sol comprimé a fidèlement reproduit leurs contours.

On peut se figurer mon émotion de chasseur à l'idée de rencontrer le plus gros gibier de la terre ; malheureusement après deux heures de poursuite nous découvrons que nos éléphants sont tombés sur une troupe de Somalis-Midgans, qui les ont salués d'une volée de flèches empoisonnées, sans autre résultat que de les mettre en fuite. Je voudrais bien continuer la chasse, mais mes shikaris me disent que ce serait folie ; les pachydermes en effet, suivant leurs dires, ne s'arrêteront pas avant quelques jours, dans des endroits où plusieurs semaines seraient nécessaires pour les rejoindre. Profondément découragé, je jette un regard de regret du côté où les éléphants ont disparu et sans même adresser la parole aux Midgans, auteurs de tout le mal, je rattrape la caravane à Oudjiwadji, non loin de la prairie du Marar ; on appelle ainsi la partie septentrionale du désert de Haud qui sépare l'Ogo de l'Ogaden. A deux heures nous quittons Oudjiwadji pour camper le soir à Afga-Mattan, au bord de la Prairie. La vue est remarquablement belle en cet endroit : à quelques centaines de pas du camp la forêt cesse tout

d'un coup et fait place à une étendue illimitée d'herbe jaune s'élevant par échelons successifs vers le Nord. Une série de cônes isolés tranchent nettement sur le ciel pâle : ce sont les collines de Soubour.

A l'Occident apparaît, découpée avec une pureté étonnante de lignes et de teintes, la silhouette bleue des montagnes du Harar, qui font partie des Alpes Ethiopiennes. Derrière nous un océan de verdure sans point de repère : c'est la grande forêt que nous traversons depuis Rousbali.

En quittant Oudjiwadji, mon père, sur la foi d'une députation de Somalis, est parti à la recherche de lions qui seraient entrés dans un fourré ; je n'ai pas tardé à le perdre de vue. Tandis qu'on construit la zériba à Afga-Mattan, je reste assis sur une caisse de munition, regardant avec une anxiété toujours plus vive le soleil baisser à l'horizon. La nuit vient, noire, épaisse : mon père continue à ne pas donner signe de vie. Est-il égaré seulement : ou bien lui est-il arrivé un accident à la chasse au loin ; tout est possible, par malheur..... Je fais allumer quelques arbustes résineux ; une immense colonne de flammes monte en tourbillonnant, pour indiquer notre présence. Je fais tirer des coups de feu tous les quarts d'heure. Mais la nuit se passe et mon père ne revient pas. Une averse éteint les feux et nous trempe jusqu'aux os ; si mon père s'est perdu dans les bois, il ne doit guère être à son aise. Dès que le jour me permet de voir à deux pas devant moi, je pars avec quelques hommes, à l'aventure, dans la forêt. Nous débouchons sur un village de Midgans ; ceux-ci nous disent avoir rencontré mon père, qui, ne

LA VALLÉE DU DAGHATO



pouvant nous découvrir et inquiet de son côté, a décidé de passer la nuit dehors. Après des heures d'inutile recherche, il nous semble qu'une faible détonation a répondu à nos salves continuelles. Nous nous précipitons dans la direction du bruit, et finissons par apercevoir mon père et ses shikaris qui poussent de folles acclamations à notre vue. Naturellement mon père n'a pas trouvé trace des lions annoncés la veille par des farceurs indigènes ; il a passé la nuit à la belle étoile et subi la pluie, avec la selle de son cheval pour toute couverture ; par bonheur, il est en parfaite santé ; il a même bonne mine.

Arrivé au camp, je me sens pris de vertiges et de douleurs de tête ; une forte fièvre m'étend sur mon lit ; une angine ne tarde pas à se déclarer. Dans la soirée mon père va chasser ; il tue un bubale ou hartebeest (*Bubalis Swaynei*), antilope d'une jolie couleur marron foncé, avec de grosses cornes courtes et recourbées ; elle a la taille et les allures d'un bœuf.

La nuit est mauvaise pour moi : mais vers le matin je me sens mieux. A deux heures il faut partir ; pour comble d'agrément la provision d'eau menace de s'épuiser : il n'y a pas de citernes en cet endroit et nous ne devons guère nous attendre à en trouver avant Jig-Jiga, à l'autre extrémité de la prairie du Marar. On me hisse sur mon mulet et nous nous remettons en route vers l'Ouest. — La vue du gibier me rend des forces ; sans mettre pied à terre je tue un oryx et une heure après un hartebeest. Nous marchons jusqu'au soir parmi de hautes herbes qui prennent toutes les teintes de l'or au brun foncé. Nous campons le soir à Ghel-Makaris où

mon père arrive assez tard ; il a rencontré d'immenses troupeaux d'antilopes, qui lui ont permis de tirer quelques beaux coups de fusil. Entr'autre il a tué une gazelle Sœmmeringi à plus de 600 pas avec une carabine Mannlicher.

Le 9 novembre nous trouve toujours en train de traverser la prairie du Marar, qui, pour quelques heures, se tranforme en forêt. Les traces de cinq lions sont visibles, et plus tard celle d'un sixième, énorme celui-là. A la halte de midi Eggeh m'avertit que dans une grande clairière tout près de nous, paissent des aouls (gazella Sœmmeringi) en quantités innombrables. J'y cours aussitôt et j'ai la joie de voir un troupeau de mille à deux mille aouls qui broutent tranquillement. Je tire de loin dans un groupe compact et j'abats une femelle. Ne me souciant pas de renouveler un si piètre exploit je me précipite vers les gazelles et, me dissimulant de mon mieux après chaque coup de carabine, je parviens à tuer quatre superbes mâles avant que le troupeau ne se décide à prendre la fuite. Rentré au camp, j'envoie chercher les aouls, puis, voyant un animal de forme bizarre se promener non loin de moi, je monte à cheval, mon revolver au poing et je galope vers la bête ; arrivé à cinquante pas d'elle, je remarque qu'elle ne détail pas, mais fait, au contraire, mine de se rapprocher ; je commence à croire que j'ai affaire à une lionne et l'idée de l'affronter, armé d'un simple revolver, monté sur un méchant poney somali, me fait passer un petit frisson dans le dos. Je tourne bride pour aller prendre au camp ma carabine ; mais tout à coup reconnaissant qu'il ne s'agit que d'une hyène, je reviens sur

elle, lui loge une balle dans le ventre et la suis jusque dans un taillis où je la perd au moment où elle allait être forcée ; elle y sera sûrement mangée ce soir par ses frères et sœurs. Mon père rentre au camp en même temps que moi ; toute la matinée il a été sur les traces d'un grand lion, sans parvenir à l'atteindre. La marche de l'après-midi est contrariée par une averse qui transforme en un clin d'œil la contrée en marécage ; nous sommes obligés de camper en toute hâte au pied de la colline de Soubour-Odli, dans une forêt d'arbres épineux de toute beauté : les indigènes les appellent « ouadi ; » ils ont la forme de gigantesques parasols. Armés d'épines longues de dix centimètres, ils produisent une sorte de gomme appréciée par les Somalis, et que souvent j'ai été bien content de trouver ; car elle a la propriété de calmer la soif pour un instant.

De Soubour-Odli nous continuons notre marche sur Jig-Jiga, à travers la prairie sans fin, cheminant parmi les herbes qui, en certains endroits, nous arrivent aux épaules.

Dans ces plaines passent, par milliers de têtes, des troupeaux d'hartebeests, d'aouls, d'oryx, ainsi que quelques timides autruches se hâtant de disparaître à l'horizon. Tout autour de leurs escadrons on voit se promener gravement les vieux mâles d'hartebeest. Ils se livrent entre eux à des combats acharnés ; j'en ai observé plusieurs. Cette espèce d'antilopes est l'une des plus faciles à approcher. — Je mets cette particularité à profit et j'en abats trois. L'une d'elles, seulement blessée, se met à fuir grande vitesse ; je prends la lance du guide et galope après elle. Je la rejoins, lui plante la lance

entre les côtes et la tue sur le coup ; mais la lance se brise, mon cheval se cabre et je m'en vais rouler à dix pas de là. Je tue encore une de ces outardes géantes qui pullulent dans le Marar.

Le 11 novembre, à midi, nous atteignons Jig-Jiga où nous campons à un demi-kilomètre du fort abyssin. Ce fort est construit au centre du pays des Bertiri, Somalis tributaires du Ras Makonnen, gouverneur du Harar. L'ouvrage est composé d'une forte palissade en branches entrelacées et d'un petit remblai de terre, à l'intérieur de celle-ci. C'est un très bon abri contre un ennemi armé de lances et de flèches, mais il ne saurait naturellement offrir de protection contre les armes à feu. La garnison comprend une quinzaine d'hommes commandés par un shoum (sorte de sous-lieutenant). Les Bertiri qui entourent notre camp en grand nombre, nous annoncent que les Abyssins comptent fortifier Jig-Jiga et y placer une puissante garnison ; la position est en effet d'une haute importance stratégique, elle commande la passe de Marda, à une journée de marche seulement de Harar.

À notre départ de la côte nous avions appris que Ménélik avait déclaré la guerre à l'Italie. On nous avait bien recommandé d'éviter les Abyssins, plus mal disposés que jamais pour les Européens ; ils se défient en ce moment de ceux qui leur ont témoigné la plus constante sympathie, ceux-là même s'étant toujours mêlés de ce qui ne les regardait pas. D'après les renseignements des indigènes de l'Ogo, nous avons cru que les Abyssins, pour concentrer leurs troupes sur le théâtre de la lutte, avaient évacué leurs

postes avancés du Sud. Nous ne nous attendions pas à trouver une garnison à Jig-Jiga, où nous devons absolument passer pour renouveler la provision d'eau déjà épuisée. D'où, surprise.

Dès que la caravane s'arrête, des centaines de Bertiris nous entourent, assez misérables d'aspect et plus laids que les Somalis vus jusqu'ici. Nous apprenons de leur bouche que les Abyssins nous ont pris pour l'avant-garde d'une armée anglaise en marche contre eux, qu'ils ont envoyé un courrier à Harar, abandonné leur fort et se sont retirés sur les hauteurs à l'entrée de la passe de Marda.

Dans l'après-midi on nous annonce la visite de l'officier abyssin. Nous le recevons à l'entrée de la zériba; il nous souhaite très aimablement la bienvenue en échangeant avec nous des poignées de main. C'est un bel homme, l'air martial, les traits réguliers; il porte une courte moustache. Il est coiffé d'un turban rouge et revêtu d'un uniforme en drap de kaki jaune; il a un revolver à la ceinture, un sabre au côté; il parle arabe et grâce à Eggeh nous parvenons à nous entendre. J'ai pris note de la conversation que nous eûmes; je peux la rendre ici textuellement :

« *Nous.* — Avez-vous des nouvelles de la guerre?

« *L'officier abyssin.* — Je n'en ai pas reçu.

« *N.* — Des Somalis nous ont annoncé l'assassinat de Ménélik; est-ce vrai?

« *L'off.* — C'est faux; c'est encore un de leurs mensonges habituels.

« *N.* — Ras Makonnen est-il à Harar?

« *L'off.* — Il est parti pour prendre part à la guerre.

« *N.* — Où sont vos soldats ?

« *L'off.* — Je les ai laissés en arrière, voulez-vous les voir ? »

Sur notre réponse affirmative, il lance un coup de sifflet strident. Quinze soldats armés de fusils Remington, tête nue, vêtus de blanc, la taille serrée par une cartouchière bondée de munitions, accourent à toutes jambes. A dix pas de nous ils s'arrêtent, se mettent en ligne et présentent les armes. Ce sont de beaux gaillards, grands, bien bâtis, à l'air brave et intelligent. Nous examinons leurs armes : elles sont bien tenues. La conversation reprend.

« *N.* — D'où vous viennent ces armes ?

« *L'off.* — Ce sont d'anciens fusils remis par les « Italiens ; ils ne sont pas fameux. A présent nous en « recevons d'excellents ; les Français, à Djibouti nous « en vendent tant que nous voulons. Depuis que la « guerre a éclaté, de grands transports d'armes et de « munitions arrivent journellement à Harar.

« *N.* — Y a-t-il beaucoup de troupes à Harar ?

« *L'off.* — Non, très peu.

« *N.* — Qui les commande ?

« *L'off.* — Le fitourari (général) Banagouse. Il est « prévenu de votre arrivée et sera demain ici... Ne « craignez rien : il aime beaucoup les Européens et « n'amènera avec lui que cinq ou six hommes.

« *N.* — Malheureusement nous devons partir demain « matin. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir at- « tendre le général, mais le temps nous manque.

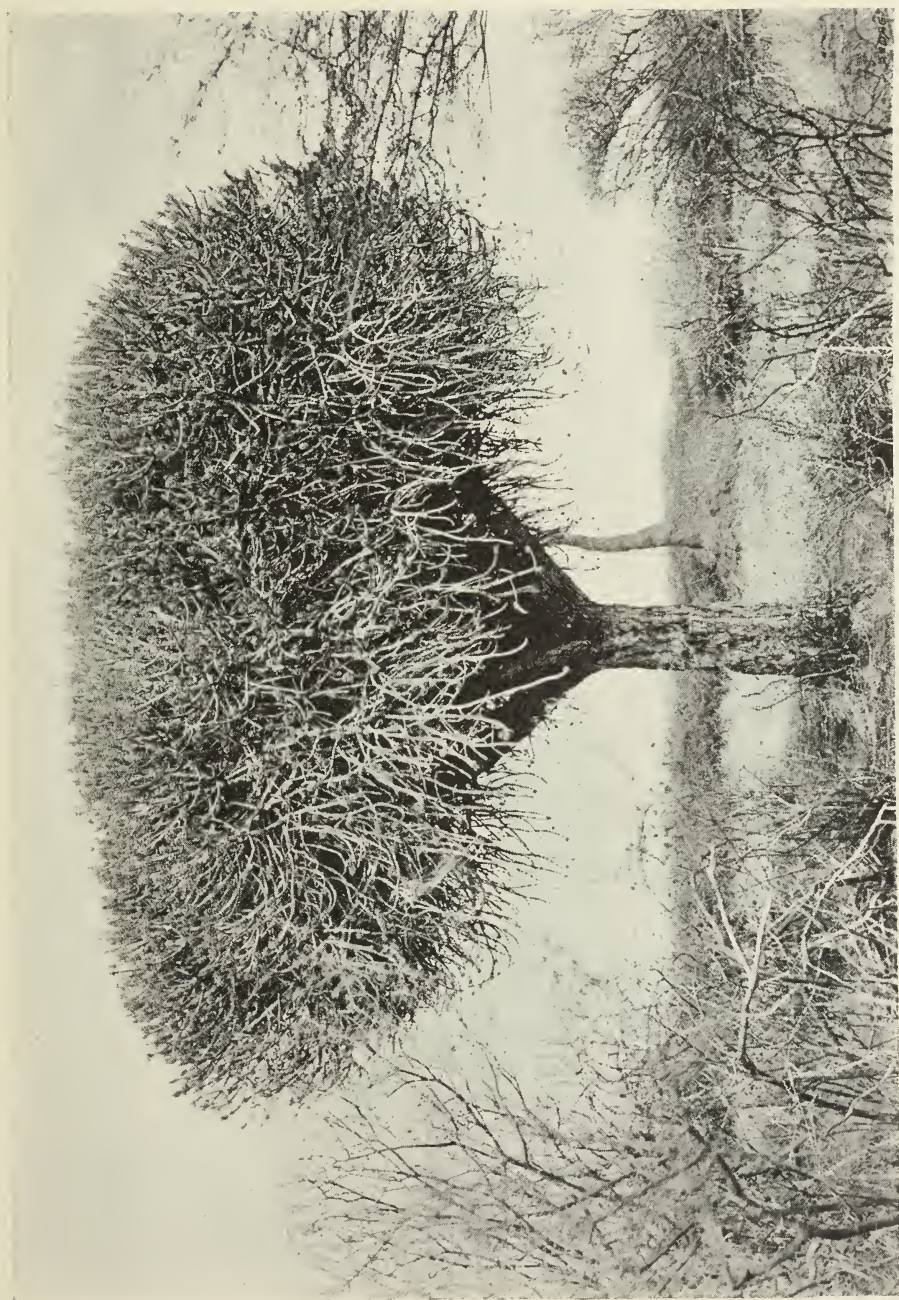
« *L'off.* — Le général sera désolé de ne pas vous « trouver ; mais j'espère que vous changerez d'avis

« jusqu'à demain. » — Sur ce il nous serre la main ; ses soldats présentent les armes, et notre escorte se range en ligne pour lui faire honneur.

Nous rentrons aussitôt chez nous pour discuter la situation. Faut-il attendre le fitourari Banagouse ? Que ferons-nous s'il amène un régiment avec lui ? Nos armes et nos chameaux seraient de bonne prise en temps de guerre ; et nous risquons toujours gros en nous aventurant au milieu de gens surexcités par les événements d'une gravité exceptionnelle. Le départ est enfin décidé pour le lendemain matin avant l'aube. Dans la soirée nouvelle entrevue de notre interprète avec l'officier ; celui-ci lui promet, s'il nous persuade de rester, un troupeau entier de moutons, comme cadeau. Cette insistance nous paraît à tous bien louche, et ne fait que nous confirmer dans nos projets de départ.

Nous congédions nos guides Habr-Aoual, qui nous quittent en appelant toutes les bénédictions d'Allah sur nos têtes ; nous les remplaçons par des guides Bertiris qui doivent nous conduire dans la vallée du Jerer, car nous aurons à suivre cette vallée pendant quelques jours, en continuant notre route le long de la frontière abyssine. Le 12 novembre, nous quittons Jig-Jiga.

Quelques heures après notre départ, le brave général Banagouse arrivait à notre ancien campement, avec mille hommes, qu'il n'avait probablement pas fait venir dans le seul but de nous faire honneur. — Nous n'avons appris ce détail que quelques mois plus tard, à notre retour.



EUPHORBE GÉANTE ET NID DE TERMITES

CHAPITRE IV

LES VALLÉES DU JERER ET DU FAF

L'étang de Courédéli. — Mauvaise volonté de notre escorte. — Caractère général de la vallée du Jerer. — Les puits de Dja. — L'indicateur des ruches. — La vallée des rhinocéros. — Douali marche sur un serpent. — Dagahbour. — Un brave. — Le Mont Sabatwein. — Gabouro. — Mon père tue deux rhinocéros. — Un lion mangeur d'hommes. — Une alerte nocturne. — La vallée du Faf. — Le premier Koudou. — Je manque une panthère. — Sigeïsa.

Vers midi nous atteignons le petit étang de Courédéli, réputé par le capitaine Swayne comme un excellent poste d'affût nocturne. Nous ne trouvons pas trace de gibier sur ses bords, mais en revanche sont parfaitement visibles les restes de la zériba où le vaillant explorateur guettait les lions et les rhinocéros qui venaient se désaltérer là-bas pendant la nuit, au clair de lune. Géli, le premier shikari de mon père, a été témoin de ses exploits et nous les raconte en détail. L'étang se trouve dans un enfoncement de rocher, de beaux acacias le dominent. Des papillons aux couleurs resplendissantes voltigent au-dessus de l'eau, au bord de laquelle s'agitent de nombreux

vois de tourterelles et de perruches. L'après-midi nous faisons une longue marche à travers un pays où les prairies alternent avec les futaies, jusqu'à Dadi (sur les bords du Jerer), — lieu de notre campement du soir; nos lauriers de chasseurs n'ont pas été très brillants pendant ces vingt-quatre heures : mon père a bien vu une forte bande de phacocères et ouvert sur eux un feu nourri, mais ils sont à trop grande distance; aucun ne tombe.

Dans la soirée une députation de nos gens vient nous déclarer qu'il serait bien mieux de rester dans le voisinage à faire bombance, au lieu de courir s'exposer dans des contrées inconnues à être tué par les Gallas ou la fièvre. Nous nous moquons d'eux et, avec la versatilité habituelle de leur caractère, ils finissent par rire eux aussi; ils crient qu'ils iront au bout du monde avec nous, si nous le désirons, pourvu qu'il y ait un bon *backschich* au retour, bien entendu.

Le Jerer est à sec; mais grâce aux pluies, la vallée est très verdoyante. Le sol rougeâtre est fertile; il donnerait de belles récoltes, s'il était cultivé; la vallée est déserte; les anciens habitants ont émigré, menacés par les invasions continuelles des Abyssins, qui prennent ce chemin quand ils s'en vont faire une *razzia* dans l'Ogaden. Dès que nous nous écartons, mon père et moi, du sentier suivi par la caravane, l'herbe devient si haute que nous avons peine à marcher, parfois nous risquons de tomber au fond de profondes crevasses (20 à 30 mètres) cachées par un fouillis de lianes et de branches. Des buissons au feuillage odoriférant répandent des parfums délicieux.

Somme toute la vallée du Jerer est un joli pays ; il est malheureux qu'en ce moment le grand gibier y soit rare, cependant la vue d'anciennes traces de rhinocéros nous donne bon espoir. Les cuisiniers de notre caravane en revanche n'ont pas à se plaindre, car nous tuons tous les jours des gazelles, des pintades, des faisans et des perdrix, c'est notre façon d'aller au marché, et cela relève plus de l'approvisionnement que de la chasse. — Je note en passant que, à rebours de la perdrix d'Europe, le francolin somali se pose sur les arbres, ainsi que la pintade.

Le 13 novembre, nous campons à Gaho ; le 14, nous renouvelons notre provision d'eau à Dja ; les puits de Dja datent du temps très reculé où les Gallas occupaient l'intérieur du Somal, les Somalis ne possédant encore que la côte. — Les Gallas, peuple industrieux et travailleur, ont fait bien des travaux de ce genre dont les paresseux Somalis ont profité, après avoir conquis le pays. Un peu avant d'arriver à Hara Kalé, notre campement du soir, je découvre un squelette d'éléphant, datant, il est vrai, de l'année dernière, mais nous laissant pressentir un pays à belles choses.

Le 15 novembre j'ai le plaisir de faire connaissance avec l'oiseau indicateur des ruches que j'avais toujours considéré comme un mythe. Ce charmant petit oiseau n'est remarquable ni par son plumage ni par son chant, mais par sa gentillesse et le peu de crainte qu'il témoigne, vis-à-vis de l'homme. Il voltige autour de nous en poussant de petits cris destinés à attirer notre attention. Les shikaris qui le connaissent de longue date le traitent en vieil ami et lui crient le

mot traditionnel : « Ouah ! Ouah ! Ouah ! » Il bat joyeusement des ailes et passe d'un arbre à l'autre en ayant soin de ne pas nous perdre de vue. Nous le suivons : au bout de cinq minutes, il s'arrête sur un arbre creux autour duquel bourdonnent mille abeilles ; c'est la ruche. Je laisse quelques Somalis à l'épiderme peu sensible en retirer le miel et l'apporter au camp, qu'on a établi à Jielé, au milieu d'une forêt de mimosas couverte d'un sombre feuillage.

Je commence à suivre la trace d'un grand rhinocéros que la caravane a dérangé dans son sommeil, en passant près de son gîte, vers les trois heures de l'après-midi : suprême inconvenance, car c'est le moment où l'animal fait sa sieste, avec béatitude. Un violent orage vient nous en punir, effaçant les empreintes et me trempant jusqu'aux os.

17 novembre. — La vallée s'élargit ; les forêts de mimosas font place à des savanes d'herbe jaune, semées de rares bouquets d'acacias. — Au tableau : un blaireau horriblement musqué, un oryx tué parmi une centaine d'autres, en bande ; cela nous change un peu des éternels gérénouks (*gazella Walleri*) qui foisonnent dans la vallée du Jerer ; en rentrant seul avec Douali à Goubour-Touli, où nous campons, après avoir envoyé avec deux de mes hommes et un mulet la chair de l'oryx, je tue encore un aoul : je ne le retrouve qu'au bout d'une heure grâce à la couleur de l'herbe qui est la même que celle de la gazelle et grâce à la rouerie de Douali, qui faisait semblant de ne pas voir la bête (aperçue par lui depuis longtemps) — dans l'unique but d'éviter à ses épaules le transport de la dépouille.

Le pauvre diable manque payer bien cher sa supercherie, car au moment de rentrer dans la zériba, il marche sur un petit serpent jaune pointillé de noir ; il n'a que le temps de sauter de côté pour échapper à une piqure mortelle.

Depuis que nous avons quitté les régions élevées du Harar, les journées recommencent à être atrocement chaudes. Les nuits continuent à être fraîches et cela nous soulage. Jusqu'à Jig-Jiga l'état sanitaire de la caravane a été excellent, mais ces derniers jours je n'ai fait que distribuer de fortes doses de quinine aux individus atteints de la fièvre, et de l'huile de ricin à ceux plus nombreux qui souffrent d'indigestions.

Le 17, nous traversons la vallée des Rhinocéros « Ouïlé ; » nous y abattons bon nombre de générourks, que nous faisons lever à chaque passage dans un fourré. En certains endroits d'interminables sillons creusent le sol : ils ont l'air d'avoir été faits avec la charrue et suivent le sentier pendant des kilomètres ; le rhinocéros (en Somali, ouïl) est l'auteur responsable de ces sillons bizarres ; il ne se livre pas à l'agriculture, mais quand il n'est pas pressé, il trouve très amusant de laisser pendre sa tête en marchant, si bien que ses deux cornes labourent profondément le sol.

Le 18 nous voit à Dagahbour où nous devons renouveler notre provision d'eau. C'était jadis une ville somalie assez importante, entourée de tous côtés par des champs cultivés ; elle a été brûlée par les Abyssins et les habitants ont été passés au fil de l'épée. Il n'en est resté que les puits autour desquels viennent camper un certain nombre de nomades, des Rèr-Ali, pen-

dant la saison sèche. Ayant eu la chance d'y rencontrer des indigènes en route pour Berbera nous leur confions des lettres pour l'Europe.

Nos guides Bertiris congédiés rentrent à Jig-Jiga et sont remplacés par des Rèr-Ali qui doivent nous conduire à Bourka, en un pays inhabité et giboyeux, compris entre le Somaliland proprement dit et la terre des Ennia-Galla.

Une masse d'indigènes grouille autour de la zériba. On me montre l'un d'entre eux, légèrement estropié et portant le bras droit en écharpe ; attaqué et renversé par une lionne à l'improviste, il a eu la force, la présence d'esprit de planter la sagaie, qu'il tenait de la main gauche, dans le cœur de la bête, tandis que les dents de la lionne lui déchiraient l'épaule et que ses griffes lui labouraient la poitrine. — Le fait s'est produit il y a trois jours.

Le 19 novembre, nous pénétrons dans la région des collines qui séparent la vallée du Jerer de celle du Faf ; nous passons au pied du Mont Sabatwein, où le célèbre chasseur Lord Delamere faillit trouver la mort. Il avait mortellement atteint, mais non tué sur le coup, un lion ; celui-ci s'élança sur lui, le terrassa, et tout était fini sans l'héroïsme du shikari qui saisit à pleines mains la crinière du fauve, et l'empêcha d'achever sa victime ; une seconde après, le lion expirait des suites de sa blessure, non sans avoir abîmé le courageux Somali qui, devenu à jamais invalide, vit maintenant à Berbera, de la pension que lui a fait servir le reconnaissant Lord Delamere.

L'après-midi est occupée par une longue marche à



LE MONT KALDECH

travers de larges plateaux recouverts de blocs de pierre rougeâtre, entre lesquels poussent de petits buissons épineux. Nous rencontrons des diks-diks en nombre incroyable : mais le garde-manger est abondamment pourvu de viande, nous laissons donc ces jolis animaux en paix. Le soir, nous campons au fond d'un ravin, qui crevasse le sommet d'une haute rangée de collines, ligne de partage des eaux du Jerer et du Faf. Tout autour de nous le sol est couvert de fleurs rouges analogues à celles des pétunias, les buissons portent des fleurs violettes qui rappellent les gueules-de-lion. Enfin d'étranges petits arbustes, hauts d'un mètre et demi, nous montrent un tronc en forme de pyramide, large d'un mètre à la base, terminé en pointe et couronné d'un gros bouquet de feuilles lancéolées, mêlées à des fleurs d'une belle couleur pourpre. Cette végétation nous fait sentir plus nettement que jamais la distance qui nous sépare de la vieille Europe.

Le lendemain, une heure à peine après avoir quitté la zériba, où nous avons passé la nuit, je vois soudain une caravane s'arrêter et camper. Eggeh accourt ; il me raconte qu'il a vu les traces de onze rhinocéros ce qui nous promet de belles aventures. Je vole à l'endroit qu'il me signale ; mais les traces datent toutes de la veille ; en revanche on voit celles d'un lion très nettes et toutes fraîches, qui se perdent hélas ! bientôt dans un terrain rocailleux. Je rentre, déjeune, repars, monte sur la colline au Nord du campement, trouve de nouveau des pistes de rhinocéros sans résultat pratique, vois filer sous mon

nez un koudou de la grande espèce, et bredouille, découragé, réintègre enfin le camp où mon père vient d'arriver à l'instant. Tout en absorbant un pot de confiture et de l'eau fraîche, il me raconte tout rayonnant ses exploits.

Comme début, il a aperçu une douzaine de koudous ; parvenu tout près d'eux par de savantes manœuvres, il les reconnaît pour des femelles ne valant pas leur charge de poudre ; un oryx est de même poursuivi et abandonné par lui, faute de pouvoir l'avoir à portée ; enfin sur le point de retourner au camp, il découvre des traces toutes fraîches de rhinocéros, deux de ces animaux ont passé là, auxquels s'est bientôt joint un troisième. Après avoir escaladé trois rangées de collines et parcouru trois vallons en les suivant, il tombe dans une large vallée qui s'étend jusqu'au Faf. Géli aussitôt se met à courir en avant, deux rhinocéros filant devant lui. Mon père court vers eux, et tire sur l'un à son passage entre deux buissons ; la poursuite continue ; il y a du sang sur les buissons ; un des pachydermes s'arrête et attend traîtreusement les chasseurs pour se jeter dessus ; une balle vient le châtier ; il disparaît dans les branches. A cet instant Géli crie à mon père : « Look ! » attention ! il se retourne et voit le second et le troisième rhinocéros, arrivant sur lui à fond de train ; l'un d'eux le charge, tête baissée, les cornes rasant le sol, et mugissant horriblement ; une balle appliquée en plein front le fait tomber à genoux, puis rouler sur le flanc, mort. Mon père et son shikari n'ont que le temps de se jeter dans les buissons pour éviter la charge des deux autres animaux, tous deux

blessés, qui passent à côté en soulevant un nuage de poussière. L'heure tardive fait rentrer alors mon père, qui remet la suite de la chasse au lendemain.

Après avoir terminé son récit, qui me fait venir l'eau à la bouche, mon père toujours infatigable, se met, le même soir, à l'affût au lion dans une petite zériba devant laquelle on a attaché un âne. Toute la nuit les gens hurlent, chantent et dansent autour des feux ; ils font griller d'énormes quartiers de moutons, sacrifiés en l'honneur de la belle chasse du jour. Eggeh me raconte que les habitants d'une karia voisine (karia — village somali), appelée Gabouro, lui ont signalé la présence, ici, d'un lion mangeur d'hommes, qui enlève toutes les nuits un homme ou une brebis dans les zéribas. Afin de lui faire un accueil digne de sa réputation, si la fantaisie lui prend de venir, je dépose ma carabine chargée au pied de mon lit.

La nuit se passe sans alerte ; mon père a bien entendu rugir deux lions, mais ils ne se sont pas assez avancés pour sentir l'appât. Nous partons ensemble pour retrouver le rhinocéros tué. Après l'avoir dûment photographié, nous allons à la recherche de ses camarades blessés, dont la piste se perd bientôt sur un sol rocailleux. Pendant sept heures, j'en suis une autre plus fraîche, mais sans succès. Je me décide à rebrousser chemin ; nous nous sommes écartés bien loin du campement et voici que la nuit nous surprend en route. Déjà les détails se noient dans l'ombre ; seuls les contours des montagnes se dessinent sur le ciel encore lumineux ; soudain à cinquante pas de nous retentit le rugissement d'un lion, au fond d'un torrent

desséché que nous longeons. Il serait insensé de descendre dans le ravin dont le fond est rempli de taillis impénétrables. — Je mets un point de mire blanc à ma carabine, fais taire mes gens, et attends l'apparition du lion qui, grognant de façon très menaçante, semble se rapprocher peu à peu. Il commence à faire nuit noire et mes shikaris me font respectueusement observer que la plaisanterie devient mauvaise. Je reste encore cinq minutes pour n'avoir pas l'air de leur céder, mais, reconnaissant qu'au fond ils n'ont pas tout à fait tort, je me remets à marcher vers le camp. Nous nous égarons à plusieurs reprises, mais le torrent desséché, où le lion nous accompagne toujours en grondant, nous fait retrouver le chemin. Il n'y a pas à dire, c'est avec satisfaction que j'aperçois les feux de la zériba ; mon père est déjà à l'affût avec ses shikaris et son âne ; moi, qui n'ai rien mangé depuis le matin, je me fais improviser un excellent dîner par Goureh, le cuisinier, qui reçoit mes sincères félicitations. En voici le menu qui prouve que nous ne mourons pas de faim en Afrique.

Potage Julienne

Vol-au-vent de Francolin

Pâté de dik-dik

Filet de géré nouk

Compote de fraises

Eau potable

En guise de musique de table, les chants des Somalis qui continuent à bambocher et à se gaver des restes des moutons de la veille.

Après dîner, je donne des médicaments aux ma-

lades : et Dieu sait s'il y en a ce jour-là ! à cause du festin, bien entendu. Enfin je cours me mettre au lit avec la ferme intention de dormir une douzaine d'heures de suite. Au milieu de la nuit, je suis réveillé par un remue-ménage général. Les sentinelles crient « Libah ! Libah ! » (le lion ! le lion !). Les chameaux se lèvent et tâchent de briser leurs entraves. Un lion a sauté dans la zériba et pour s'approcher de nos moutons il a rampé le long de ma tente. Effrayé par le bruit que son apparition a provoqué, il a décampé en franchissant d'un bond la palissade. Quand je sors de la tente, mon fusil à la main, tout est redevenu calme. Sans doute ce n'est pas là un événement bien remarquable pour nos Somalis. Ils en ont vu bien d'autres dans leur vie aventureuse.

Ce lion passe pour avoir mangé bien du monde ; il y a trois jours, il a encore enlevé et dévoré un homme dans une zériba du voisinage. J'ajoute tout de suite que ce mangeur d'hommes n'est pas encore tué et que nous en avons entendu parler de nouveau, lors de notre retour à la côte.

Mon père, revenant de l'affût, part à la poursuite de la terrible bête : et ce n'est pas sans anxiété que je le vois disparaître dans la brousse, suivant, l'œil aux aguets, le fusil armé, la trace des énormes pattes nettement imprimées dans le sol sablonneux. — Pour ma part je file comme un détective deux rhinocéros sur une bonne piste ; recherche infructueuse d'ailleurs ; en rentrant pour déjeuner je vois le squelette de celui qu'a tué mon père ; les vautours en ont fait une belle pièce d'anatomie.

Vers deux heures, avant le retour de mon père, je vais flâner dans les environs, trop fatigué pour chasser sérieusement. Guidé par un vol de vautours jusqu'en un petit vallon, j'y trouve soudain le cadavre d'un rhinocéros, couché sur le flanc, au milieu de buissons aromatiques. La mort ne peut dater de longtemps, car il est en parfaite conservation et les vautours ne lui ont encore dévoré que les yeux. En l'examinant de près, je vois qu'il a le ventre traversé par une balle ; après de laborieuses fouilles avec un couteau je puis l'extraire, elle s'est arrêtée dans la peau, du côté opposé à celui où elle est entrée. Cette balle en acier, cerclée de plomb, est décidément une fameuse invention ; elle ne se déforme pas et possède une pénétration inouïe. J'ai affaire à l'un des deux pachydermes blessés par mon père deux jours auparavant.

Ce coquin de Douali, jugeant les autres d'après lui-même, me tient le petit raisonnement qui suit : « Si
« vous racontez ce qui s'est passé au camp, vous n'au-
« rez pas tué de rhinocéros et c'est Géli qui aura tout
« le pourboire. Il vaut bien mieux tirer un coup de fusil
« en l'air et raconter que c'est vous qui avez tué la
« grosse bête ; les gens vous acclameront et vous me
« donnerez un gros backschich. »

Pour le calmer je lui promets que le pourboire serait également partagé entre Géli, qui était aux côtés de mon père lors de la chasse, et lui, Douali, qui a participé à la découverte du cadavre. Rentré au camp j'envoie une douzaine d'hommes me rapporter la tête de l'animal ainsi que sa peau qui a une très grande valeur : on en fait une foule de belles choses, boucliers, coupes,

meubles, fouets ; elle a l'épaisseur d'une planche et se ciselle comme du bois dur. Bientôt mon père revient bredouille de sa chasse au lion, mais la nouvelle qu'il a tué deux rhinocéros, et non pas un seul, lui met du baume sur le cœur. Il est très fatigué car il a suivi pendant de longues heures les traces du mangeur d'hommes ; celui-ci, après nous avoir rendu visite, s'est payé encore le luxe de sauter dans trois zéribas de Somalis, sans faire d'ailleurs d'autre mal que d'enlever une chèvre à la dernière des trois. Il est allé dévorer sa victime dans un innextricable fourré où l'on a perdu sa piste. Le soir mon père ne retourne plus à l'affût : il se contente de faire attacher un âne en dehors de l'enclos : Géli qui veille est chargé de l'avertir si le lion saute sur le baudet.

Nous ne tardons pas à nous apercevoir que ce système de chasse est défectueux ; en effet le lion vient, bondit par dessus l'âne sans lui faire de mal et disparaît avant que mon père, appelé en toute hâte, puisse même l'apercevoir.

Le lendemain nous quittons enfin Gabouro, pour descendre dans la vallée du Faf. Tandis que je suis inutilement des pistes de rhinocéros, mon père tue un beau koudou mâle de la petite espèce (*strepsiceros imberbis*), ravissante antilope très difficile à approcher dans les épais fourrés où elle gîte.

La vallée du Faf fait plaisir à voir ; la végétation y est belle et fournie : les euphorbes géantes, surtout, avec leur aspect de candélabres hiératiques, leur feuillage sombre et décoratif, produisent une grande impression de puissance sauvage, de splendeur farouche.

L'herbe est très verte grâce aux abondantes pluies qui nous ont précédés. De nombreux troupeaux de gazelles Sæmmeringi et Walleri animent le paysage ; j'abats un grand mâle de chacune de ces espèces.

Le soir nous campons sur un mamelon isolé, qui s'élève au milieu de la vallée du Faf, en un lieu appelé Goulensi ; une panthère vient voir ce que nous faisons, mon père l'aperçoit disparaissant dans les buissons avec la rapidité de l'éclair.

Le 24 novembre nous passons le Faf très gros par extraordinaire, il est à sec les trois quarts de l'année. Ce n'est un grand fleuve que dans la saison des pluies. D'innombrables traces de lions et de rhinocéros sillonnent les deux bords ; mais ils ne viennent boire que la nuit, et le jour ils ne descendent pas des plateaux. Arrivés sur l'autre rive, nous apercevons, gravissant les flancs de la montagne, trois grandes antilopes que Douali me dit être des koudous de la grande espèce. Je lui passe ma jumelle pour s'assurer du fait. Il grimpe sur un arbre et commence ses observations. Rien de plus cocasse que le brave nègre, réglant avec conscience sa lorgnette ni plus ni moins que Francisque Sarccey à une « première. » Il descend enfin pour me dire que deux des animaux sont femelles, mais qu'il a des doutes sur le troisième. N'aimant pas la maxime « dans le doute on s'abstient, » je veux en avoir le cœur net : je me dirige avec mille précautions vers les antilopes, laissant bientôt Housseïn, le seïs et le mullet en arrière, et commençant à ramper je parviens au bout d'un quart d'heure à bonne portée. Il y a deux femelles, c'est certain : pas trace de cornes. Mais le troisième ? il est der-



AU BORD DU WEBI CHEBELI

rière un arbre, ne montrant qu'une partie de son arrière train. Il fait un mouvement, une tête armée de superbes andouillers en spirale apparaît. Boum ! un coup de carabine retentit au loin dans la direction prise par mon père ; les deux femelles disparaissent aussitôt ; le mâle galope dans un taillis d'arbustes rabougris qui lui arrivent à l'épaule. Je tire et j'entends la balle casser les branches. Douali soutient que la bête n'est pas touchée ; il se trompe, une des jambes de derrière pend inerte, elle grimpe péniblement les pentes de la montagne ; deux coups de fusils l'achèvent à ma grande joie. C'est de toutes les antilopes somalies celle qui a la taille la plus considérable et qui est la plus difficile à tirer. Ses longues cornes en spirale forment un trophée de chasse magnifique.

Je tue encore un aoul à 28 pas bien comptés puis rejoins la caravane qui campe sur les plateaux à droite du Faf. L'après-midi la marche est facile et agréable : sur des terrasses recouvertes d'une terre rouge très fertile, où poussent des arbres épineux, au feuillage foncé, on marche dans une ombre bienvenue : nous remarquons aussi d'autres arbres, sans feuilles en cette saison, au tronc jaune et lisse comme de l'écaille et enfin des arbustes odoriférants de toute espèce. Le sol est tapissé de petites fleurs rouges et jaunes ; nous traversons un vrai jardin botanique.

J'arrive le soir assez tard au campement ; car j'ai trouvé sur la route un de nos hommes évanoui à la suite d'un accès de fièvre et j'ai dû le rapporter à grand'peine au camp, avec le concours de mes shikaris.

Le 25 novembre, nous atteignons Dagahmedo, sur

les bords du Saloul. Je trouve les premières traces de zèbres et me réjouis beaucoup à l'idée de rapporter en Europe la jolie robe rayée de quelques-uns de ces animaux. En arrivant à Dagahmedo, j'assiste à un spectacle des plus dégoûtants ; on est en train de renouveler notre provision d'eau. Nos Somalis sont plongés jusqu'aux épaules dans les fontaines bourbeuses d'où ils puisent une eau qui a servi préalablement aux ablutions de l'escorte ; c'est cette eau que nous serons condamnés à boire.

L'après-midi nous remontons sur les plateaux ; la vue est devenue splendide, de là-haut ; au Nord et à l'Ouest montent toutes bleues les hautes montagnes de l'Abyssinie et du pays Galla ; vers le Sud et l'Est des valonnements verts ondulent à perte de vue, en une succession de teintes soyeuses.

Soudain une grosse bête part tout près de moi et arrivée à cent pas, s'arrête ; elle est de forte taille et Douali crie « une lionne. » Je tire ; l'animal s'abat, se relève avec peine et disparaît dans les buissons. Nous commençons à suivre les traces, à la vue desquelles Douali m'annonce que c'est un « chébel, » une panthère..... Nous traversons un petit fourré sans rien apercevoir de suspect, quand, à deux pas de moi, la panthère se dresse et détale en faisant des bonds prodigieux ; je décharge mes deux canons sur elle, la manque, suis une piste vite perdue sur un sol rocailleux, et rejoins la caravane, absolument enragé et hors de moi. Le campement est établi près d'un village de Somalis Méléngour, appelé Sigeïsa.

CHAPITRE V

BOURKA

LA VALLÉE DU DAGHATTO

La vallée du Douri. — Plusieurs rhinocéros sont signalés. — Je tue trois zèbres en une matinée. — Le Mont Dabala. — Mon premier rhinocéros. — Le premier éléphant. — Ma première panthère. — Mon cheval s'enfuit. — L'endroit où fut assassiné Pietro Sacconi. — Chasse mémorable des comtes Hoyos et Coudenhove. — Nous quittons le Daghatto — Je m'égare dans la forêt.

En quittant Sigeïsa, nous entrons dans le pays de Bourka par la vallée du Douri. On appelle ainsi la vaste région inhabitée qui s'étend entre les Somalis et les Ennia-Gallas et qui sert souvent de champ de bataille aux deux nations. Comme les chasseurs et les bergers ne s'y aventurent que rarement, le gibier y est plus nombreux et moins craintif qu'ailleurs. A midi nous campons à Douri dans le lit desséché de la rivière du même nom ; je rentre fatigué d'avoir suivi longtemps des traces de rhinocéros et de zèbres, sans parvenir à apercevoir un seul de ces animaux ; en revanche, mon père a passé une matinée plus mouvementée.

Sur une hauteur un animal lui est d'abord apparu avec tout l'aspect d'un rhinocéros couché ; le silence de Géli, qui pourtant regardait de ce côté, lui fait croire à

« ... une erreur de ses sens abusés, »

il craint d'avoir pris un vulgaire chameau, dans le lointain, pour un pachyderme et ses désirs pour une réalité ; cependant le mutisme de Géli n'est dû qu'à son extase en présence d'un autre rhinocéros grim pant une pente à gauche de la vallée ; il le montre à mon père, qui refuse d'entreprendre la poursuite, persuadé que je suis de ce côté et ne vais pas tarder à rencontrer la bête. En rejoignant la caravane (qui se dirigeait vers Douri), mon père entend l'escorte pousser des cris effrayants, elle vient d'apercevoir le premier rhinocéros, qui n'était pas chameau du tout. Mon père se dirige vers l'endroit où il l'a remarqué d'abord ; Géli décidément distrait, se trouve soudain nez à nez dans un fourré avec le rhinocéros, qui dormait. Le pauvre animal troublé dans son sommeil, se lève et commence à piétiner comme un possédé, envoyant à mon père et à Géli une grêle de cailloux dans un nuage de poussière. Mon père dont le fusil est entre les mains de Géli, et les deux shikaris, aveuglés par le sable, croient qu'ils sont attaqués par la bête et se hâtent de disparaître dans les buissons. Le rhinocéros enchanté de la bonne farce qu'il a faite, remonte adroitement sur les plateaux et part à la recherche d'un gîte plus paisible. Trop fatigué, mon père renonce à le suivre et rentre à Douri ; je poursuis à sa place, mais sans succès, la chasse commencée ; en revenant, au coucher du

soleil, j'aperçois deux beaux zèbres mâles dans une clairière ; mais les shikaris peu désireux de retourner de nuit au camp, m'égarent à dessein, et me ramènent droit à nos tentes où je leur donne une verte semonce.

C'est ici que nous rencontrons et tuons pour la première fois la pintade vulturine qui ressemble à la pintade ordinaire, comme un oiseau de paradis ressemble à un geai ; sa poitrine bleu de ciel, aux reflets métalliques, son collier de longues plumes blanches et noires, ses yeux de rubis, en font un des plus beaux oiseaux qu'on puisse tenir au bout de son fusil. A dîner, le cuisinier nous la fait apprécier aussi au point de vue culinaire.

Le 27 novembre, en suivant sur la rive gauche du Douri, la crête dentelée d'une chaîne de collines, j'entends au pied d'un rocher que je venais d'escalader un long hennissement. Baissant les yeux, je vois trois beaux zèbres, dont deux broutent avec tranquillité ; un seul, agité, renifle à grand bruit, m'ayant sans doute flairé là. Je serais resté longtemps à contempler ces bêtes élégantes et superbes, sans l'arrivée du shikari qui vient les mettre en fuite. Je décharge sur eux mes deux canons et entends le bruit caractéristique de la balle pénétrant dans les chairs. Nous trouvons, sur les traces, des mares de sang, qui nous prouvent que deux zèbres sont grièvement atteints ; le cadavre de l'un d'eux est bientôt découvert ; un autre galope parmi les rochers, bondissant comme un chamois ; je tire, il s'abat, se relève, court encore quelques minutes, puis tombe mort. En arrivant près de lui je constate que c'est le troisième zèbre, sur lequel je n'avais pas

fait feu au début. Je charge les shikaris de dépouiller les deux animaux tués, et de rechercher celui que j'ai blessé. Rentré au camp, j'y suis bientôt rejoint par mes hommes pliant sous les quartiers de chair et les dépouilles des trois zèbres : comme ce sont les premiers que je tue, ce résultat me fait bien plaisir, mais je ne tarderai pas à me dégouter de cette chasse, indigne d'un chasseur qui se respecte. J'ai tué depuis d'autres zèbres, non par plaisir, mais pour procurer de la viande fraîche à l'escorte, et chaque fois que j'ai tiré sur ces jolis animaux, inoffensifs et peu farouches, je me suis fait l'effet d'un boucher. Quittant ensuite la vallée du Douri, nous nous engageons dans un défilé et sommes le soir au pied du Mont Dabala, dans la vallée du Daghatto.

A l'aube, des éclaireurs remontent la rivière pour nous renseigner sur la présence de bandes d'éléphants qu'on dit s'y trouver. L'un de ces hommes revient au bout de dix minutes nous annoncer qu'un rhinocéros géant se promène tout près du camp ; comme mon père a déjà tué deux de ces animaux, c'est à mon tour de marcher ; le rhinocéros n'est naturellement plus à la place où il a été vu, mais sa trace est facile à suivre, dans les hautes herbes, sur les bords du Daghatto où il s'est baigné une douzaine de fois tout en continuant sa marche. Je pique, très malgré moi, une tête dans un fossé rempli d'eau ; la sensation est plutôt agréable, par la chaleur accablante qu'il fait. La poursuite devient plus difficile quand la trace s'engage sur les flancs rocailleux du Mont Dabala ; nous la perdons un instant pour la retrouver à la descente. Déjà très fati-



MON QUATRIÈME RHINOCÉROS

gué, je suis avec peine mes shikaris, qui, inlassables, débrouillent sans difficulté les nombreux détours de la piste. Soudain à trente pas de moi au pied d'un arbre, le rhinocéros se dresse, reniflant très impoliment, suivant l'usage de sa race, — les cornes baissées, indiquant par là son intention de charger. Je tire et l'atteins au cou. Il se jette sur nous, mais en décrivant un demi-cercle afin de foncer à bon vent. Au moment où il me présente le flanc, je fais feu de mon canon gauche et par un coup maladroit, mais heureux, je lui brise la colonne vertébrale ; il tombe, paralysé. Une balle au cœur l'achève et je rentre au camp. Ce rhinocéros est le plus grand que nous ayons tué au cours de notre expédition ; c'est un vieux mâle ; il offre cette particularité d'avoir la seconde corne presque aussi longue que la première ; le fait est rare chez ses congénères somalis dont la seconde corne très courte est comme atrophiée.

Le soir, la bande de nos éclaireurs rentre, chantant à tue-tête, ils annoncent qu'ils ont vu une vingtaine d'éléphants, trois rhinocéros, de nombreux zèbres, beaucoup d'oryx.

Le 29 novembre, nous nous dirigeons vers l'endroit où ils prétendent avoir vu les éléphants en remontant le Daghatto ; nous marchons en tête de la caravane ; Douali et Géli aperçoivent un rhinocéros sur les flancs de la colline que nous longeons ; il disparaît dans un enfoncement de terrain, nous l'y suivons et le perdons de vue ; il nous tire d'embarras en montrant son énorme tête au sommet d'un coteau à une vingtaine de mètres au-dessus de nous et en reniflant bruyamment. Mon

père le vise et l'atteint juste entre le nez et la bouche. Exaspéré par cette blessure des plus douloureuses, il commence à piétiner, s'enveloppe d'un nuage de poussière et se précipite en droite ligne sur moi, faisant dégringoler après lui toute une avalanche de pierres. Je tire presque en même temps mes deux coups et les deux balles lui pénètrent dans la cervelle un peu au-dessus de la deuxième corne ; la seconde balle de mon père, partie simultanément, lui traverse le cœur ; la bête tombe si près de moi que je puis la toucher avec le canon de ma carabine sans quitter ma place. C'est une femelle de forte taille ; il est dommage qu'elle ait la première corne un peu usée. Les shikaris qui s'étaient cachés dans les buissons reviennent, en entonnant le chant de triomphe traditionnel. Là-dessus toute la caravane accourt et commence à dépecer le rhinocéros ; chemin faisant nous dissertons sur la meilleure manière de le tuer quand il attaque ; comme il rase le sol avec ses cornes, je crois, pour ma part, que la méthode la plus sûre est de viser le front ; si l'on manque cette cible relativement petite on a toujours la chance de lui casser l'échine. Au retour dans la vallée mon père abat son premier zèbre, un très beau mâle. J'aperçois très près de moi un zèbre femelle, accompagnée d'un délicieux petit poulain qui a l'air d'un joujou d'enfant ; quand je les ai bien vus gambader, je rejoins la caravane, sans plus m'occuper d'eux, au grand désespoir de mes shikaris qui auraient voulu transformer le petit zèbre en biftecks de première qualité.

Vers midi on plante nos tentes dans une grande prairie, non loin de la forêt où les éléphants sont signa-

lés. Nous remettons la chasse au lendemain, après avoir envoyé de nouveau nos éclaireurs à la découverte, et avoir reçu d'eux des réponses très satisfaisantes.

A l'aube, nous sommes dans la forêt ; les traces de pachydermes abondent, mais les plus fraîches sont de la veille. Nous marchons avec lenteur ; à chaque instant les shikaris montent sur les plus hauts acacias pour inspecter les environs : ils aperçoivent un grand rhinocéros mais déjà quatre de ces animaux chargent notre tableau et nous ne les poursuivons pas, par crainte de voir les détonations effrayer nos éléphants. Nous continuons à errer à l'aventure ; non loin de nous un rhinocéros femelle donne des leçons de saleté à son petit, elle lui enseigne entr'autres choses à piétiner de façon à soulever des nuages de poussière ; nous laissons en paix cette brave mère de famille et toute la journée se passe à la recherche des introuvables pachydermes ; nous allons ainsi bien loin, jusqu'au pied d'une montagne appelée Firk, où le Daghatto prend probablement sa source. A trois heures, nous donnons le signal du retour sans avoir vu de traces fraîches. A cinq heures, en revanche, très près du camp, nous trouvons la piste inattendue et récente de deux grands éléphants. Le fumier encore humide, de grandes branches arrachées d'où la sève coule, prouvent que les géants ont passé là quelques minutes à peine avant notre arrivée. Je marche en tête avec Douali ; car mon père a eu la bonté de m'abandonner la première chance qui se présenterait.

Soudain, Douali qui me précède me met, avec une

grimace expressive, la grosse carabine en main, m'empoigne par le bras, me fourre dans un épais taillis, tombe à genoux et dans cette position comme pétrifié, me montre de son bras tendu un éléphant, à vingt pas à peine de moi. Le colosse sent quelque chose d'insolite et regarde dans notre direction sans se rendre bien compte de ce qu'il a devant lui. Sa grande trompe pendante, se balance entre ses défenses comme un pendule. Il n'y a pas de temps à perdre ; je vise au bas du cou, et tire. Il se retourne lentement, me présente le flanc ; je lui loge une balle au défaut de l'épaule ; il tombe puis se relève ; je tire encore deux coups de feu, bientôt suivis de ceux de mon père. Il s'abat enfin de tout son poids, mort, écrasant plusieurs arbustes dans sa chute. — J'ai eu de la chance, car si ma première balle ne l'avait pas paralysé en éraflant une des vertèbres du cou, nous n'aurions jamais pu le mitrailler à notre aise, et Dieu sait si nous eussions pu échapper à la charge terrible d'un éléphant en fureur à travers ces impénétrables fourrés où la marche est presque impossible.

Cette chasse trop facile m'inspirant une très grande assurance en face de l'éléphant, devait me faire commettre, quinze jours plus tard, au pied du mont Kaldech, une imprudence qui faillit me coûter la vie.

Après avoir contemplé l'animal avec satisfaction nous rentrons au camp, abandonnant, à cause de l'obscurité, la poursuite de l'autre éléphant que les coups de fusil ont mis en fuite. Arrivés à notre zériba, les hommes nous racontent que, tandis que nous étions allés chercher bien loin les éléphants pour en trouver deux par pur hasard, une forte bande de ceux-ci avait séjourné

toute la journée auprès de quelques mares bourbeuses dans le voisinage immédiat du camp et n'avait quitté la place qu'un moment avant notre retour.

Mon père part le lendemain sur les traces de cette smala ; moi, je me dirige vers notre trophée de la veille, afin de le photographier et d'en extraire les défenses. Je suis escorté de mes shikaris, du seïs et de quelques hommes, chargés de l'appareil photographique ainsi que de plusieurs grosses haches.

La veille je n'avais pas eu le temps de bien examiner la bête. Je me rattrape ; c'est un vieux mâle ; de belle taille ; une de ses défenses a le bout brisé ; accident arrivé au cours d'un combat avec quelque rival, ou en déracinant un arbre. Comme chez tous les éléphants d'Afrique, les oreilles sont énormes, couvrant tout le cou et une grande partie de la poitrine. Il a une drôle de couleur, due à la terre rouge où les éléphants de cette région ont l'habitude de se rouler.

L'extraction des défenses prend beaucoup de temps ; car elles s'enfoncent très profondément dans le crâne, passant sous les yeux pour se rejoindre au milieu du front. Vers midi tout est fini ; en rentrant, j'aperçois les traces fraîches d'une vingtaine d'éléphants, sur lesquelles se dessine l'empreinte encore plus récente des chaussures de mon père.

L'après-midi je vais me promener en une prairie voisine pour approvisionner la cuisine de gazelles ou d'antilopes. Voyant tournoyer des vautours au-dessus d'un objet que je ne distingue pas bien, je me dirige vers eux pour savoir ce qu'ils cherchent, me proposant, aussitôt ce point élucidé de chasser quelques aouls qui

broutent un peu plus loin. Quand nous sommes à deux cent pas des vautours, les aouls se mettent à fuir, mais au lieu de s'éloigner de nous, ils viennent droit sur moi, et ne s'arrêtent qu'à trente pas. Notre présence ne semble pas les inquiéter, mais ils regardent avec terreur un petit buisson isolé dans la prairie. Douali me dit qu'ils sont sûrement épouvantés par la présence d'un lion ou d'une panthère; la carcasse au-dessus de laquelle planent les vautours et qui semble être le cadavre d'un jeune aoul a dû attirer la bête fauve. A peine Douali achève-t-il sa phrase qu'une grande panthère sort du buisson, y rentre précipitamment à notre vue, en ressort de nouveau, et détale à travers la prairie. A une centaine de pas, elle s'arrête et se retourne, pour voir quelle tête nous faisons. Je profite de ce moment pour tirer et une balle explosible envoyée dans les côtes la fait tomber foudroyée; nous la portons au camp où je la photographie; ensuite je reviens à la prairie, y manque maladroitement un oryx assez rapproché et abats deux beaux aouls mâles.

A la tombée de la nuit, mon père rentre; les éléphants l'ont fait inutilement trotter; ils marchaient d'un trop bon pas et semblaient résolus à quelque lointaine émigration.

Le 2 décembre: descente du Daghatto; vers midi on campe de nouveau au pied du Mont Dabala; l'après-midi, sur la rive gauche du cours d'eau, j'abats par erreur un oryx femelle, dont les mamelles gonflées me donnent deux verres d'un lait délicieux. A la tombée de la nuit, comme je venais de tuer un zèbre et d'en blesser un autre, mon cheval, mû sans doute par les souvenirs

historiques que rappelle la date du jour, fait un petit coup d'état de sa façon. Attaché par le seïs Aden à un arbuste, il part au galop, entraînant l'arbuste après lui : Aden vole à sa poursuite ; mais effrayé par les détonations, le cheval ne tarde pas à disparaître. La nuit survenant, nous chargeons force viande sur deux chameaux et regagnons le camp dont un grand feu nous indique l'emplacement.

Le lendemain, je poursuis et tue le zèbre blessé la veille. Nous continuons notre route avec le cheval retrouvé et le soir nous campons au confluent du Saloul et du Daghatto. C'est là que fut tué, en 1883, l'explorateur Pietro Sacconi ; nous avons rencontré plus tard des Somalis Melen-Gour qui nous ont confirmé le fait. Ils ont même ajouté que c'étaient des gens de leur tribu qui l'ont assassiné. « On ne peut pas nous blâmer « pour cela, » ont-ils dit, « cet homme n'avait qu'une « faible escorte ; nous n'aurions jamais attaqué un « voyageur accompagné d'une grande caravane ; » c'est très édifiant.

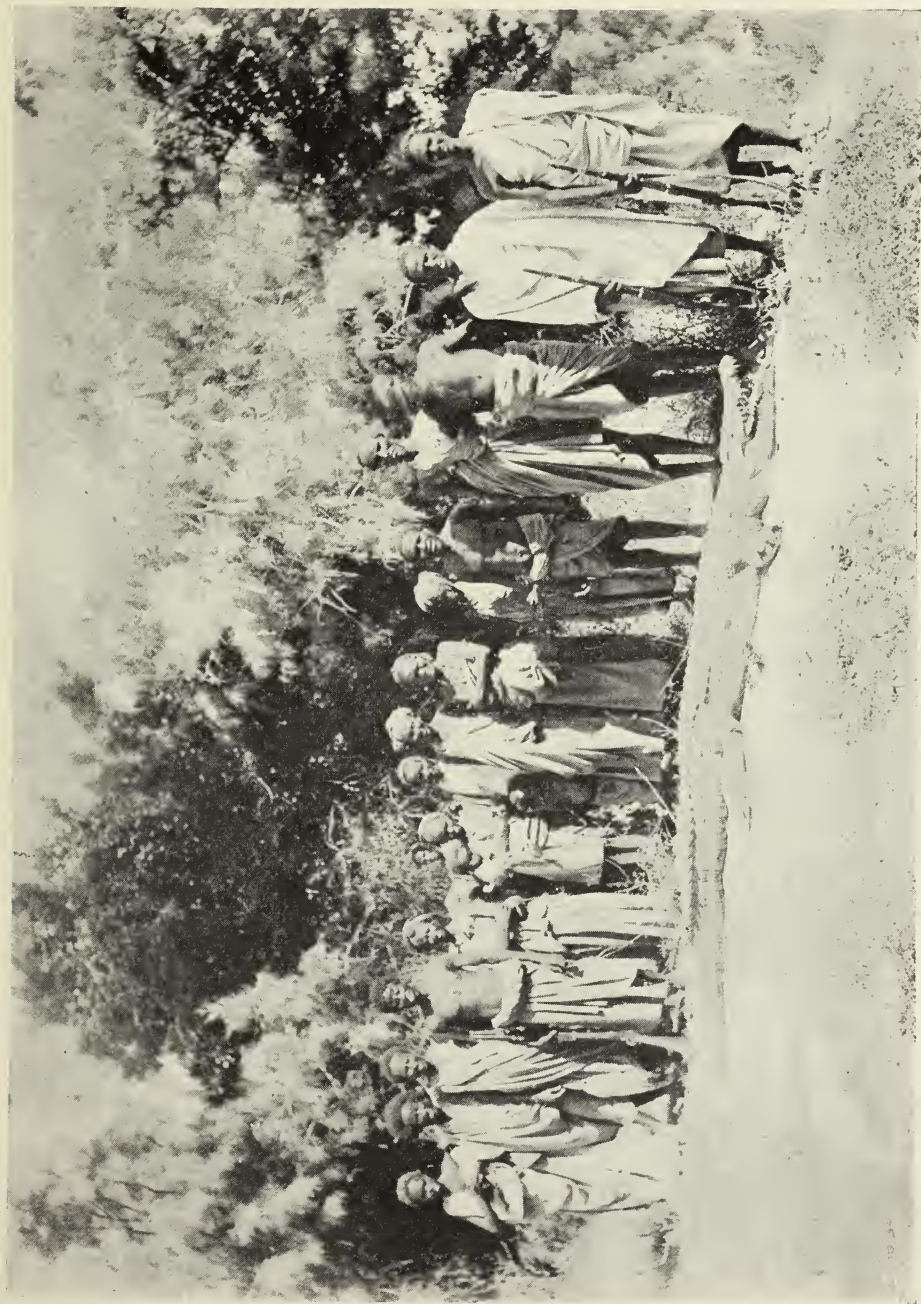
Le 4 décembre je passe à l'endroit où le comte Coudenhove, à l'affût derrière l'éléphant tué par son compagnon, le comte Hoyos, tua quatre lions en une nuit. Je retrouve le squelette du pachyderme et la zériba, à l'abri de laquelle les lions ont été tirés. Douali, qui a assisté à cette chasse mémorable me la raconte par le menu, tout réjoui de revoir l'endroit où il a passé une nuit si intéressante et gagné un bien gros backschich.

Le Daghatto a beaucoup d'eau en ces parages ; il coule lentement entre deux rangées d'énormes roseaux. Sur les deux rives, de grands arbres aux formes capri-

cieuses laissent pendre toute une chevelure de lianes jusqu'au sol, couvert de buissons épineux d'où partent à chaque pas des compagnies de perdrix, avec un grand froissement d'ailes; dans le limon mille traces de fauves et d'antilopes. Mes shikaris attrappent à la main un petit dik-dik embarrassé dans une touffe d'herbe; après avoir admiré et caressé ce charmant « chevreuil en miniature, » je le relâche; il part comme une flèche en faisant des bonds prodigieux. — Mon père rentre avec la dépouille d'un oryx.

Le 5, suite de la descente du Daghatto, dans la matinée; je tue un grand zèbre en pleine course; l'après-midi nous disons adieu au Daghatto et montons sur les plateaux en nous dirigeant vers le Sud; le plateau où nous nous engageons est immense; il s'étend d'un côté depuis les Monts Khodjar et Djigo jusqu'au Mont Kaldech, de l'autre depuis le Daghatto jusqu'aux Monts Dourdour.

En quittant le Daghatto je m'égare, dépasse la caravane, tourne en cercle sans la découvrir et finalement m'apprête à passer la nuit dehors. Je fais allumer un feu; je m'étends sur le sol avec la selle de mon cheval pour couverture, et je prends une grosse pierre comme oreiller: j'essaie de dormir; mais l'installation est décidément trop peu confortable, je me lève et me mets à écouter les récits de Douali, aussi intéressants que peu rassurants. Il me raconte que nous sommes juste à l'endroit où deux Somalis et un Abyssin ont été croqués par un lion, l'année dernière: égarés loin de leur caravane, ils avaient passé la nuit sans zériba et mal leur en avait pris. Cette petite histoire jette un froid:



UN CROCODILE TUÉ PAR MON PÈRE

mais par bonheur, comme pour le ponctuer d'un beau point à la ligne, nous entendons alors la détonation de la grosse carabine de mon père ; guidés par elle, nous rentrons au camp assez tard dans la nuit après avoir laissé une bonne partie de nos vêtements aux buissons épineux que l'obscurité nous empêchait d'éviter. Mon père commençait à être très inquiet et mon arrivée lui cause un plaisir sensible.

CHAPITRE VI

BOURKA

LES MONTS DJIGO ET KALDECH

Les monts Khodjar. — Mon père manque un lion par la faute de son shikari. — La rivière Boholodimou. — Deux rhinocéros ratés. — La contrepartie : un doublé de rhinocéros. — Mon père tue quatre zèbres. — Je pénètre dans les monts Djigo. — Ascension du Mont « Roi Charles 1^{er}. » — Encore un rhinocéros. — Charge d'un éléphant furieux. — Une belle chasse : quatre éléphants en un jour. — Le campement sous le Mont Kaldech.

Le 6 décembre, dans le lointain, pointe, vers le Sud, une montagne isolée, au sommet plat, émergeant d'un océan de verdure, c'est le Mont Kaldech, nous dit-on : il est encore à plusieurs journées de marche d'ici et paraît encore assez élevé. A notre gauche ondule une longue chaîne de montagnes, celle de Khodjar faisant place, plus au Sud, à celle des monts Djigo.

Tandis que j'assiste au dépeçage d'un zèbre et de deux aouls que je viens de faire passer de vie à trépas, mon père arrive avec ses trois fidèles, les shikaris Géli et Aden, et le scïs, Osman le bossu : il a trouvé les

traces fraîches de lions attablés naguère devant un jeune oryx à moitié dévoré, et suit celles du plus gros. A l'heure du déjeuner, il rejoint la caravane dans un état d'exaspération facile à comprendre. Il a vu sortir d'un fourré un superbe lion, orné d'une grosse crinière noire, le vrai lion classique. L'animal s'est arrêté à trente pas de lui, présentant le flanc. Mon père vise soigneusement avec son express de 11 mm., qui a déjà abattu bien des ours en Europe. Il va presser la détente, quand Géli lui arrache la carabine des mains, la jugeant de trop petit calibre pour une si grosse bête. Il remet à mon père la carabine calibre 10 ; mais durant cet échange d'armes, d'un bond prodigieux le lion a disparu dans les broussailles ; et c'est en vain qu'on essaye de le retrouver. Géli, qui s'est comporté en parfait imbécile est conspué par toute l'escorte et Douali, son rival, ne cesse pas de se moquer de lui toute la soirée.

Continuant notre marche vers le Sud, nous laissons en arrière les Monts Khodjar pour suivre les Djigos, chaîne rocailleuse abrupte, qui, de loin, à l'œil nu, paraît dépouillée de toute végétation, mais laisse deviner à la lorgnette plusieurs espèces de buissons bas et quelques pentes gazonnées très vertes. A une plus grande distance, dans la direction du Wébi, les plateaux verdoyants ondulent à l'infini et l'on soupçonne à peine, à certains plis de terrain seulement, la présence des importantes vallées où coulent les affluents du « fleuve des Léopards, » le Daghatto, le Gansalé, le Biahamedou et le Boholodimou. Au delà du Boholodimou se dresse, solitaire, la masse impo-

sante du Mont Kaldech, vers lequel nous nous avançons. Vers l'Ouest, à notre droite, nous distinguons plusieurs rangées de hautes montagnes, en pays inconnu, au delà du Wébi, plus loin que Imi, sur le territoire des Gallas. Nous remarquons surtout un sommet plus élevé que les autres ; il a la forme d'un obélisque géant ; les Somalis l'appellent le Logoum-Ass.

Durant la marche, je tombe inopinément sur mon père, dans la forêt, et Géli nous met en joue croyant avoir affaire à ces Gallas dont nous avons trouvé les traces. Le soir, campant près de la rivière Boholodimou, nous voyons qu'autour de nous le sol est littéralement piétiné par les rhinocéros, ce qui nous promet une belle chasse pour le lendemain.

Au point du jour je commence à suivre une piste fraîche et m'engage dans un étroit couloir pratiqué par le rhinocéros lui-même au milieu d'un épais fourré de buissons épineux. A peine ai-je fait quelque pas, que j'entends renifler l'animal tout près de moi ; un bruit de branches cassées m'apprend qu'il détale ; je ne parviens pas à l'apercevoir ; heureusement, peut-être, car dans l'abominable impasse que forment deux murailles d'épines, j'aurais eu peu de chances d'échapper à un rhinocéros blessé. En courant après lui, je le fais lever encore une fois, mais de nouveau dans un épais taillis où je ne puis rien voir.

J'entreprends alors de suivre les traces de deux rhinocéros, probablement une femelle et son petit presque adulte. Le vent souffle du mauvais côté : ils prennent la fuite à notre approche ; je les retrouve galopant dans une clairière, tire sur l'un d'eux et le

manque, ayant peine à suivre avec le guidon de ma lourde carabine, le train étonnamment rapide de ces grosses bêtes. Je continue la poursuite et ces deux animaux ont l'amabilité de passer près du camp pour me permettre d'y avaler en cinq minutes mon déjeuner.

Vers le soir seulement je les rencontre, occupés à gravir une pente dénudée à cent pas de nous environ. Je tire sur le plus gros ; il tombe, se relève aussitôt, exécute quelques tours de valse, fait mine de charger, mais, tandis que je glisse deux nouvelles cartouches dans ma carabine, se ravise et détale à la suite de son compagnon ; beaucoup de sang marque leur piste, mais nous finissons par la perdre en un terrain dur et compact. Je rentre furieux, à la tombée de la nuit ; chemin faisant, je fournis la cuisine d'un peu de petit gibier ; car la chère ne vaut plus grand'chose ; après avoir vécu pendant une huitaine avec de la viande de zèbre, nous en sommes réduits aux conserves depuis deux jours. C'est là un des mauvais côtés de la grande chasse ; on n'ose pas tirer le petit gibier de peur d'effrayer le gros par des détonations intempestives.

Le 10 décembre, pour racheter mes insuccès de la veille, j'ai la chance inespérée de faire un doublé de rhinocéros. Je trouve, le matin, des traces fraîches de deux de ces animaux, un vieux et un jeune, nous les suivons pendant plus de deux heures en décrivant un cercle qui nous ramène à notre point de départ. Comme le pied d'un des rhinocéros se trouve imprimé sur ma propre trace, il n'y a pas de doute, ils ont passé en cet endroit tout récemment et nous pouvons nous attendre à les



LE SECOND ÉLÉPHANT TUÉ PAR MON PÈRE

rencontrer d'un moment à l'autre. En effet, rampant à travers un épais fourré, j'entends marcher avec un grand bruit de branches cassées, une lourde bête à côté de moi. Je me couche à plat-ventre pour mieux voir à travers les buissons ; mais à peine me suis-je mis en cette posture humiliée, que je distingue à cinq pas un des rhinocéros ; il me contemple, cornes baissées ; l'animal me voit, c'est certain ; pas moyen de tirer, avec cela ; car si je le blesse je suis sûr d'avoir ses cornes dans le corps avant même de pouvoir esquisser un mouvement pour me relever. Heureusement je ne sais quelle idée passe dans sa cervelle de bête archistupide ; il se retourne et au moment où il fait mine de s'en aller, je le gratifie d'une balle au côté. Il disparaît ; nous le suivons sans peine, grâce au sang qui coule à flots de sa blessure. Au bout de dix minutes, je le trouve arrêté dans une clairière, encore debout, mais incapable d'avancer davantage ; un dernier coup l'abat raide mort. Au moment où je me dirige vers lui, apparaît le jeune rhinocéros, qui, à ma vue, baisse les cornes et fond sur moi ; je n'ai que le temps de sauter derrière un arbre pour éviter sa charge furieuse, et lorsqu'il se retourne pour recommencer l'attaque, arrachant l'« express » des mains de Douali qui ne m'a pas quitté, je lui envoie une balle dure au défaut de l'épaule ; cela suffit à le faire passer dans l'autre monde, après une culbute, les quatre fers en l'air ; plus petit que l'autre, il a cependant la taille d'un bœuf de deux ans. En arrivant au camp, je trouve mon père en train de contempler d'un œil attendri la dépouille de quatre zèbres. Il en a rencontré tout un troupeau, a tué coup

sur coup les quatre que voilà, et s'est complètement dégoûté de cette chasse peu intéressante. Nos Somalis par contre sont dans la joie ; les zèbres ont disparu dans leurs vastes estomacs, au repas du soir.

Comme nous campons assez près des Monts Djigo, je décide d'aller explorer ces sommets que nul Européen n'a encore gravis. Le 11 décembre je commence de bon matin, avec Douali et Housseïn, l'escalade du plus haut pic qui se dresse juste en face de nous. En deux heures nous sommes au pied ; les débuts de l'ascension sont très pénibles, à cause des profonds ravins tapissés de ronces qu'il faut traverser : ensuite nous devons franchir une série de blocs d'albâtre, qui se brisent comme verre quand nous marchons dessus. Puis il faut suivre des saillies de rocher où seul un rat pourrait décemment conserver son équilibre. Enfin nous arrivons à une crête et la montée devient plus facile. Mais un peu plus loin une haute herbe très dure et cassante vient nous fatiguer de nouveau, et beau-

coup.

Parvenus à trois cents mètres environ du sommet, mes shikaris refusent de continuer. Je me moque d'eux et leur dis de m'attendre là où ils sont, pendant que je vais jusqu'au bout ; ils ont honte de me quitter, se remettent en marche, et la promesse d'un bon back-schich semble leur donner des ailes.

Le sommet est porté par des parois de rochers verticales, qui nous prédisent un insuccès final, à quelques mètres du but. Au moment où, tout à fait désespéré, je vais redescendre, une trace de grand koudou frappe nos yeux ; elle se dirige droit contre la paroi ; en la

suivant jusqu'aux rochers inaccessibles, je vois qu'elle s'engage dans une fente que je n'avais pas aperçue. En y pénétrant, je me trouve devant une sorte d'escalier, dont un éboulement a été jadis l'architecte. Cinq minutes après, nous débouchons sur le plateau du sommet ; c'est une assez grande prairie.

Nous nous laissons choir sur l'herbe, sans prononcer une parole, fatigués, couverts de sueur, les poumons en feu. Par bonheur, un vent glacial qui se lève nous rafraîchit rapidement ; je partage avec mes shikaris qui en ont bien besoin, les quelques gouttes d'eau qui restent au fond de ma gourde. Ensuite je consulte mon anéroïde, qui m'annonce une hauteur de 1280 mètres au-dessus du niveau de la mer. J'aperçois sept femelles de koudous de la grande espèce mais je ne m'inquiète pas d'elles, après m'être assuré qu'il n'y a pas de mâle dans leur bande. Je vérifie que le seul moyen d'arriver au sommet c'est de suivre le chemin des antilopes, à travers la crevasse du rocher, chemin qu'un hasard heureux m'a fait découvrir.

La descente est encore plus longue et pénible que la montée. Nous souffrons beaucoup de la soif, et la provision d'eau est complètement épuisée. J'arrive enfin au camp à la nuit tombante ; en même temps un chameau apporte la dépouille d'un rhinocéros, tué par mon père dans la matinée. Bientôt mon père lui-même arrive, il me raconte qu'il a eu un moment d'émotion terrible. En suivant la piste du pachyderme, il s'est trouvé tout à coup en face de lui, au sein d'un épais fourré. L'animal se dirigeait avec lenteur vers mon père qu'il n'avait pas encore aperçu, quoi qu'il se trouvât droit sur son

chemin. Le temps de bien épauler manquant, le recul de la grosse carabine le renverse sur le dos ; dans cette position, peu enviable, il reçoit en pleine figure le sable et les cailloux que le rhinocéros projette autour de lui. Heureusement ce dernier a une épaule brisée ; la détonation à si petite distance et le choc de la balle lui ont en outre enlevé ses facultés ; il tourne sur lui-même et sort du buisson ; la blessure commence à produire son effet, il s'arrête, les jambes vacillantes. Mon père se relève, recharge son arme et lui donne le coup de grâce au cœur.

Le 12 décembre 1895 est une date à marquer d'un caillou blanc, nous avons tué quatre éléphants dans cette seule journée ; résultat inespéré que j'ai failli payer cher. J'ai été poursuivi avec acharnement par un de ces géants que j'avais blessé ; aujourd'hui encore, à l'heure où je rédige ces notes, bien qu'une année se soit écoulée depuis cette chasse dont j'étais le gibier, j'ai la sueur au front à la seule pensée de cette course folle, à travers la forêt d'acacias épineux ; de cette bête furieuse lancée contre moi, se rapprochant de plus en plus, avec un bruit d'avalanche qui me faisait pressentir l'écrasement final. Mais, voici sans anticipation le récit des événements.

En quittant le camp, nous étions partis dans des directions opposées en suivant des traces de rhinocéros ; la mienne m'ayant mené dans d'impénétrables fourrés, je l'avais abandonnée pour rejoindre la caravane, quand tout à coup je vois les shikaris s'arrêter et l'oreille tendue dans la direction du Mont Kaldech, écouter avec le plus profond recueillement un bruit lointain.

Cette petite cérémonie terminée, ils échangent quelques mots en somali puis se mettent à gesticuler, à danser en criant : « Marodi ! Marodi ! » (les éléphants ! les éléphants !) Ils prétendent avoir entendu au loin le barrit d'un de ces animaux. Immédiatement je rejoins la caravane et lui donne l'ordre de s'arrêter. Je demande où est mon père pour l'avertir ; mais, apprenant qu'il poursuit un rhinocéros, je pars seul avec les shikaris et le seïs vers l'endroit où le barrit s'est fait entendre. Nous grimpons sur un arbre pour observer les environs ; de petits tourbillons de poussière s'élèvent dans la plaine autour du Mont Kaldech, en plusieurs endroits, et à près de deux kilomètres de nous. Douali affirme que les éléphants sont en train de piétiner, et que cette poussière est leur œuvre ; nous courons dans le sens indiqué, puis montons sur une fourmilière pour nous rendre mieux compte de l'état des choses : rien de notable au premier coup d'œil, mais bientôt nos regards plus exercés aperçoivent de gros mamelons gris, émergeant au-dessus des acacias ; ce sont les dos respectables des éléphants ; un peu au-delà de notre poste d'investigation, nous entendons les branches craquer autour de nous. J'aperçois un grand mâle campé à l'ombre d'un mimosa ; il me présente le flanc, et ne paraît pas se douter du tout de ma présence, occupé qu'il est à se frotter le front contre le tronc de l'arbre ; je constate que les frictions sèches sont connues au désert. La distance est de quatre-vingt pas environ. Je vise soigneusement au défaut de l'épaule et tire. A la détonation répondent tout autour de moi d'effroyables barrits ; je comprends trop tard, qu'im-

prudemment engagé au milieu d'une troupe d'éléphants, je me trouve en danger d'être enveloppé et tué par ces animaux qui peuvent fondre sur moi de tous les côtés.

Après le coup de fusil, mon éléphant a chancelé et plié sur les genoux comme s'il s'allait tomber. Au bruit fait par ses camarades il s'est remis d'aplomb et s'est retourné pour fuir. Craignant de le perdre, je lui envoie une seconde balle, à mon grand étonnement, au lieu de choir, il accélère son allure et disparaît. En attendant les barrits se rapprochent, de plus en plus aigus et furieux. Désarmé je me jette dans un épais taillis, à l'abri duquel je recharge ma carabine. Il doit y avoir une foule de pachydermes, car le bruit est assourdissant et, à chaque instant je vois passer entre les acacias de grandes masses grises sur lesquelles je ne puis pas tirer faute de les bien distinguer. Tous ces barrits ont d'ailleurs produit un très fâcheux effet sur mes nerfs : ce n'est qu'au bout de quelques minutes que je parviens à fixer un peu mes idées ; je me mets alors à la poursuite de l'animal blessé. Au bout de cent pas en contournant un fourré, je me trouve nez à nez, ou nüz à trompe avec un grand éléphant qui me présente le flanc. Je m'imagine que c'est mon blessé de tantôt et je tire. Il barrit furieusement et tandis qu'il s'éloigne de côté sans me tourner tout à fait le dos, je lui envoie une seconde balle, toujours au défaut de l'épaule ; il s'arrête et reste un moment immobile ; sa trompe, seule, levée droit en l'air, tournoie dans toutes les directions comme pour me découvrir, tandis qu'il pousse des cris forcenés. Je recharge, et enhardi par son immobilité que je crois devoir attribuer à l'effet

de ses blessures, je m'approche sous le vent jusqu'à une trentaine de pas de lui et tire encore à travers les branches d'un buisson qui cache une partie de son corps énorme ; ses grandes oreilles se dressent comme des voiles de vaisseau ; il me voit bien, cette fois ; il s'apprête à me charger ; je file à toutes jambes. Il avance derrière moi à grand fracas ; je tourne autour des buissons pour le dépister, mais le bruit des branches qu'il brise sur son passage devient de plus en plus distinct ; il me sent et se rapproche à toute vitesse ; il court beaucoup plus facilement que moi à travers ces épines qui ne percent pas son cuir épais. Mes shikaris ont disparu ; leur expérience me fait défaut, en ces circonstances critiques ; la tête de l'animal apparaît ; je ne cours plus, je vole ; je parviens à distancer la bête qui par bonheur se guide plus par l'ouïe et l'odorat que par la vue. Un autre éléphant se dresse soudain devant moi ; je fais un circuit pour l'éviter. Ce moment de retard est funeste ; l'animal blessé me rattrape ; il fond sur moi comme une avalanche ; déjà je sens le souffle de sa trompe qui me frôle ; la respiration et les jambes vont me manquer quand j'avise à quelque pas de là un ravin où je saute avec toute la violence du désespoir. Heureusement il n'est pas profond, c'est une simple crevasse du terrain et je ne me casse rien en tombant. Je cours au fond, dissimulé par les branches qui surplombent. Au bout de quelques minutes je m'arrête, m'étends sur le sol et tâche de reprendre haleine. Quand je relève la tête je vois à mes côtés ces coquins de shikaris qui ont su découvrir tout de suite le bon endroit pour se mettre à l'abri.

A ce moment-là je constate que j'ai encore ma carabine en main et que le canon gauche n'était pas déchargé ; j'aurais très bien pu tirer sur l'éléphant quand il allait me saisir. Décidément j'ai perdu la tête, je m'attendais si peu à cette furieuse poursuite depuis le bénévole éléphant du Daghatto ! L'animal blessé est toujours arrêté à l'endroit où il m'a perdu de vue ; il continue à barrir. Je sors du ravin, et grimpé sur une fourmilière, je le vois à deux ou trois cents pas de nous. Le seïs me remet ma carabine Lee-Metford à répétition et je vide mon magasin sur l'éléphant qui reste à la même place, mais commence à chanceler. Ses cris deviennent de plus en plus plaintifs ; il vacille sur ses jambes et finit par tomber sur le flanc avec un bruit de tonnerre ; il est mort ; je suis vengé.

En arrivant près de lui, nous constatons que ce n'est pas l'éléphant que j'ai tiré au début de la chasse, mais bien une vieille femelle que ses fortes défenses m'avaient fait prendre pour un mâle.

Je retourne alors à l'endroit où j'ai tiré sur le premier éléphant ; ses traces sont aspergées de sang, mais au bout de quelques pas, l'hémorrhagie cesse ; la bête a dû boucher la blessure avec de la terre et à partir de ce moment, sa piste se confond avec celle de ses compagnons.

Mon père survient bientôt ; il s'est hâté d'accourir dans la crainte qu'il ne me soit arrivé un accident, car il a entendu et aperçu de loin les éléphants. M'ayant retrouvé intact, il part à la poursuite de la bande, et, suivi de ses shikaris, disparaît dans les buissons. J'essaie de le suivre, mais trop fatigué pour continuer, je



LE ROCHER DES SEPT VOLEURS A MANDEIRA

m'arrête au bout de cent pas. Sur ces entrefaites la caravane apparaît ; on établit le campement ; tandis que je déjeune , plusieurs détonations retentissent dans la direction prise par mon père , signe certain de sa rencontre avec les pachydermes. Vers cinq heures , des hommes envoyés en patrouille viennent m'annoncer la présence de différents groupes d'éléphants dont un troupeau entr'autres n'est qu'à cinq cents mètres du camp. Un vieux mâle de la bande , disent-ils , pourrait bien être celui que j'ai bombardé dans la matinée ; suivant leurs indications je pars en campagne ; en arrivant au bord d'un ravin , je vois sur le versant opposé le dos d'un éléphant serti dans un amas de verdure. Je descends dans le fossé , mais après avoir gravi l'autre talus j'ai beau écarquiller les yeux , il n'y a plus rien ; par contre , derrière nous de violents craquements retentissent ; trois éléphants femelles sortent du ravin , chacune suivie de son petit ; elles passent tout près et me voient , mais elles ne font qu'allonger le pas , sans galoper , pour permettre à leurs bébés de les suivre ; cette sollicitude me touche et je me garde bien de tirer sur des familles aussi unies. Déjà j'ai abaissé mon fusil quand une paire de belles défenses blanches , dont un superbe mâle est le propriétaire , surgissent soudain du ravin. Je tire presque en même temps les deux coups de feux dont je dispose et tous deux portent juste. Une des balles frappe l'animal au cou , l'autre au défaut de l'épaule ; il tombe avec fracas , en faisant mille efforts pour se relever. Je recharge et tire encore pour l'achever. Il se remet sur ses pieds et marche sur moi. Je ne me le fais pas dire deux fois , et décampe comme si

le diable était à mes trousses ; mais la blessure est mortelle ; il chancelle et tombe de nouveau, brisant dans sa chute l'une de ses belles défenses. Je m'assieds sur son cadavre et regarde le beau coucher du soleil qui disparaît peu à peu derrière les montagnes du pays Galla.

Une détonation suivie de lointains barrits m'annonce que mon père n'a pas encore fini sa chasse, ce qui m'inquiète beaucoup. L'obscurité efface les contours des choses, la nuit se fait, je rentre au camp. Mon père y rentre bientôt tout joyeux ; il a tué deux éléphants mâles, tous deux porteurs de grandes défenses. Le premier l'a chargé à plusieurs reprises, mais chaque fois il a réussi à se défiler derrière des buissons protecteurs ; le second éléphant est tombé foudroyé à la première balle.

La matinée du lendemain est consacrée à la photographie de nos victimes de la veille, et à l'extraction des défenses.

L'après-midi nous allons à la chasse, mais au bout de dix minutes je m'étends au pied d'un arbre pour dormir jusqu'au soir d'une seule traite. A dîner j'interroge mon père sur l'emploi de son après-midi ; il m'avoue qu'il a fait tout comme moi. Après les émotions de la veille c'est très compréhensible.

Nous restons encore un jour sur les lieux, dans l'espoir que des lions viendront rôder autour des éléphants tués, mais n'en trouvant aucune trace, nous décidons le départ pour deux heures. Malheureusement un de nos chameaux s'est égaré : il faut envoyer des hommes à sa recherche. Ils reviennent avec le soir ; ils ont trou-

vé la bête, morte au fond d'un précipice, où elle avait dû tomber, la nuit passée ; ils rapportent un pied du défunt pour prouver leurs dires. Cet accident est très ennuyeux ; tout chameau mort représente un surcroît de charge pour ses camarades, qui ont déjà beaucoup à porter.

Le départ, après cela, est irrévocablement fixé au lendemain ; il est devenu impossible de supporter plus longtemps le voisinage des éléphants tués.

CHAPITRE VII

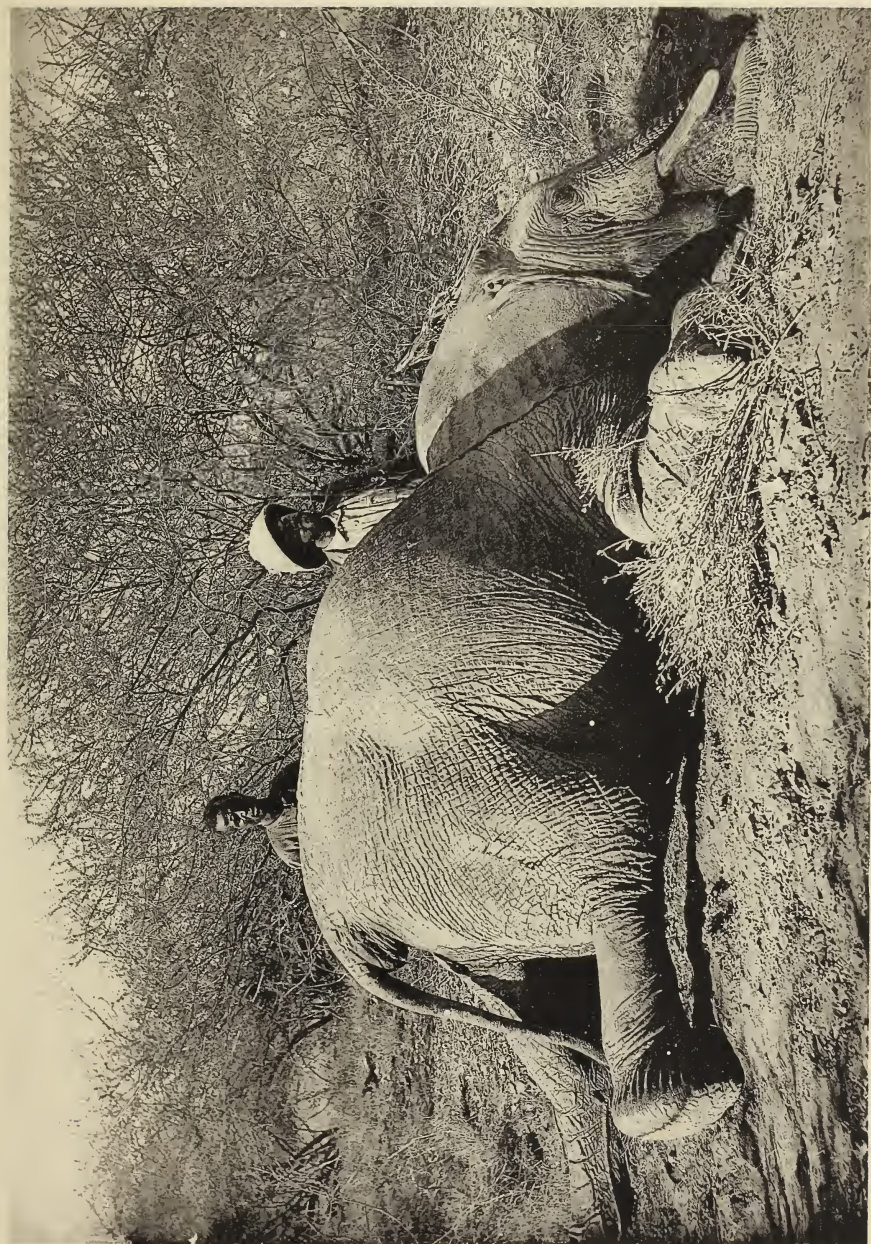
LE FLEUVE DES LÉOPARDS

Les Monts Dourdour. — Chasse au Koudou. — Douali s'empoisonne avec le latex d'une euphorbe. — Les Somalis-Géleïmis. — Le Wébi-Chébéli. — Sen-Moretou. — Les crocodiles. — Le Kobe à croissant ou Waterbuck. — La grande forêt du Wébi. — Tir à la cible. — A la recherche d'un gué. — La passage du fleuve. — Ma seconde lionne.

Le 15 décembre, levant le camp du mont Kaldech, nous nous dirigeons à marches forcées vers le défilé de Dourdour-Goubané, dans les Monts Dourdour ; nous y sommes le 17. Sur la foi de nos guides qui nous affirment la présence d'une foule de koudous de la grande espèce sur les sommets voisins, nous partons en toute hâte à la recherche de ces splendides antilopes. Après une ascension fatigante, je parviens à prendre pied sur un haut plateau couvert d'une végétation curieuse : composée d'euphorbes et d'une espèce d'arbre bizarre, dont le tronc en forme de boule a jusqu'à un mètre cinquante de diamètre. De ce gigantesque oignon sortent de petites branches frêles avec de petites feuilles

lancéolées. Je fais lever un vieux koudou mâle, mais il disparaît dans un fourré avant que j'aie eu le temps de tirer. Un quart d'heure après, je le retrouve trotinant au fond d'un ravin ; il n'échappe pas cette fois, quoiqu'il soit à plus de deux cents mètres ; un coup de fusil le fait tomber raide. En un clin d'œil, je dégringole jusqu'à lui et je soulève ses belles cornes en spirale, les plus grandes que j'aie vues. Nous le décapitons, Houssein charge la bête sur ses épaules et nous recommençons la descente. A peine en marche, Douali nous arrête, se retourne vivement, me met la carabine en main, et montre de son bras étendu trois koudous, qui gravissent une pente à neufs cents pieds de nous. Il y a deux femelles mais aussi un beau mâle ; je tire sur ce dernier, qui se cabre, fait plusieurs écarts à droite et à gauche, puis disparaît parmi les rochers ; nous trouvons du sang sur la piste ; mais la nuit survenue remet nos investigations au lendemain. La descente ne s'effectue pas sans accroc, nous rentrons très tard au camp, meurtris, affamés, et éreintés. La tête du koudou provoque l'admiration générale ; nos gens sont unanimes à déclarer qu'ils n'ont jamais vu une aussi belle pièce.

Le lendemain est consacré par moi à la recherche du koudou blessé, le sol rocailleux ne vaut rien pour les pistes, et c'est tout à fait au hasard que j'erre dans le paysage fantastique que font les rochers noirs et les oignons géants du sommet. Vers quatre heures nous redescendons. A mi-côté Douali et un chamelier trouvent bon d'apaiser leur soif avec le lait d'une euphorbe arborescente, d'une espèce à eux inconnue. Cinq minutes après, ils se roulent sur le sol, saisis d'abominables



MON TROISIÈME ÉLÉPHANT

convulsions, criant que le diable les emporte, qu'un serpent leur a mordu l'intérieur, qu'ils vont mourir etc.... Au bout d'un quart d'heure, la crise cesse, ils peuvent se remettre en marche ; mais ce n'est qu'un répit et la scène recommence de nouveau. Housseïn va chercher de l'eau au bas de la montagne et ils se sentent mieux après avoir bu, je les laisse là, rentre au camp et leur envoie aussitôt une bonne dose d'ipéca-cuana qui fait merveille. Dorénavant chaque fois que Géli ou Housseïn voient une euphorbe, ils se mettent à crier : « Douali ! Douali ! voici ta vache, veux-tu boire un verre de lait frais ? »

Le 19 décembre nous traversons le défilé pour déboucher dans la plaine qui descend en pente très douce vers le Wébi ; vers le soir nous passons le Daouadid, affluent de ce fleuve, et la provision d'eau y est renouvelée. A mesure que nous nous rapprochons du Wébi, la température devient de plus en plus chaude ; et de nouveau je dois rouvrir à tout instant la caisse aux médicaments pour distribuer de fortes quantités de quinine aux hommes atteints de la fièvre.

Notre marche devient très difficile, à chaque moment il faut traverser des torrents desséchés. Le gibier, devenu rare, ne consiste plus qu'en géré nouks et en dik-diks.

Le 20 décembre nous atteignons un campement de Somalis Géléimis qui prennent la fuite à notre approche, croyant avoir affaire à des pillards abyssins. Leur erreur une fois reconnue, ils viennent en masse à notre caravane, et ne tardent pas à fraterniser avec l'escorte. Depuis un mois, ce sont les premiers indigènes que

nous rencontrons, l'immense pays de Bourka étant complètement inhabité.

Nous achetons des moutons à nos hommes, et toute la nuit leur joie se manifeste par des vociférations que tous nos efforts ne parviennent pas à faire cesser. Aussi le lendemain, après les avoir tous rassemblés, nous leurs annonçons qu'à la prochaine nuit blanche, les noms des perturbateurs seront inscrits en toutes lettres dans notre carnet. Épouvantés par la perspective de cet affreux châtimement, ils jurent par Allah et Mahomet qu'ils seront sages désormais.

Le 21, nous apercevons enfin la bande sombre de la forêt qui borde le Wébi-Chébéli. Tout le monde est impatient d'arriver sur les bords du fleuve ; aussi la halte de midi est-elle de courte durée, vers une heure de l'après-midi nous débouchons dans la vallée, après la traversée d'une plaine couverte de hautes herbes jaunes, le but est enfin atteint à deux heures.

Nous voilà sur les bords du « Fleuve des Léopards » (en somali Wébi-Chébéli), découvert par l'anglais James, qui fut plus tard tué par un éléphant sur la côte du Gabon, par une triste coïncidence, le Prince Eugène Ruspoli qui avait aussi passé le Wébi (à Imi), et consciencieusement exploré le pays des Gallas, fut également tué par un éléphant blessé. Peu d'Européens ont traversé le fleuve Chébéli ; ce sont le colonel Paget et Lord Wolverton (à Barri), les capitaines Bottego et Grixoni (au N. de Imi), enfin Donaldson Smith, le capitaine Swayne et les comtes Hoyos et Coudenhove (à l'endroit où nous sommes, qui s'appelle Sen-Moretou). Sen-Moretou est un village de Gélémis, situé sur la

rive gauche et entouré de plantations de sorgho. Toute la population est sur pied, soit pour nous recevoir, soit pour chasser les sauterelles qui passent en épais nuages au-dessus de nous, cherchant un endroit mal surveillé pour s'y abattre et dévorer en un clin d'œil la récolte de ces malheureux riverains. Le fleuve a ici de cent à cent cinquante mètres de largeur, et paraît profond, l'eau est trouble, le courant peu rapide, les bords en général escarpés, là où la pente est douce, de nombreux crocodiles de toutes les dimensions, sont étendus au soleil la bouche ouverte, dormant d'un sommeil très léger, car au moindre bruit ils rampent jusqu'à la rivière et y plongent sans bruit. Ils font de terribles ravages dans les troupeaux qui viennent s'abreuver. Bien des indigènes pâtiissent aussi; on m'en a montré plusieurs manchots ou estropiés, à la suite des morsures reçues en se baignant.

Les forêts vierges qui bordent l'eau offrent un magnifique spectacle, elles sont principalement composées de casuarinas au feuillage argenté couvert de lianes, et de palmiers de l'espèce des pandanus, aux belles feuilles en éventail foncées et luisantes. Des milliers d'oiseaux voltigent et chantent dans les taillis, de longues files de petits singes grimpent sur les arbres, les uns après les autres, ou descendent boire l'eau du fleuve, avec des contorsions amusantes et d'infinies précautions pour ne pas devenir la proie des crocodiles aux aguets.

Notre campement est établi dans une prairie, à deux kilomètres du Wébi, afin d'en éviter les émanations fiévreuses.

Le lendemain, je prends une ligne, vais pêcher, et grâce à de bonnes amorces de viande d'aoul, attrape rapidement quatre poissons dont la longueur varie de 35 à 90 centimètres. En rentrant, je trouve les traces fraîches d'un couple de lions, j'annonce le fait à mon père qui part aussitôt avec Géli pour se mettre à l'affût.

L'après-midi je vais rôder dans la forêt où j'ai la chance d'abattre mon premier kobe (waterbuck), belle antilope aux cornes recourbées en avant, qui fréquente le voisinage des fleuves ; nous n'en avons pas rencontré jusqu'ici ; je le tue au sortir d'un champ de sorgho qu'il avait, paraît-il, la coutume de visiter tous les soirs.

Pendant les trois jours que nous passons à Sen-Moretou, mon père va chaque soir à l'affût au lion, mais s'il les entend grogner dans le voisinage, il ne parvient pas à les apercevoir. Pour ma part ce sont les kobes que je poursuis, j'en blesse deux sans pouvoir les retrouver. Nous tirons souvent sur des crocodiles, qui, par malheur, même atteints mortellement, ont presque toujours le temps de sauter à l'eau et sont perdus pour nous. Cependant, à la longue, nous arrivons à en tuer quatre. L'un d'entre eux, de belle taille, il a trois mètres 53, touché par mon père est tombé dans le fleuve, et est repêché par des Somalis montés sur un radeau. La joie des Géléïmis qui contemplent notre chasse, fait plaisir à voir. Pour eux le crocodile est un ennemi d'autant plus exécré qu'il est impuni ; nous aurions repoussé une invasion de Gallas ou d'Abyssins qu'ils n'eussent pas été plus contents.

Les gens de notre escorte qui, pendant tout le

voyage, n'ont cessé de nous dépeindre les nombreux dangers qui nous attendaient sur les bords du Wébi : fièvres, moustiques, indigènes, obstacles naturels, que sais-je ! reviennent sur leurs appréciations et déclarent que Sen-Moretou est un séjour délicieux. Un chameau gras que nous leur offrons contribue beaucoup à ce changement d'idées.

La grande question pour nous est le passage sur l'autre rive. S'il n'y avait que les hommes, les Géléimis auraient vite fait de nous transborder avec leurs petits radeaux ; mais pour les chameaux, l'opération demanderait des journées d'efforts. Le fleuve est trop profond pour être passé à gué. Quelquefois quand les pluies d'automne ont été peu abondantes, on peut le traverser avec de l'eau jusqu'à mi-corps seulement, à Sen-Moretou ; c'est ce que fit le comte Hoyos ; mais le Wébi avait un étiage aussi bas que possible, cette année-là. Nous envoyons un de nos hommes au Nord vers Karanleh afin de savoir si le gué y est praticable. Par la même occasion nous faisons savoir aux habitants de Karanleh qu'ils doivent restituer quatre vaches volées par eux aux gens de Sen-Moretou. Le même soir notre messager revient avec les quatre vaches, mais porteur de mauvaises nouvelles au sujet du gué, malheureusement impossible à passer. Nous décidons alors de descendre le fleuve, afin de chercher en aval un gué qui puisse nous convenir. Avant de partir nous organisons un tir à la cible avec des primes pour les bons tireurs : c'est le cuisinier Goureuh qui remporte le premier prix, au grand désespoir des shikaris qui se croyaient sûrs de l'attraper.

Le 25 décembre nous longeons le Wébi, toujours à la recherche du passage que nous ne trouvons pas ce jour-là ; nous atteignons un affluent du fleuve, important pendant la saison des pluies, et à sec en hiver, le Madesso.

Le 26, l'introuvable gué est enfin découvert, nous nous dirigeons vers lui. Tout en marchant j'abats successivement un oryx et six gazella Scemmeringi. Cette montagne de venaison est chargée sur les chameaux, le même soir notre escorte accomplit le tour de force de tout avaler y compris un chameau gras que les Géléimis nous ont vendu. Après cette orgie les indigestions ne se comptent plus ; l'huile de ricin sauve seule la situation.

Le passage du Chébéli n'est rien moins que facile. L'eau est encore profonde, elle arrive à la poitrine des chameaux qui à différentes reprises, refusent d'avancer. Un crocodile vient se mêler à la caravane il est chassé à coups de fusil et de bâton. Enfin le campement est établi sur l'autre rive, les effets mouillés sèchent au soleil.

Nous partons en chasse l'après-midi, mon père tue un kobe. Pour la première fois nous trouvons les traces d'un buffle sauvage, animal qui ne se rencontre pas sur la rive gauche du Wébi, en rentrant j'aperçois au bord de l'eau, faisant les pitres, de très nombreux babouins sans crinières, espèce également nouvelle pour nous.

Le 27, après avoir abandonné le fleuve, la marche reprend vers le sud, au hasard, à travers un pays inconnu. Notre but est d'atteindre un village quelconque de Somalis-Aulihans où nous engagerons des gui-

des pour nous conduire à la frontière des Aroussi-Gallas ; de ce côté il y a, en effet, quelque chance de rencontrer des girafes. Après avoir erré assez longtemps dans la forêt, je m'apprête à rejoindre la caravane, quand un nuage de poussière au-dessus de buissons épineux attire mon attention. « Il y a là une grosse bête » me dit Douali. Nous y courons et à ma grande surprise, je vois un kobe, se trainant péniblement à l'aide de ses jambes de devant, celles de derrière pendent inertes ; sans prendre le temps de réfléchir je l'ai tiré et tué. En arrivant près de lui, je découvre qu'il a les cuisses déchirées et les reins brisés par la griffe d'un lion. L'assassin ne doit pas être loin, mais il s'est sûrement mis à l'abri en entendant la détonation ; nous cherchons autour de nous, et n'avons pas de peine à reconnaître bientôt les empreintes qu'ont laissées en passant un grand lion, une lionne et un lionceau presque adulte, malheureusement la piste est perdue au bout d'un certain temps, bien que j'aie entrevu le jeune lion bondissant dans les fourrés. Je reviens près du cadavre du kobe, et me cache avec Douali dans un taillis à dix mètres de là. Je renvoie Housseïn et le seïs pour que le nombre des chasseurs n'effraye pas le lion ou ne lui donne l'éveil.

Pendant quelques minutes j'observe les alentours avec attention, puis, très fatigué, je m'étends sur le sol et m'endors aussitôt. Quand je me réveille, Douali est en train de me secouer d'une main, tandis que de l'autre il me ferme la bouche pour m'empêcher de parler je comprends qu'il se passe quelque chose près du kobe, je me dresse à genoux en faisant craquer les

branches le moins possible, et je vois une grande lionne assise derrière le cadavre de l'antilope, elle regarde fixement notre buisson cherchant à se rendre compte de ce qu'il y a de l'autre côté. Je lève avec la plus grande lenteur ma carabine, elle reste immobile, mais son regard ne me quitte plus ; je tire, atteinte à la base du cou, elle tombe en se débattant, remuée par de terribles soubresauts ; je tire encore et l'achève. Mon père, arrivé sur les lieux, photographie la lionne et la tête de l'antilope que les shikaris ont déjà malheureusement dépouillée ; puis il fait construire à l'endroit même une zériba et passe la nuit à l'affût. Le grand lion vient et rôde autour de lui, mais pas assez près pour qu'il soit possible de le voir. En revenant au camp je rencontre un kobe, que je tue à 283 pas, coup hasardeux dont la réussite me met en joie. La chance m'a favorisée ces derniers temps. En trois jours j'ai tué une lionne, deux kobes, sept aoul et un oryx. Mon père a tué coup sur coup trois koudous de la petite espèce, gibier rare, difficile à approcher et à tirer.



UN DOUBLET DE SANGLIER

CHAPITRE VIII

AU PAYS DES GIRAFES

Chez les Aulihans. — Dour-Etamé. — Mort du chef des Aulihans. — Je tue un léopard. — La rivière du « Prince Ferdinand. » — Halte dans une grotte. — A la frontière Galla. — Manque d'eau. — Rencontre de Gallas. — Nous tuons une girafe. — Une superstition Somalie. — La mouche tsétsé. — Retour au Wébi. — Un enfant abandonné.

Le 28 décembre après avoir rencontré deux jeunes guerriers Aulihans qui passent assez vite de l'étonnement à la sympathie pour nous, nous atteignons vers le soir, guidés par eux, le village de Dour-Etamé. Toute la population vient au devant de nous et les salamaleks n'en finissent plus. La provision de beurre clarifié, indispensable à la confection du riz de notre escorte est aussitôt renouvelée, notre départ pour le pays des girafes est fixé au lendemain ; mais le grand chef de cette tribu des Aulihans meurt subitement sur ces entrefaites, une indigestion est la cause probable de ce décès ; cela semble la mort naturelle des Somalis. Nos guides nous déclarent qu'ils ne peuvent manquer aux funérailles et surtout au grand festin final sans faillir à

toutes les convenances comme à toutes les traditions. Remettant donc notre départ d'un jour, nous allons assister à l'enterrement solennel du bonhomme. La cérémonie est très simple. Après la récitation de quelques versets du Coran, on creuse deux trous en terre, distants l'un de l'autre d'environ trois mètres, on les fait communiquer par une galerie souterraine où l'on vient déposer le cadavre, sans cercueil, enveloppé dans un drap blanc la face tournée du côté de la Mecque. On comble les deux trous avec des cailloux et l'on place deux grosses pierres sur le tombeau, la plus grande à la tête et la plus petite aux pieds du mort. La piété commandera aux passants de lancer une pierre sur le dit tombeau.

L'inhumation terminée, pendant que les assistants songent au repas funèbre, nous allons à la chasse ; mon père abat trois oryx dans le courant de la journée ; cet arrivage de victuailles est accueilli avec enthousiasme et mangé, dévoré, englouti en compagnie de nombreux bols de lait que les femmes Aulihans apportent au campement. Le soir un de nos hommes, un Somali-Midgan, (les Midgans forment une caste à part qui vit de la chasse et de l'élevage des autruches et que les Somalis regardent comme inférieure), exécute la danse de l'autruche et sait obtenir un très grand succès.

Il imite par ses gestes tous les mouvements du mâle qui se pavane devant la femelle, laissant pendre jusqu'à terre les plis de sa toge, il mime en lui donnant d'adroites secousses, le battement des ailes de l'oiseau.

Le 30, nous quittons enfin Dour-Etamé pour marcher

vers le sud-ouest, un quart d'heure plus tard, après avoir manqué un gérénouk, revenant vers la caravane qui continue sa route en faisant un tapage infernal, j'aperçois un léopard, qui, réveillé d'un bon sommeil au bord du sentier par le vacarme effroyable de nos gens, détale vers moi en faisant des bonds énormes, je le tire pour ainsi dire au vol, il roule dans les touffes d'herbe jaune, très haute, où je ne m'aventure qu'avec précaution, car un léopard blessé n'est pas un adversaire à dédaigner ; malgré ma prudence, je lui marche presque dessus et fais un bond en arrière, par bonheur il est mort, chose assez curieuse, car je ne l'ai touché qu'à la partie supérieure d'une de ses jambes de devant, il est vrai que la balle étant explosible un des éclats a dû pénétrer dans le corps, y opérant une lésion mortelle. Ce léopard est borgne, les Aulihans nous racontent que c'est un guerrier de leur tribu qui lui a crevé l'œil d'un coup de sagaie, une nuit où le fauve avait tenté de s'introduire dans le village de Dour-Etamé.

L'après-midi nous traversons une rivière que les indigènes appellent Labansalé et à laquelle nous donnons le nom de « Rivière du Prince Ferdinand. » Nous y renouvelons notre provision d'eau ; mais elle est tellement alunifère qu'elle est exécrationnelle, comme toute celle du pays Aulihan : nous réservons pour notre usage personnel une barrique d'eau du Wébi.

La rivière coule entre deux parois d'albâtre veiné de noir, qui donnent à la vallée l'allure d'un cañon de l'Amérique du Nord. La nuit nous construisons une zériba plus forte que d'habitude et doublons le nombre

des sentinelles ; nous touchons de nouveau à la frontière Galla ; dans le courant de la journée, nous avons plusieurs fois trouvé des traces d'indigènes, reconnaissables à l'empreinte de l'extrémité des sandales, plus pointue que chez les Somalis.

Le 31 décembre dans notre marche vers le sud-ouest, nous faisons halte vers dix heures devant une belle grotte d'albâtre, aux belles lames translucides que font ressortir des bandes plus foncées ; à l'entrée se trouve un petit étang qui sent sa fièvre à deux lieues ; malgré nos avertissements, les Somalis s'y plongent et boivent à grands traits ; dans la soirée, le tiers de l'escorte est malade et je dois distribuer largement de formidables doses de quinine.

Nous campons au pied d'une rangée de collines qui séparent le bassin du Wébi-Chébéli de celui du Wébi-Ganana, celui-ci étant représenté dans cette région par son affluent le Wébi-Webb. De l'autre côté de ces collines descendent de larges vallées silencieuses où nous pouvons rencontrer des girafes. — De tous les grands animaux africains, la girafe est le plus rare et le plus tôt appelé à disparaître : la chasse de l'éléphant et du rhinocéros pour les Somalis et les Gallas, dépourvus d'armes à feu, est très dangereuse ; leur chair n'est pas comestible ; tout cela les préserve d'une prochaine destruction. Inoffensive, douée pour son malheur de succulents biftecks et d'une peau précieuse, présentant les mêmes qualités que celle du rhinocéros, — facile à forcer quand on la charge de plusieurs côtés à la fois, — la girafe déjà rare, tend de plus en plus à disparaître du monde. On dit que la girafe somalie

diffère de celles du reste de l'Afrique par la forme de ses taches et par leur couleur. Jusqu'à présent un seul Européen a réussi à en tuer une, c'est le major Wood, à deux jours à peine de marche de Sen-Moretou. Une trace, ancienne il est vrai, et presque effacée, dans le voisinage de la grotte d'albâtre, nous donne cependant bon espoir.

Le 1^{er} janvier 1896, pour saluer la nouvelle année, nous franchissons la ligne de partage des eaux du Chébéli et du Ganana, qui forme en même temps la limite entre les Aulihans et les Aroussi-Gallas. Devant nous s'étend une large vallée très verte, bordée au sud par une bande de collines, mais descendant en pente insensible, à perte de vue, dans la direction du Ganana. Après une bonne marche dans la matinée, nous atteignons vers midi le campement établi par le Comte Hoyos au point terminus de son expédition. Bien que le pays soit très vert, la sécheresse est extrême; nous ne parvenons pas à renouveler notre provision d'eau; des chameaux vont en chercher bien en arrière, à la rivière du Prince Ferdinand.

L'après-midi toujours pas de girafes; mais quelques traces de la veille qui nous encouragent. Par contre, les empreintes laissées par des rhinocéros et des éléphants, abondent partout; mais en cette région l'épine « attends un peu » est plus traîtresse encore que dans le reste du Somal. Les fourrés impénétrables rendent la tâche du chercheur de pistes par trop pénible. Nous renonçons à chasser le rhinocéros pour nous consacrer aux seules girafes. A chaque instant nous faisons grimper sur les arbres nos shikaris, pour guetter le pre-

mier cou qui pointera bien haut, au-dessus de la verdure.

Dans le même but, je fais l'ascension d'une petite colline ronde, d'où je dois avoir une vue assez étendue. Arrivé au sommet, j'entends sur le versant opposé un craquement de branches cassées suivi d'un bruit de pas ; je me trouve en présence d'une petite zériba dont les occupants, des Gallas sans doute, ont pris lestement la fuite à notre vue, abandonnant toute une provision de gomme arabique et quelques petits bâtons qui leur servent, paraît-il, de brosses à dents. Je rentre au camp avec de violents maux de tête causés par l'odeur de certaines petites fleurs bleues, qui poussent sur de petits arbustes sans feuilles en cette saison. L'odeur en est insupportable à cent mètres à la ronde. Nous trouvons notre escorte dans la désolation. La plupart de nos hommes sont pris par la fièvre, et le voisinage des Gallas rôdant autour de nous, ne contribue pas à relever leur moral. Ils nous supplient de rebrousser chemin, de retourner à la rive gauche du Wébi, mais nous refusons net, décidés à ne pas revenir sur nos pas sans avoir tué au moins une girafe.

Le lendemain, de très bonne heure partent dans toutes les directions des escouades d'éclaireurs, chargés de nous avertir incessamment de la présence du gibier. Un backschich monstre récompensera la réussite de leurs efforts et leur bonne volonté. Vers dix heures un homme arrive, tout essoufflé, nous dire qu'il a vu, dans un vallon, loin d'ici, du côté du Wébi-Webb, deux belles girafes ; il a laissé deux compagnons, là-bas, avec mission de ne pas les perdre de vue, tout en restant bien cachés, pour

LE FLEUVE DES LÉOPARDS



ne pas les effaroucher. A l'instant même nous partons. et, après trois heures de marche, nous apercevons le gigantesque profil de deux girafes, immobiles et comme pétrifiées, debout, à l'ombre de deux acacias parasols.

Notre première tentative pour approcher à bonne portée reste infructueuse ; elles détalent vers l'ouest ; au bout d'une heure de poursuite, nous gravissons une rangée de collines, et dans la plaine, sur l'autre versant, réapparaissent leurs têtes blanchâtres qui émergent des buissons, avançant rapidement à travers la verdure. Arrivées au milieu d'une grande clairière, elles s'arrêtent et se mettent à brouter ; elles se redressent de temps en temps pour jeter autour d'elles un coup d'œil méfiant. Nous lançons en l'air des poignées de sable pour constater si le vent souffle du bon côté ; l'expérience prouve qu'il nous favorise et nous commençons à glisser silencieusement, avec des précautions de peaurouge, à travers les buissons ; nous espérons ainsi arriver à bonne portée de la clairière, sans avoir besoin d'avancer à découvert ; mais elles ont marché en brouquant et quand nous arrivons à la lisière la distance qui nous sépare d'elles est de plus de six cents mètres, ce qui les met pratiquement hors d'atteinte. Nos shikaris se faufilent près de nous et nous tenons conseil à voix basse : nous décidons de tenter l'aventure. Housseïn et Aden sont laissés en arrière ; Géli arrache une touffe d'herbe et se la tient devant la figure ; nous suivons son exemple, et, ainsi masqués, nous rampons vers les girafes ; ces buissons mouvants ne laissent pourtant pas de leur paraître suspects ; voyant qu'elles vont s'enfuir, nous nous arrêtons ; elles se rassurent aussitôt.

Nous recommençons la manœuvre, osant à peine lever, à de rares intervalles, la tête, pour observer ce qui se passe et toujours bien dissimulés derrière notre botte de foin. Enfin après des efforts inouïs nous voilà à trois cents mètres du gibier; c'est tout ce que nous pouvons faire; aller plus loin serait compromettre le succès final; nous nous apprêtons à tirer. Tout d'abord nous enlevons les épines qui se sont enfoncées dans nos mains et nos genoux. Puis nous étant assis, nous appuyons nos carabines sur le genou gauche et visons la girafe la plus rapprochée. Mon père l'atteint à la poitrine, moi à l'os du bassin, au moment où elle se retourne. Les deux bêtes commencent à trotter vers les buissons; nous les poursuivons en tirant sur la blessée. Percée de plusieurs balles, elle s'écroule sous nos yeux au pied d'un arbre. C'est un vieux mâle, blanc avec de grandes taches hexagonales d'un brun très foncé; la tête est jaune et brune. Géli lui fait au cou l'entaille exigée par le Coran pour tout animal destiné à être mangé; nous laissons là trois hommes dans une petite zériba et rentrons dare-dare au camp que nous avons peine à retrouver dans l'obscurité.

Le lendemain nous allons photographier la girafe et la dépouiller. Au moment du départ les shikaris nous arrêtent et nous montrent deux rhinocéros, à trente pas, qui viennent nous faire visite; mais ils disparaissent trop tôt pour que nous ayons le temps de leur rendre la politesse en coups de fusil; leur poursuite est vite abandonnée, car le vent nous est défavorable et l'odorat est le sens le plus développé chez le rhinocéros. — Nous trouvons enfin la girafe en bon état et nos trois

hommes en bonne santé; ils ont pourtant passé une nuit détestable, s'attendant constamment à être attaqués par des Gallas. L'animal photographié, nous nous mettons en devoir de charger toute cette excellente venaison sur deux chameaux amenés à cet usage. Mais, ô désolation ! Géli, en faisant la veille l'entaille rituelle au cou, le « halal, » a négligé de couper la carotide, ce qui, aux yeux de nos gens trop scrupuleux, rend le halal nul et non avenu. Nos pauvres Somalis renoncent, la mort dans l'âme, à la belle indigestion qu'ils comptaient se donner ; le filet de girafe est leur mets le plus rare et le plus apprécié. Comme mon père et moi nous n'avons aucune raison de nous abstenir, nous emportons à dos de chameau les meilleurs morceaux, et à dîner nous sommes d'accord pour déclarer que rien ne vaut la girafe, pas même le chevreuil dont elle rappelle le goût.

Après dîner, pour consoler un peu nos hommes et célébrer notre succès, nous tirons un grand feu d'artifice en faisant brûler du magnésium et en jetant des poignées de poudre de chasse sur des charbons ardents. L'enthousiasme de l'escorte devient du délire quand nous donnons un bout de magnésium à notre petit ànier Hassan, et que celui-ci se met à courir de droite et de gauche avec le métal incandescent, ayant tout l'air d'un vrai diabolotin qu'il est.

Mais ce moment de joie est vite passé. Affaiblis par la fièvre, nos hommes n'ont plus le feu sacré ; ils ne songent plus qu'au retour, à la douce et paisible vie qu'ils mèneront à Berbera ou à Aden. Une autre considération nous incline à les écouter ; c'est la présence,

dans le pays Aulihan, de la mouche tsétsé : coup sur coup plusieurs chameaux ont succombé à ses morsures et ce matin même un de nos chevaux est tombé foudroyé au moment où on le bridait ; un autre, également mordu, est si malade qu'il ne peut tarder à rester en route. Enfin nous avons rempli le principal objectif de notre incursion dans le pays Aulihan : nous avons tué notre girafe ; nous allons quitter ce pays malsain où rien ne nous retient plus.

Le 4 janvier, nous rebroussons chemin vers le Wébi, en reprenant notre ancien trajet. Le 5 au coucher du soleil, nous revoyons Dour-Etamé et notre zériba d'antan. Les guerriers Aulihan viennent exécuter une fantasia en notre honneur, un « tamasho. » Ce sont de solides cavaliers, à l'aspect farouche, rappelant beaucoup les Indiens de l'Amérique du Nord. Les pauvres chevaux brusquement arrêtés au milieu d'un galop furieux, excitent notre compassion ; il est curieux de voir les Somalis presque dévots dans leurs soins pour les chameaux, n'user d'aucun ménagement avec leurs chevaux ; ils les martyrisent et leur abiment la bouche.

Le 6 janvier nous recampons au bord du Wébi, près du gué naguère découvert par nous. Mon père et moi tirons à la fois sur un oryx à deux cents pas ; les deux balles lui traversent le cœur, de telle sorte que nous sommes forcés de nous compter chacun un demi-oryx dans nos tablettes de chasseur. Une caravane de Somalis, venant de Berbera, campe dans notre voisinage ; nous apprenons de leur bouche que les Abyssins sont arrivés en force, après notre départ, à Jig-Jiga ; ils ont été très désappointés de ne plus nous y trouver.

On nous rapporte aussi une autre nouvelle, triste celle-là : au moment où la caravane quittait Berbera, on y ramenait en piètre état un officier anglais, le major Sandbach, qu'un lion avait cruellement déchiré ; il devait succomber bientôt à ses blessures, dont quelques-unes avaient nécessité l'amputation des deux bras. Son premier shikari avait été tué sur place, le second grièvement blessé.

Le 7 janvier nous repassons le Wébi, assez facilement cette fois, l'eau ayant un peu baissé ; le soir nous campons sur les bords du Madesso, à quatre kilomètres de son confluent avec le Wébi. Mon père rentre très tard, amenant avec lui un petit Somali à demi mort de faim, qu'il a trouvé évanoui sur le sol ; après avoir mangé, le négriillon nous raconte qu'il est le seul survivant d'un village de Géléimis, surpris et brûlé par les Abyssins ; se trouvant aux environs à ce moment, il a pu, dissimulé dans un taillis, échapper ainsi au massacre. Depuis, il a vécu en mendiant dans les Karias (Karia = village transportable, en somali) du voisinage. Il voulait venir à notre zériba, pour nous prier de le prendre avec nous jusqu'à un village plus éloigné où il a des parents ; mais il s'est égaré ; ses forces l'ont trahi ; il s'est couché avec résignation sur le sol, à la merci des lions et des hyènes. Nous décidons de le conduire au village désiré et de l'y laisser en exigeant des garanties pour qu'il y soit bien traité.

CHAPITRE IX

L'OGADEN CENTRAL

Nous remontons le Madesso. — Les grottes d'albâtre dédiées à la princesse Marie. — Les Monts Dek-Marodi et Ouasasalé. — Une bande de singes. — Les premiers phacocères. — Le village de Der-Marodilé. — Affût au lion. — Mon père tue une lionne ; moi, un grand lion. — Les Rer-Amaden. — Un rhinocéros entêté. — Milmil. — Traversée du Haud. — Hargeïsa.

Le 8 janvier nous commençons à remonter le cours du Madesso. La marche dans le lit desséché de la rivière est une vraie promenade et nous avançons rapidement. C'est à peine s'il y a de temps à autre un mince filet d'eau bientôt perdu dans les sables. Des deux côtés la rivière est bordée par des parois de rochers, qui font de temps en temps place à des groupes pittoresques de casuarinas et de palmiers. Par endroits, nous trouvons une herbe vigoureuse et verte, bien accueillie par nos bêtes de somme qui ont jeûné dans les maigres pâturages du pays Aulihan.

La halte de midi est bien agréable à l'ombre des grottes creusées par l'eau dans les rochers d'albâtre qui

surplombent la rivière. Elles sont souvent assez profondes, fraîches et exemptes de ces odieuses mouches africaines, ennemies du repos des voyageurs. Nous donnons à ces grottes le nom de S. A. R. la Princesse Marie de Roumanie.

Plus nous nous éloignons du Wébi, plus la température devient supportable ; les nuits deviennent même presque froides ; la région se fait montagneuse et aride ; le 9 janvier nous sommes au pied des monts Dek-Marodi et Ouasasalé que sépare un large défilé ; au milieu coule — ou ne coule pas — le Madesso. Depuis le Wébi, pas trace de gibier ; une bande de babouins à crinière a seule animé le paysage, nous les aurions presque pris pour des indigènes campés sur des rochers, en supposant à ces derniers une très petite taille, il est vrai ; bien entendu nous ne leur avons fait aucun mal, restant une bonne heure à observer leurs amusantes pantomimes ; ils nous voyaient d'ailleurs très bien, sans paraître s'inquiéter de notre présence.

Le lendemain je fais l'ascension du mont Dek-Marodi dont je mesure la hauteur avec l'anéroïde ; j'espérais y trouver des koudous, dont je n'ai vu finalement que les traces mêlées à celles de quelques éléphants ; ces derniers sont, contre toute apparence, des grimpeurs de premier ordre. En revenant au camp, Douali, coutumier des mêmes mésaventures, marche pour la seconde fois sur un serpent, mais il a le temps de sauter de côté pour éviter la dangereuse morsure qui le menace.

Mon père a tué aujourd'hui son premier phacocère, un mâle avec deux paires de fortes défenses ; il l'a d'abord grièvement blessé ; l'animal affolé s'est jeté dans un



UNE GROTTTE DANS LE LIT DE LA RIVIÈRE MADESSO

ravin où il s'est tué raide ; mon désir de pouvoir imiter ses exploits est bientôt exaucé. En quittant le Madesso pour remonter son affluent, le Sammané, je tombe sur une bande de plus de vingt phacocères, je commence par en abattre un, puis je cours après les autres et cette fois je fais un doublé. Je suis très fier d'avoir tué mes trois phacocères, mais les shikaris ne le sont pas du tout ; ils crachent et font d'horribles grimaces. Le porteur de l'appareil photographique se fait tirer l'oreille avant de bien vouloir s'approcher. Il éprouve une grande répugnance à porter sur son dos l'image de ses animaux impurs. Bientôt arrivent les Midgans, qui moins superstitieux tripotent à qui mieux mieux les bêtes, extraient les défenses et retournent au camp chargés de la dépouille des sangliers. Nous les suivons, les shikaris marchent derrière nous en marmottant sans cesse des prières pour qu'Allah leur pardonne d'être les complices d'une pareille abomination.

Le 13 janvier nous atteignons le village de Der-Marodilé ; nous apprenons avec un plaisir barbare que les lions y font de grands ravages. Un chameau a été dévoré il y a deux jours, un homme la semaine dernière et ainsi de suite. Nous promettons aux habitants de les venger. Au moment où nous finissons de déjeuner, on nous annonce qu'une lionne vient de tuer un cheval, peu d'instants avant notre arrivée, et tout près d'ici. Elle a pour l'heure abandonné le cadavre, mais elle reviendra à coup sûr avec la nuit. Mon père se fait construire une zériba près du cheval tué, et je m'en fais faire une autre pour moi à côté du village, un de nos ânes est attaché devant la mienne en guise d'appât.

Au coucher du soleil j'entre avec Douali dans la zériba. La nuit descend peu à peu, pure, presque argentée ; les étoiles éclairent de leur pâle lumière l'échine du pauvre baudet qui tranquillement broute les maigres touffes d'herbes, autour de lui, sans se douter du sort lamentable qui peut-être l'attend. Plus loin s'étend la ligne brisée que dessine le village, des éclats de rires et des cris de joie en partent constamment ; nos gens fraternisent avec les naturels du pays. Le vacarme cesse peu à peu... les hyènes seules rient dans l'ombre et le gloussement des chacals accompagne leur ricanement. Voici qu'une détonation retentit du côté de mon père, suivie de longues clameurs dans le camp et le village. Puis tout rentre dans le demi-silence de naguère... La nuit se passe sans incident et quand l'aube survient je me précipite chez mon père. Je le trouve debout entre le cheval mort et une grande lionne qu'il a foudroyé d'une balle, juste entre les deux yeux.

En rentrant au camp on nous raconte que deux autres lions viennent de dévorer un de nos chameaux qui s'est échappé cette nuit ; ils ont commis leur méfait à l'aube, tandis que nous étions encore à l'affût, — et à cinquante pas à peine de moi. — Je comprends pourquoi, abondamment fournis de venaison, les fauves ne sont pas venus jusqu'à l'âne. Le cadavre, bientôt découvert, est aux trois quarts mangé ; nous commençons à suivre la piste des lions qui ne peuvent être bien loin, bourrés comme ils le sont. Les empreintes, examinées, nous montrent que nous avons affaire à un vieux mâle et à une lionne. Au bout d'une demi-heure, nous sommes en présence des fauves, dans un fourré si épais et si

sombre que nous les entrevoyons à peine glissant comme des spectres à travers les branches. Mon père et moi tirons sur eux au jugé, mais sans résultat. Nous continuons la poursuite qui s'engage enfin en un terrain découvert, sillonné de nombreux ravins. Mon père est à droite, moi à gauche, les shikaris cherchent la piste au milieu de nous... Au moment de m'engager dans un ravin assez large, je vois le grand lion gravir la pente opposée. Au sommet du talus, il s'arrête, secoue sa belle crinière noire et me présente le flanc. Puis lentement, il tourne sa tête vers moi et me regarde d'un œil fixe ; il reste immobile et comme coulé en bronze. Je le vise à l'épaule et tire. Il tombe, étendu sur le flanc, agité de violents soubresauts et poussant d'horribles rugissements. Je l'achève d'un second coup de fusil. A ce moment la lionne bondit hors du ravin et disparaît si vite que ni mon père accouru à toutes jambes, ni moi, n'avons le temps de tirer. Nous laissons le seïs Aden auprès du lion mort, et nous élançons sur les traces de son épouse, bientôt abandonnées devant une série de fourrés impénétrables. Au retour nous rencontrons notre déjeuner porté par des hommes d'escorte — et l'appareil photographique que le prévoyant Eggeh nous a envoyé du camp au bruit des détonations.

Le soir, nous recommençons la cérémonie de l'affût, pour voir affluer un incroyable nombre de hyènes, de chacals et de renards, mais pas le moindre lion. En revanche nous entendons au loin, dans la forêt, retentir les lamentations de la lionne veuve, en train de pleurer son noble époux et peut-être de le dévorer aussi.

Le lendemain nous faisons sécher les peaux de nos deux lions ; après quoi, nous recevons la visite du cheik de Der-Marodilé, appartenant à la puissante tribu des Rer-Amaden. Voici le petit discours qu'il nous tient, textuellement traduit par Eggeh :

« Salut ! seigneurs ! (Salam sirkalki) ; votre venue
« réjouit les Rer-Amaden. Vous ne ressemblez pas aux
« Abyssins, qui, quand ils viennent, tuent, pillent, brû-
« lent et nous emmènent prisonniers à Harar. Les Abys-
« sins sont des bêtes puantes. Moi je suis un grand
« chef j'en ai tué six de ma main. S'ils viennent chez
« nous, nous les exterminerons. Mais vous, ô hommes
« blancs, votre venue nous fait plaisir. Vous tirez les
« lions qui déciment nos troupeaux ; vous nous distri-
« buez des médicaments quand nous sommes malades.
« Nous voudrions toujours avoir des blancs parmi nous.
« Moot ! Moot ! Moot ! »

« Moot ! » est le « hurrah ! » somali.

Ces Rer-Amaden forment une tribu très guerrière qui a refusé de payer tribut à Ras-Makonnen, comme l'ont fait les Mélangour. Ils reçoivent bien les Européens ; moins rapaces que les autres Somalis, ils nous ont vendu du bétail à bon compte. Leur grand défaut est d'être d'enragés pillards en guerre perpétuelle avec tous leurs voisins. La veille nous avons vu passer une cinquantaine de leurs cavaliers, retour d'une razzia chez les Rer-Ali. Ils poussaient devant eux un grand troupeau de chevaux, de chameaux et de bœufs qu'ils venaient de capturer. Au cours de cette expédition ils ont dû massacrer un tas d'ennemis, car ils avaient un véritable magasin de chaussures pendu à l'arçon de leur selle :

c'est la coutume des Somalis de prendre à l'adversaire tué ses sandales et de les emporter en guise de trophée. Le 16 janvier nous pénétrons dans le pays des Rer-Ougas-Kochen : j'y tue une hyène striée, d'espèce plus rare que la hyène tachetée. Je vois une autruche mâle à un kilomètre de moi ; mais malheureusement elle m'aperçoit, file, et disparaît. Douali, chargeant sur mon cheval plusieurs beaux aouls que j'ai tués, reçoit une ruade bien sentie ; il tombe par terre de tout son long et reste deux jours invalide ; il faut l'attacher sur un chameau comme les autres malades. Quand Géli et les autres shikaris l'aperçoivent dans cette position humiliante, ils l'accablent de railleries et de quolibets dont les plus doux veulent dire : « vieille femme » et « chameau nouveau-né. » Il n'a pas l'air de se soucier outre mesure de ces aménités somalies et les regarde avec mépris du haut de sa monture.

Le 17 janvier nous voit entrer dans une vallée d'apparence très giboyeuse ; mon père y tue bientôt deux koudous de la petite espèce ; il blesse aussi une panthère sans pouvoir la retrouver, malgré les flots de sang répandus sur sa piste. Nous restons trois jours dans ces parages qui semblent farcis de rhinocéros. J'en entends souvent fuir devant moi à travers les fourrés sans pouvoir les atteindre ; voyant que le terrain ne se prête pas à cette chasse, j'y renonce et me consacre aux koudous. Nos gens attrapent vivante une jeune antilope de cette espèce, nous la faisons aussitôt remettre en liberté et replacer à l'endroit où on l'a trouvée et où nous avons vu sa mère la chercher.

Mon père parti à la poursuite d'un rhinocéros femelle

escorté de son petit, les rejoint dans un inextricable fourré où ils font leur sieste, avec la ferme résolution de ne pas se laisser déloger de leur forteresse qui est parfaite d'ailleurs. Du dehors il n'y a pas moyen de les apercevoir et chaque fois qu'on se met à ramper avec l'intention de pénétrer dans l'intérieur du taillis, les assiégés reniflent, accourent à toute vitesse et l'on doit détalier au plus vite. Mon père, impatienté, s'introduit encore une fois dans les buissons, aperçoit clairement une forme grise et tire dessus un peu au hasard. Les rhinocéros arrivent sur lui, tête baissée. Aden, le second shikari, atteint en écharpe par l'épaule de l'un d'eux, s'en va rouler à quinze pas, meurtri et contusionné. Les pachydermes restent maître du champ de bataille et mon père, devant les difficultés de la situation, se décide à les laisser en paix.

Notre marche vers le Nord et la côte s'accélère de jour en jour. Nous campons à Garbo, village de Rer-Ougas-Kochen. Les indigènes nous apportent un miel délicieux ; mais il semble contenir un léger poison, car tous ceux qui en ont goûté, éprouvent de violentes douleurs d'estomac ; sûrement les abeilles ont employé à sa confection le pollen de plantes vénéneuses.

On nous désigne dans les environs de notre campement une mare d'eau bourbeuse, à laquelle il ne faut pas laisser nos bêtes se désaltérer : en effet, les Rer-Ougas-Kochen en ont empoisonné l'eau afin de détruire les animaux nuisibles qui s'y viennent abreuver. Hier ils ont fait mourir un lion dont le cadavre a été dévoré aussitôt par les hyènes.

Les 21 et 22 janvier nous traversons les fertiles



SEN-MORETOU

plaines de Sibi et de En, séparées l'une de l'autre par une chaîne de collines arides, d'innombrables troupeaux de gazelles Scemmeringi et quelques bandes d'oryx y paissent, comme un bétail sans maître. Le 23 janvier nous coupons la Vallée du Faf. Les Abyssins ont passé par là, il y a quelques années ; les champs incultes, les squelettes humains disséminés sur le sol en témoignent assez. Le soir, en arrivant à Sassabene, nous trouvons la zériba où ils ont campé, à en juger par son étendue, elle devait contenir trois à quatre mille hommes. Notre campement s'établit à l'ombre de trois grands arbres très touffus sous lesquels les Somalis Melengour s'assemblent pour élire leurs chefs. Le 24, après avoir passé entre deux montagnes de forme conique, appelées Biosoro, nous atteignons le Jerer, traversé le 25 au matin. Le soir nous arrivons à Milmil, au bord du plateau de Haud, dans le pays des Rer-Ali. Ici la halte est de quelques jours ; afin de bien reposer nos hommes, nous engageons dans le village des indigènes et dix chameaux, porteurs d'une provision d'eau supplémentaire pour nous garantir de la soif dans la région de Haud, où l'élément liquide fait tout à fait défaut.

Milmil n'est pas un séjour trop désagréable ; les arbres y sont beaux et y atteignent une rare ampleur de forme ; à noter des acacias épineux aux branches étendues, aux feuilles déliées qui ont un faux air de cèdres du Liban ; les Somalis forment dans le lit de la rivière des groupes curieux et pittoresques qui arrêtent le regard.

Durant notre séjour à Milmil un cheik de la tribu des Habr-Aoual vient nous demander notre aide contre les

Rer-Ali qui ne veulent pas lui restituer un troupeau de chameaux volés à son peuple. Nous lui adjoignons une quinzaine de nos hommes armés de fusils et quand il retourne auprès des voleurs avec cette escorte, ceux-ci n'hésitent pas à rendre le bien mal acquis ; ils font même bonne mine à mauvais jeu et viennent exécuter en notre honneur un tamasho (fantasia ou tournoi, à votre goût). Après cette représentation, ils nous serrent la main et déclarent qu'ils ont rendu les chameaux de leur plein gré, pour nous faire plaisir. Les engageant à persister dans ces bonnes dispositions et à s'abstenir désormais de pillage, nous leur donnons des étoffes de couleur. Ils remontent à cheval, enchantés de leurs cadeaux, brandissent leurs lances, en manière de salut, aux cris de : Moot ! moot ! moot ! et repartent au galop pour leurs villages.

Nous continuons à faire les justiciers : une escouade de nos hommes rencontrant une bande de Midgans qui, armés d'arcs et de flèches empoisonnées, terrorisaient les Rer-Ali, et pillaient les caravanes marchandes, leur donne la chasse sans parvenir, il est vrai, à les rattraper. Mais si le succès n'est pas complet, nos gens nous rapportent un grand nombre d'armes, abandonnées par ces gredins pour courir plus vite ; nous les chargeons sur un chameau, en vue d'une future panoplie.

Des indigènes, venus du Haud méridional, nous annoncent qu'ils y ont rencontré la caravane des Comtes Potocki et Zamoyski ; ces intrépides chasseurs ont déjà tué un grand nombre de lions, quelques éléphants et des rhinocéros ; ils ont établi un système de relais très

ingénieux pour se procurer de l'eau dans une région qui en est totalement dépourvue.

Le 29 janvier nous quittons Milmil pour nous engager dans le Haud, suivis des dix chameaux Rer-Ali, porteurs d'un supplément d'eau. Sur cette route fréquentée par les caravanes, le gibier est rare; pendant quatre jours nous n'avons aucune aventure digne d'être rapportée. Le cinquième jour un peu avant d'arriver à Haraf nous apercevons un lion, nous le tirons mais sans le toucher; il disparaît d'un bond énorme dans les buissons; la crainte de manquer d'eau nous empêche de nous arrêter et de le poursuivre. Je tue un oryx presque à bout portant (10 m. de distance); j'ai pu m'approcher ainsi, grâce à un mamelon qui faisait paravent. La bête est la plus grande que nous ayons tuée au cours de l'expédition. Ses cornes mesurent 91 cm. de long.

Le 5 février, nous atteignons Hargeïsa et nous y restons deux jours, occupés à massacrer des lièvres, des perdreaux et des faisans. J'ai attrapé vivante une antilope dik-dik que je remets en liberté après l'avoir photographiée. Elle s'était pris la patte dans un nœud coulant, formé par une liane, et j'avais pu facilement la saisir; ses cris lamentables m'ont fait encore abrégé son séjour entre mes mains.

CHAPITRE X

LE RETOUR A LA COTE

Le lion de Gabouro. — La caravane anglaise. — Mandeira. — Je tue cinq koudous mâles. — Les Monts Golis. — Ascension du Gan-Libah. — Une panthère mangeuse d'hommes. — Arrivée à Berbera. — Le retour.

Au départ d'Hargeïsa nous rencontrons un trainard de la caravane d'un gentleman anglais qui nous précède, allant à Berbera ; ce gentleman est allé chasser dans l'Ogaden en compagnie de sa femme ; il leur est arrivé une bien pénible aventure : à l'affût au rhinocéros, ayant fait construire une zériba près d'un étang qui servait d'abreuvoir aux fauves, ils n'avaient pas tardé à s'endormir, laissant leurs deux shikaris veiller à tour de rôle. L'un d'eux dont c'était l'heure de quart, s'était endormi aussi, et dans son sommeil avait laissé passer sa tête par la meurtrière de la zériba. Un lion était venu, avait d'un coup de dent broyé la tête du dormeur, l'avait tiré hors de l'abri et s'en était allé le manger quelques pas plus loin. Réveillés par le

craquements des os et les grognements du lion, les occupants de la zériba essayèrent d'interrompre par une grêle de balles le fauve dans son horrible besogne; mais l'obscurité empêchait de rien distinguer. Ce n'est que le lendemain matin qu'ils purent quitter la zériba. Le traînard qui nous raconte cette triste histoire nous apprend que la santé de la dame a été fort ébranlée par les émotions de cette nuit terrible et que la caravane cherche à gagner au plus vite Berbera.

Après Hargeïsa, nous croyons fermement en avoir fini avec la chasse; mais c'est compter sans le hasard; des oryx et des hyènes payent encore tribut à nos instincts féroces; et je dois, comme bouquet de nos belles hécatombes, faire un massacre de koudous peut-être unique dans les annales de la vénerie africaine. Je désirais beaucoup tirer un koudou de la petite espèce, dont mon père avait déjà abattu six beaux exemplaires. En arrivant à Mandeira, vallée située au pied du mont Gan-Libah, dans les Monts Golis, je tue une de ces antilopes à côté d'un rocher appelé le Rocher des sept voleurs (7 voleurs furent tués au sommet, d'où le nom; c'est une pyramide de pierres, surgissant d'un beau fouillis d'aloès). Quelques minutes après, j'en tue une seconde : toutes les deux sont de vieux mâles, suffisamment cornus. Ce n'est que le début. Le lendemain, accablé par de violents maux de tête, que m'a valu une insolation, je reste étendu toute la journée sans pouvoir bouger; mais au coucher du soleil me sentant mieux, je vais battre les environs du campement; une bande de ces fameux koudous de la petite espèce m'apparaît soudain; ils sont une douzaine dont

trois mâles de toute beauté; j'abats deux de ceux-ci coup sur coup et quand le troupeau affolé passe devant moi, je tire le troisième, retrouvé le lendemain, après avoir un peu subi l'atteinte des hyènes. Ce trophée de trois koudous mâles, de la petite espèce, tués à la fois, chatouille agréablement mon amour-propre de chasseur de vingt ans; leurs cornes vont se joindre aux dépouilles de la veille.

Mon père a passé deux nuits à l'affût au lion près d'un village somali, mais sans succès; il se sent très fatigué; aussi ne m'accompagne-t-il pas quand, le 16 février, je fais l'ascension du Mont Gan-Libah. Après six heures de marche et de gymnastique j'atteins le sommet, amplement récompensé de ma peine, j'y découvre une vue splendide qui d'un côté s'étend jusqu'à la plaine maritime, de l'autre jusqu'au Haud; au premier plan les lourds rochers noirs et rougeâtres se découpent violemment sur le bleu intense du ciel et forment une imposante ceinture au sommet. Dans les crevasses, jaillissent comme un feu d'artifice de feuilles aiguës, les aloès aux teintes fraîches; poussent des petits buissons vigoureux, des herbes denses de la montagne; la grande euphorbe « hassadan, » atteint ici d'incroyables proportions; le soir on dirait un candélabre géant dont les étoiles viennent faire les flammes. Le plateau est couvert d'une forêt de cèdres; leur taille est petite, mais ils sont très larges et touffus.

En rentrant à Mandeira, des indigènes viennent nous raconter les méfaits d'une vieille panthère qui a élu domicile dans le défilé de Jirato, non loin d'ici; elle a déjà tué un grand nombre d'hommes isolés qui ont eu

l'imprudence de traverser le défilé après le coucher du soleil. Le lendemain je vais à sa recherche sans pouvoir la rencontrer; mais la promenade est loin d'être désagréable en ce magnifique pays, dans cette gorge aux perspectives changeantes, parmi ces collines abruptes, inondées d'une lumière qui fait resplendir leurs couleurs farouches et somptueuses : c'est un vrai type de paysage africain, trapu, ramassé dans ses formes, crépu dans sa végétation comme une tête de nègre, mais beau par son harmonie sauvage. Je rentre à Mandeira au clair de lune. Déjà je vois palpiter les feux du campement, quand soudain mon mulet se cabre et commence à trembler de tous ses membres; j'aperçois sur le sable blanc une masse noire qui se rapproche de nous par petits bonds. Je mets pied à terre et prends la carabine que me tend Douali : c'est la trop célèbre panthère; mais avant que je ne l'aie mise en joue, revenant à de meilleurs sentiments, elle disparaît dans les buissons. D'après l'empreinte de ses pas, examinée le lendemain matin, elle doit être bien supérieure comme taille à toutes celles que nous avons vues jusqu'ici.

Le 18 février nous quittons Mandeira, et les Monts Golis auxquels nous tournons le dos me font l'effet d'un rideau, soudain tiré pour nous séparer, à jamais peut-être, de ce beau pays de chasse et d'aventures.

Le 20 une nappe bleue paraît à l'horizon, c'est la mer, c'est la route d'Europe. Le 21 nous sommes à Berbera, où nous reçoit très cordialement le capitaine Merewether, assisté dans sa tâche par sa charmante femme; il vient d'être nommé résident à la place du



ARBRE GOUB A MILMIL

capitaine Abud. Ici nous prenons congé de notre fidèle escorte que nous ne quittons pas sans regret : l'idée que nous ne nous reverrons probablement jamais nous est bien pénible et beaucoup d'entr'eux semblent partager nos sentiments. Pour ma part le souvenir de ces braves gens, qui ont supporté avec nous tant de fatigues et de dangers ne s'effacera pas de si tôt de ma mémoire.

Deux jours après c'est Aden ; confortablement installés de nouveau à la Résidence, chez le Général et Madame Cuningham, un court séjour dans cette maison hospitalière nous repose tout à fait ; nous partons pour l'Egypte, où nous attendons la fin de la saison froide pour rentrer en Europe.

CHAPITRE XI

LES SOMALIS

D'APRÈS LES AUTEURS SPÉCIAUX ET NOS PROPRES OBSERVATIONS

Origine et histoire. — Le peuple galla. — L'invasion arabe. — Formation du peuple Somali. — Les Somalis actuels ; — religion ; — morale ; — castes ; — caractère ; — habitation et nourriture ; — les femmes ; — le mariage ; — éducation des enfants ; — combats entre tribus et duels ; — les animaux domestiques ; — cérémonies et coutumes ; — costumes. — Les explorateurs de la région. — Situation politique et internationale du Somaliland.

Les Somalis sont un peuple jeune, au nom inconnu de l'antiquité. Sur les vieilles cartes, leur pays est appelé « *Regio aromatifera* » à cause de l'encens qu'on en faisait venir de tout temps, et des nombreux buissons odoriférants qu'on y rencontre.

Il est certain qu'à une époque très reculée, ce territoire était occupé par des nègres pur-sang ; mais on n'a pas pu établir à quelle époque cette race autochtone a été chassée et forcée d'émigrer au delà du fleuve Juba. Leurs remplaçants furent des Chamites et des Sémites venus d'Asie avant la naissance de l'islamisme en

Arabie. Le mélange de ces populations asiatiques avec une partie des anciens aborigènes constitua, longtemps avant Mahomet, un grand peuple galla, répandu non seulement sur la pointe orientale de l'Afrique, mais encore assez loin dans l'intérieur du continent ; le nom de Somali n'existait pas encore : et les Arabes eux-mêmes ne connaissaient le pays que sous le nom de « Bar-Ajam » ou terre inconnue ; les traditions des Gallas s'accordent avec celle des Somalis pour établir que toute la corne orientale était possédée par les Gallas avant Mahomet. Ils en furent chassés par des émigrants arabes. Le fait que les Arabes ont attaqué l'Ethiopie et lui ont même imposé durant un certain temps des négus musulmans, prouve assez combien fut puissante et agressive cette invasion. Les traditions scrupuleusement conservées par les Somalis les font descendre de trois arabes Ishak, Fir et Farud dont le dernier appartenait à la race des Koréichites, la plus noble de l'Arabie. Ils auraient épousé des filles gallas, et leurs fils seraient devenus les chefs des différentes tribus qui ont composé le peuple somali. Les gens de notre escorte nous ont raconté que le nom de Somali, tire son origine de celui d'un vieux chef Galla très riche appelé Somal, dont les nombreuses filles auraient été les femmes des premiers émigrants arabes. Ceux-ci renforcés par de nouveaux contingents d'Arabie, refoulèrent vers le Sud-Ouest tous les Gallas qui ne voulurent pas se soumettre. Le nom de Somalis est resté aux Sémites musulmans ainsi qu'à la population qui s'est assimilée à eux. Depuis, une haine profonde sépare les Somalis des Gallas insoumis.

Les Somalis ne nient pas que leurs ancêtres aient épousé des femmes gallas mais ils repoussent tout de même avec mépris l'idée d'un lien de sang avec les Gallas d'aujourd'hui : ils sont très fiers de leur origine arabe ; en réalité ils sont composés des éléments les plus variés. Leur couleur varie du chocolat au noir le plus foncé. Ils sont en général de haute stature, avec un torse bien conformé, des jambes longues et maigres ; la figure a tantôt la finesse de traits des Arabes, tantôt un aspect camard voisin du type nègre ; le pays produit les pâturages qui sont nécessaires à la nourriture de leurs immenses troupeaux mais il manque d'eau et par endroits il est absolument impropre à toute culture ; c'est sans doute ce qui fait des Somalis un peuple de pasteurs nomades, soumis au régime patriarcal.

Tous les habitants sont musulmans ; la religion est le seul lien qui les unisse un peu ; divisés en nombreuses tribus, ils vivent la plupart du temps en lutte perpétuelle ; cet état d'hostilité se manifeste rarement par une guerre régulière, mais le plus souvent par des expéditions nocturnes, des pillages, des razzias, ou des usurpations de pâturages. Bien que musulmans dans les formes de leur religion, les Somalis ne semblent pas avoir la même conception de Dieu que les Arabes soumis avec résignation à tous les arrêts du destin : le fétichisme des nègres a influencé sur ce point leurs idées. Du moment où le Somali a régulièrement accompli ses dévotions, observé ses jeûnes et s'est abstenu des victuailles ou des boissons défendues par le Coran, il se trouve en règle vis-à-vis d'Allah ; c'est au tour de celui-ci de satisfaire sa créature ; sinon gare à lui : il

est responsable de tout ; le brave Somali le gronde, l'invective, l'injure, comme nous avons pu souvent le constater au cours de notre expédition.

Parmi les Somalis on trouve des individus appelés Midgans, Adonés et Rams, qui semblent être les descendants des anciens nègres et Gallas les moins assimilés aux éléments arabes ; entre eux ils parlent un dialecte spécial mais ne forment pas un peuple à part, et se trouvent répandus par groupes parmi les diverses tribus somalies ; ces gens s'occupent en général de métiers manuels ; il y en a aussi des chasseurs ; un bon nombre élève des autruches dont ils vendent les plumes à Berbera ou à Zeyla. Les Midgans sont méprisés par les autres Somalis parce qu'ils ne se soumettent pas aux prescriptions religieuses dans toute leur rigueur : ainsi ils mangent du gibier sans qu'il ait subi le « halal » (résection rituelle des artères de la gorge), ils touchent les animaux impurs tels que le sanglier et le chien. Ils ont coutume de chasser avec des arcs et des flèches empoisonnées ; souvent aussi ils forcent les antilopes avec les chiens ; ils sont d'une étonnante habileté pour amener le gibier à portée de leurs traits. Pour tuer l'autruche mâle aux plumes précieuses, ils se servent d'une autruche femelle apprivoisée et tenue en laisse par une très longue corde. L'autruche sauvage aperçoit la femelle et court vers elle. Le chasseur caché derrière un tas de sable ou une fourmilière, commence à tirer doucement la corde et amène de cette façon auprès de lui, peu à peu, l'animal apprivoisé ; le mâle suit sans défiance, et bientôt reçoit une flèche empoisonnée dont l'effet est toujours sûr. Ils emploient à peu près le même système pour tuer



MA SECONDE LIONNE

l'oryx, mais ici c'est un âne affublé au préalable de la peau et des longues cornes de l'antilope, qui sert d'amorce à la bêtise du gibier. — Le poison employé par les Midgans est une sorte de pâte noire obtenue par une cuisson très prolongée de racines vénéneuses.

A l'exception des prêtres, peu de Somalis savent lire et écrire. Leur langue n'est pas écrite ; leurs prières se font en arabe ; la terminologie religieuse est aussi arabe, semble-t-il.

Les Somalis sont assez indolents : mais leur constitution est très vigoureuse. Ils sont capables de bien travailler, quand ils veulent s'y décider. Ils pratiquent avec zèle la maxime : « Chacun pour soi et Dieu pour tous. » Nous avons vu des caravanes faire de longs détours pour éviter un obstacle que deux ou trois hommes réunis auraient suffi à faire disparaître pour toujours en une demi-journée d'ouvrage. Tous les travaux difficiles du ménage sont effectués par les femmes. Elles vont chercher l'eau et le bois, tissent des couvertures, fabriquent des gourdes tout en portant leurs marmots sur le dos, en un petit berceau d'écorce.

Les habitations sont mobiles, composées d'une très légère charpente recouverte de peaux de bêtes ; ce sont plutôt des tentes que des maisons. A Hargeïsa et dans les autres villages stables du pays Somali, il y a quelques maisons à plusieurs chambres, construites en argile battue.

La nourriture des indigènes consiste en laitage, en riz, en dattes, en viande de mouton ou de chameau, en ghi (sorte de beurre clarifié). Là où l'agriculture est tant soit peu en honneur, on mange aussi des gâteaux

faits avec des graines de sorgho : la culture du sorgho s'opère d'une façon très primitive. La charrue est inconnue ; elle est remplacée par des bâtons pointus ; on fait avec eux des trous dans le sol, où l'on introduit la semence ; les mauvaises herbes ont été préalablement extirpées par le feu.

Les femmes occupées des travaux les plus pénibles, semblent s'y soumettre pourtant volontiers ; elles sont d'ailleurs bien traitées : souvent nous les avons vues se mêler aux discussions et parler plus haut même que les hommes. Les somalis n'ont jamais plus de quatre femmes. Les femmes sont achetées à leur père. Le mariage se complète par une déclaration devant un prêtre ou le cadi. Le jeune homme qui n'a pas les moyens de payer le prix demandé, s'associe avec d'autres pour piller une caravane ou voler un troupeau, et se procure de cette façon l'argent ou le bétail nécessaire. Ces procédés sont très bien vus, et hautement loués dans les chants nationaux.

Pendant que les femmes vaquent à leurs travaux, les hommes, couchés ou accroupis, ne font rien ou s'occupent à coudre et à réparer leurs vêtements. Quand nous arrivions à l'improviste dans le voisinage d'un village, les femmes et les filles se retiraient précipitamment dans leurs huttes, tandis que les hommes restaient dans la position où ils se trouvaient, sans nous regarder, affectant la plus complète insouciance, mais très inquiets au fond. Leur froideur ne disparaissait que peu à peu, après quelques pourparlers, des distributions de cadeaux ou de médicaments, ou bien la constatation d'une parenté entre un homme de notre

escorte et leur propre tribu. Alors ils devenaient aimables, mais d'une cordialité affectée comme leur première impassibilité ; il semble qu'un Somali ne puisse être bien disposé, en toute franchise, que pour les seuls membres de sa tribu.

Au service d'un Européen, ils accomplissent bien leur devoir, mais il paraît qu'alors leurs principaux mobiles sont l'espoir d'une large rémunération et la crainte que leur inspirent les armes et la puissance des blancs ; c'est d'ailleurs tout ce qu'ils respectent dans notre race : pour le reste nous sommes considérés comme des êtres impurs, qui dans leurs efforts pour s'élever au-dessus de la condition des autres hommes, insultent la Divinité et ont perdu à jamais les délices du paradis en échange de quelques agréments de plus sur la terre.

Les Somalis sont très bons pour leurs enfants. Les garçons sont portés sur le dos de leur mère plus longtemps que les petites filles ; quand ils atteignent l'âge de huit à dix ans, ils commencent à avoir une très haute idée de leur valeur personnelle. On les voit alors éviter la société des femmes et prendre part aux assemblées de guerriers dont ils tâchent de singer les allures ; on leur donne une lance et un bouclier adaptés à leur taille.

Les Somalis ayant le plus grand respect pour les traditions de famille, celles-ci se transmettent sans être écrites, et les garçons apprennent par cœur leur généalogie. Nous avons dans notre escorte trois gamins très gentils et très gais, qui ne se querellaient jamais. Ils faisaient plus de besogne que leurs grands confrères.

Quand ces marmots avancent en âge, ils deviennent très susceptibles ; leur vanité se blesse d'un rien, les rendant souvent négligents dans l'accomplissement de leurs devoirs et parfois même dangereux. Heureusement, grâce à la mobilité de leur caractère, la colère passe vite chez eux. Dans notre caravane, à deux reprises, deux Somalis de tribu différente se sont jetés l'un sur l'autre, la lance à la main, après une discussion un peu animée ; nous réussîmes à les séparer avant qu'il y eût de blessures graves ; quand nous les eûmes maintenus tranquilles pendant quelques minutes, ils se calmèrent et l'on put les relâcher. Ces sortes de duels sont très fréquents et pas anodins du tout ; nous avons vu nombre de Somalis portant dans leurs cheveux une plume d'autruche ou un piquant de porc-épic, signe qu'ils avaient déjà tué un homme de leur main.

Quand les Somalis se reposaient après une marche, nous les voyions toujours occupés à aiguiser les fers de leurs lances ou de leurs sagaies, et à les polir.

Leurs yeux brillent de joie dès qu'on leur remet un fusil ; il leur procure une puissance enviée et leur permet de se donner des airs importants vis-à-vis des tribus de l'intérieur, qui ne possèdent pas d'armes à feu, tout en connaissant très bien leurs effets terrifiants.

Leur plus grand plaisir est d'accompagner, fusil en main, un chasseur européen dans son expédition ; son estomac se pâme devant la perspective du ghi, des dattes, des moutons, des chameaux gras, des zèbres et de l'excellent gibier dû à son maître ; ses instincts de limier et de gourmand fiéffé trouvent dans ce rôle leur douce satisfaction.

Malgré leur amour pour les armes à feu, ils sont mauvais tireurs ; nous eûmes beaucoup de peine à leur apprendre à toucher une grande cible, à cinquante mètres. Ils pourraient devenir de bons soldats si leur esprit indépendant leur permettait de se soumettre à une sévère discipline, car le Somali a toujours une attitude très digne et la bravoure est sa qualité principale. Plusieurs fois les chasseurs européens n'ont dû leur salut qu'à l'héroïsme de leurs shikaris. Témoin Lord Delamere en son aventure avec le lion du Mont Sabatweyn.

La richesse des Somalis est toute dans leur bétail, chameaux, chèvres, moutons, vaches et ânes. Les chevaux sont petits et laids ; certains chefs en ont de plus beaux, qui sont de demi-sang arabe ; le Somali est bon cavalier, la selle et la bride de sa monture sont ornées de franges et de pompons en laine bleue, verte, rouge et jaune ; tout cela est très joli au grand soleil. La selle elle-même et les guides, très défectueuses, font souffrir le cheval.

Les vaches ressemblent par la forme et la couleur à leurs parentes de Suisse, mais la nature les a gratifiées d'une bosse au milieu du dos. Les chèvres sont en général blanches ; les moutons blancs avec la tête noire ; leur queue est large, grosse, énorme, formant une masse compacte de graisse, leur viande est excellente. Ils n'ont pas de laine. Les chameaux, des dromadaires à une seule bosse, sont un peu plus petits que leurs congénères arabes. Ils mangent tout ce qu'ils trouvent, mais le fond de leur nourriture consiste dans les feuilles de ces acacias qu'on trouve partout au Somali-

land. Leurs lèvres préhensiles semblent tout à fait insensibles aux épines. La grande qualité du chameau et la plus connue est sa sobriété en matière de boisson ; il fait souvent ses quinze jours de marche sans eau, et Dieu sait s'il est chargé avec cela. Un chameau somali porte environ cent kilogrammes sur le dos ; d'habitude, il a bon caractère et ne mord que très rarement. Mais il nous donne de lamentables concerts inédits qui nous déchirent les oreilles chaque fois qu'on le charge ou le décharge. Nos deux chameaux militaires, amenés d'Aden, et habitués aux soldats Hindous, ont par contre un très mauvais caractère, mordant à qui mieux mieux nos hommes d'escorte ou les autres chameaux, broutant à part et ne permettant pas aux dromadaires somalis de s'approcher d'eux. Les chameaux destinés à la boucherie, engraisés dès leur naissance, ne sont soumis à aucun travail. Leur viande est très appréciée par les Somalis.

Le Somali témoigne un grand respect aux morts ; j'ai rapporté plus haut le récit d'un enterrement considérable auquel nous assistâmes chez les Aulihans, dans le village de Dour-Etamé. L'indigène en passant devant un tombeau ne manque jamais de réciter une courte prière et de jeter une pierre sur le tertre funèbre ; la tombe finit souvent par être recouverte d'un tas imposant qui s'agrandit chaque année. Le peuple étant nomade, les tombeaux sont isolés, les cimetières plutôt rares. D'ordinaire on enterre les morts sur le bord des routes et dans les endroits où il y a des pierres.

A Berbera où nous avons vu des Somalis de toutes les tribus, nous avons pu constater que leur costume est

partout le même. Le vrai vêtement national, rougeâtre, en peau tannée — dont nous possédons un bel exemplaire — est devenu très rare; il est remplacé partout par des toges en cotonnade blanche ou brune; cette dernière couleur est obtenue au moyen d'une sorte de terre colorante. Ils savent se draper avec beaucoup de grâce. Leurs boucliers sont d'ordinaire très joliment ciselés et toujours de forme ronde. Leurs lances très bien équilibrées sont armées d'un fer de mauvaise qualité. Le Somali ne connaît que le coup droit; la parade et le coup simulé lui sont inconnus; il en résulte qu'il est facile à blesser, s'il n'a pas son bouclier à la main; par contre il est d'une étonnante habileté dans le maniement de ce bouclier. Nous avons vu un brave homme parer ainsi toutes les pierres que lui jetaient en même temps cinq ou six personnes.

Comme chaussure les Somalis portent des sandales à l'extrémité relevée. Les femmes mariées enveloppent leurs cheveux dans un sac noir; les jeunes filles vont tête nue. En général elles sont laides, mais gracieuses de loin et leur démarche ne manque pas d'élégance; elles font bon effet dans le paysage africain.

Il n'y a pas longtemps que cette race, ces mœurs, ce pays sont devenus familiers à l'Europe. Au commencement du siècle le pays Somali n'était connu que comme une côte inhospitalière derrière laquelle s'étendait une région aride, peuplée de sauvages sanguinaires et hardis. En 1825 le massacre de l'équipage du vaisseau anglais *Mary-Ann* contribua à éloigner de ces parages les voyageurs qui déjà commençaient à affluer vers l'Afrique. En 1855 un nouveau massacre eut lieu près

de Berbera. Après l'occupation de Berbera et de Zeyla par le gouvernement égyptien, la plaine maritime devient plus accessible et quelques courageux pionniers explorèrent le Gouban, gravirent les Monts Golis. On peut citer les noms de Cruttenden, de Speke, de Hildebrandt et de Menges.

Plus tard, Révoil pénétra dans la vallée du Daror, mais ses louables efforts ne purent le mener bien loin dans l'intérieur du pays.

Sir Richard Burton, accompagné par Speke et le lieutenant Stroyan entreprit d'explorer le nord du Somal. Son camp fut traîtreusement attaqué, Stroyan tué, Speke fait prisonnier; mais il s'évada sous une grêle de sagaies, dont onze l'atteignirent.

En 1883, l'italien Pietro Sacconi avança profondément dans l'Ogaden avec une escorte de douze hommes seulement. Il fut assassiné par les Melen-Gours au confluent du Saloul et du Daghatto. Peu de temps après le marchand grec Panaghiotis subissait le même sort.

M. Haggenmacher traversa en 1884 les Monts Golis et parvint jusqu'à la limite du Haud en se déguisant en indigène. En 1885 le comte Gian Petro Porro et ses huit compagnons italiens sont assassinés dans le nord du pays. La même année les occupants égyptiens se retirent; l'Angleterre prend possession de Berbera et de Zeyla. Dès lors commencent à pulluler les voyageurs et les chasseurs. En 1885, l'anglais James atteint le fleuve Chébéli dont l'existence n'était connue que par les récits des indigènes. En 1891 le prince Eugène Ruspoli traverse ce cours d'eau, pénètre profondément



LA FORÊT VIERGE DU WÉBI

dans l'intérieur du pays, et y trouve une mort malheureuse sous les défenses d'un éléphant blessé.

En 1892 le colonel Arthur Paget et Lord Wolverton atteignent Barri sur le Wébi-Chébéli. La même année le capitaine Swayne explore l'Ogaden septentrional et atteint le « fleuve des Léopards » à Sen-Moretou. Les capitaines Bottego et Grixoni, avec une grande caravane, s'enfoncent dans le pays des Gallas, et après avoir reconnu le bassin du Juba, reparaissent à Brava, sur les côtes de l'Océan Indien. En 1894 les comtes Hoyos et Coudenhove pénètrent les premiers dans le centre du pays des Aulihans. La carte établie par le comte Hoyos et les précieux renseignements fournis par lui ont énormément contribué à la réussite de notre entreprise.

Mieux connu, le Somaliland n'a pas tardé à voir changer sa position politique et internationale. Quand l'Égypte retira ses troupes des points qu'elle occupait sur la côte, l'Angleterre occupa Berbera, Bulhar et Zeyla. Cette dernière ville lui fut disputée pendant quelques mois par la France qui avait occupé Obock et envoyé un résident à Zeyla. Les Anglais l'emportèrent, mais la France en acceptant une transaction qui lui assurait Obock et les alentours, n'avait pas fait un marché de dupe comme on le croyait généralement. Si Obock ne valait rien, un peu plus au sud se trouvait l'excellent mouillage de Djibouti. Djibouti, habilement administré par la France, a complètement remplacé Obock et fait actuellement une concurrence sérieuse à Zeyla et Berbera. Sur la côte de l'Océan Indien l'Italie a occupé quelques ports, comme Mogadoxo, où le

consul italien Cecchi vient d'être massacré avec les officiers de marine qui l'accompagnaient.

L'intérieur de la corne orientale de l'Afrique n'appartient à personne ; il semble une proie tout indiquée pour l'Abyssinie, qui, après avoir conquis le Harar, envoie déjà des expéditions militaires dans l'Ogaden, et a dès maintenant annexé le pays des Bertiris et des Melen-Gours. Depuis la bataille d'Adoua l'Abyssinie est devenue une puissance redoutable ; elle va s'étendre dorénavant avec rapidité dans le Sud. Là elle ne pourra manquer de se heurter aux intérêts de l'Angleterre. Cette dernière laissera-t-elle faire ? ou bien, sans crainte de se voir infliger la lamentable leçon donnée à l'Italie, s'engagera-t-elle dans une nouvelle campagne d'Abyssinie ? La première alternative est, je crois, plus probable.

CHAPITRE XII

LA FAUNE SOMALIE

LE LION (*felis leo*). Nom somali : LIBAH.

Malgré l'incessante poursuite des chasseurs européens, le lion est loin d'être exterminé dans le Somal. Il a disparu du Gouban, mais on le rencontre souvent dans l'Ogo. Plus à l'intérieur, il a peu eu à souffrir de la campagne entreprise contre lui. Un chasseur qui aurait du temps à perdre et se consacrerait uniquement à la chasse au lion, pourrait arriver à un beau résultat. Mais alors il faudrait qu'il campât près des villages somalis, attendant qu'on lui fit savoir les méfaits des fauves; rendu à l'endroit indiqué, si la nouvelle n'est pas fausse, ce qui arrive souvent, il pourrait en tuer à son aise derrière sa zériba, ou aller les chercher à la piste, méthode parfois plus dangereuse. Certains chasseurs ont fait du lion un animal terrifiant qui se précipite sur l'homme dès qu'il le voit : d'autres en ont fait une bête paisible et lâche, qui ne cherche à se défendre qu'à la dernière extrémité. La vérité est entre les deux.

Le lion attaque l'homme dès que celui-ci l'ennuie sérieusement ; si le temps n'est pas trop chaud, une petite course lui est indifférente et il détalera volontiers. Les indigènes sont souvent victimes des fauves soit qu'ils passent la nuit sans abri, soit que le lion saute dans le campement et n'emporte un homme tandis que tous dorment profondément. Il y a des mangeurs d'hommes très connus ; nous en avons rencontré un à Gabouro, qui avait déjà fait bien des victimes. Une fois blessé le lion devient dangereux ; l'histoire du major Sandbach, relatée dans notre récit, est l'une des mille que l'on pourrait citer à l'appui. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends par une lettre de notre interprète que le pauvre Géli, le shikari de mon père, a été tué par un lion qu'un officier anglais avait blessé. Cette mort nous a bien affligés, mon père et moi, qui n'avons eu qu'à nous louer de sa fidélité, de sa bonne volonté et de ses talents spéciaux.

Les lions vivant sur les plateaux élevés du Haud et de la prairie de Marar ont une plus belle fourrure que ceux de l'Ogaden ou du Wébi-Chébéli. Ayant à supporter des froids plus sérieux, leur poil est plus long et plus fourni. Il est facile de reconnaître si un lion se nourrit de gibier ou s'il préfère se gorger de bétail et de Somalis. Dans le premier cas, il est maigre, efflanqué, dans le second, gras, étoffé, avec un ventre bien arrondi.

Le fusil dont je me suis servi dans cette chasse est la carabine express 500' de Holland & Holland tirant $7\frac{1}{2}$ grammes de poudre. La balle est en plomb, et contient un tube en cuivre qui fait explosion en pénétrant

dans la bête. J'ai tué ma première lionne de face au haut de la poitrine ; la seconde de face dans le cou ; mon grand lion, de côté, en lui brisant les deux épaules. Tous trois sont restés sur le coup. Mon père a tué sa lionne d'une balle entre les deux yeux, avec la grosse carabine Paradox cal. 10, tirant 12 grammes de poudre. Cette arme est préférable à l'express 500 (équivalant environ à 12^{mm} $\frac{1}{2}$ de diamètre) pour l'affût nocturne, où l'on tire de très près.

Nombre des lions tués par nous : 4.

L'ÉLÉPHANT (*Elephas africanus*). Nom somali : MARODI.

Il y a quelques années l'éléphant avait presque disparu du Gouban et de l'Ogo. Grâce aux sages mesures de préservation prises par le gouvernement anglais, ces contrées ont commencé à se repeupler. Nous en avons trouvé des traces jusqu'à Hembaweïna, entre Berbera et Hargeïsa, et au sommet du Mont Gan-Libah, à deux jours de marche de Berbera. Plus loin dans le Bourka, dans le pays des Aulihans, en Abyssinie, au pays Galla, il y en a de telles quantités que des générations de chasseurs ne parviendront pas à les exterminer de si tôt.

Ces animaux sont des grimpeurs hors ligne qui rendraient des points au Club Alpin ; durant la saison des pluies, ils vivent principalement au sommet des montagnes. Quand la saison sèche arrive, ils vont là où les dernières pluies sont tombées, afin d'avoir du fourrage vert le plus longtemps possible. Ils se nourrissent de jeunes pousses d'aloès, de branches d'arbres plus ou moins tendres et d'autres végétaux.

L'éléphant d'Afrique est un peu plus petit que son congénère d'Asie, son front est bombé au lieu d'être concave. Les défenses sont plus longues et plus fortes. Les oreilles sont énormes, couvrant le cou et une partie de la poitrine.

Sa chasse est la plus dangereuse de celles qu'on peut faire au pays somali. La charge d'un éléphant furieux est souvent mortelle, surtout si l'on a la folie de filer droit devant soi. La nature du pays, tout crépu de buissons épineux, ne permet pas la poursuite à cheval, qui faciliterait beaucoup les choses.

L'odorat de la bête est très développé. Un vent défavorable enlève toute chance de venir à bonne portée. Il faut éviter de tirer sur les femelles qui ont les défenses très faibles. L'ivoire étant tout ce qu'on rapporte, ou à peu près, d'un éléphant, il vaut mieux choisir un vieux mâle en un troupeau, que de tirer au hasard dans le tas. L'éléphant est long à tomber. On a beau viser très exactement au défaut de l'épaule, la balle se perd facilement dans la masse de chairs qu'elle a à traverser. C'est cependant le meilleur endroit pour l'abattre ; le coup dans l'oreille est trop chanceux. Quand l'éléphant charge le chasseur, celui-ci n'a qu'une chose à faire : détalier. Je ne vois pas trop où il faudrait tirer sur un de ces géants se présentant de face. Au milieu du cou peut-être ; en tout cas il faudrait pour viser juste un sang-froid surhumain, et pour ne pas être écrasé avant d'avoir touché la détente, une certaine distance.

L'arme dont nous nous sommes servis pour tirer les éléphants et les rhinocéros est le paradox cal. 10 de Holland & Holland, lançant avec 12 grammes de



GIRAFE TUÉE DANS LE PAYS AULIHAN

poudre une balle d'acier cerclée de plomb qui a une remarquable pénétration ; elle traverse son rhinocéros de part en part et s'arrête dans la peau du côté opposé à celui où elle est entrée.

Les indigènes tuent assez souvent les éléphants, soit en les criblant de flèches empoisonnées, soit en leur coupant d'un coup de sabre le tendon d'une jambe de derrière : inutile d'ajouter que ce genre de chasse entraîne à chaque instant des accidents mortels.

Nombre des éléphants tués par nous : 5.

LE RHINOCÉROS (*Rhinoceros bicornis*). Nom somali : OÛIL.

Le rhinocéros est absent du Gouban et de l'Ogo. Il ne s'aventure que très rarement dans le Haud et cela seulement pendant la saison des pluies. Dans l'Ogaden et au delà du Wébi, il est très commun et les chasseurs ne sont pas parvenus à en diminuer sensiblement le nombre. La nature du terrain qu'il habite rend sa poursuite très difficile. Il passe la journée dans des buissons épineux si épais, qu'on l'entend marcher à trois mètres de soi, sans parvenir à l'apercevoir. Neuf fois sur dix on revient bredouille, la bête ayant éventé le chasseur avant que celui-ci ne l'ait vu. Dès que le rhinocéros a flairé le danger, il renifle bruyamment, baisse les cornes et se précipite dans la direction qui lui convient le mieux sans se préoccuper si le chasseur se trouve devant lui. Une fois blessé, il se jette sur celui-ci quand il arrive à le voir, ce qui n'arrive pas toujours à cause de ses mauvais yeux. Son odorat en revanche est extraordinaire. On peut échapper à la poursuite d'un de ces pachydermes en courant autour des buissons ; mais si

L'on se trouve pris entre deux murailles d'épines, il faut viser avec sang-froid la tête ou l'épaule, selon que l'animal arrive le cou levé ou la tête entre les jambes : si l'on manque, on peut dire son « confiteor. » Quand on le laisse tranquille, le rhinocéros est inoffensif. Herbivore, il se nourrit surtout de petits buissons aux feuilles molles et aromatiques qu'il arrache avec ses grosses lèvres préhensiles. Il ne s'éloigne jamais beaucoup de l'eau et chaque nuit descend dans les vallées pour boire et se baigner. Au lever du soleil, il remonte sur les plateaux, afin de faire sa sieste dans un taillis confortable. Il est rare qu'on en rencontre plus de trois ensemble. En marchant il laisse pendre sa tête, et ses cornes creusent un sillon sur le sol. La corne de derrière est plus courte que celle de devant. La peau de rhinocéros est très précieuse : on en fait mille beaux objets ; durcie et polie elle ressemble à l'écaille et l'on peut en faire des vases et des coupes.

LA GIRAFE (*Camelopardis Girafa*). Nom somali : GIRRI.

Elle ne se trouve que de l'autre côté du Wébi, et là même elle est très rare. La première qui ait été tuée dans tout le pays par un chasseur européen est tombée sous les balles du major Wood ; mon père et moi, avons abattu la seconde. On dit que c'est une espèce nouvelle. Telle est entr'autres l'opinion du savant naturaliste de Londres, M. Rowland Ward.

La girafe ne tardera pas à disparaître. Ce ne sont pas, comme on l'a vu, les Européens qui en sont fautifs, mais les Aulihans chassent avec acharnement ce gibier

déjà très rare, pour sa peau précieuse et sa viande exquise.

Avec l'autruche, la girafe est l'animal le plus difficile à approcher. La vue, l'ouïe, l'odorat sont également bien développés chez elle. Sa grande taille, son long cou lui permettent de voir de très loin le chasseur qui arrive à travers les buissons. Pour tirer la girafe une carabine express suffit amplement. Je crois qu'il vaut mieux ne pas se servir de balles explosives, la peau étant très épaisse.

Nombre des girafes tuées par nous : 1 (la seconde tuée au Somaliland par un Européen).

LA PANTHÈRE (*Felis Pardus*). Nom somali : CHEBEL.

La panthère se trouve partout au pays Somali aussi bien au sommet des montagnes que dans les vallées et autour des villages. Elle saute la nuit dans les zéribas pour y saisir des chèvres et des moutons. On cite plusieurs vieilles panthères qui se sont établies mangeuses d'hommes de profession : mais elles ne se livrent guère à ces exploits que la nuit. Bien moins dangereuse à chasser que le lion, les indigènes l'attendent souvent de pied ferme, une lance à la main. Une fois blessée, ou quand elle se voit toute retraite coupée, elle peut devenir terrible et la méfiance à son égard est de rigueur. Le meilleur moyen d'en tirer une est je crois d'attacher une chèvre en un endroit fréquenté par elle et de se mettre à l'affût au clair de lune. Il est rare de rencontrer des panthères durant le jour.

Nombre des panthères tuées par nous : 2.

LE GUÉPARD OU LÉOPARD DE CHASSE. Nom somali : ORKOB.

Le guépard, plus petit, plus fauve, plus tacheté que la panthère, est assez commun au pays Somali ; les indigènes ne font guère de distinction entre le guépard et la panthère ; ils disent seulement que le guépard est une panthère dans laquelle est entrée l'âme d'un homme méchant. Ces idées de métempsycose, peu conformes au génie local, doivent venir d'une légende indienne.

LA HYÈNE $\left\{ \begin{array}{l} \text{TACHETÉE. Nom somali : WARABA.} \\ \text{STRIÉE. Nom somali : DIDAR.} \end{array} \right.$

La première espèce de hyènes est très commune : la seconde plutôt rare. Toutes deux sont les bêtes les plus répugnantes que je connaisse. Se nourrissant de viandes en décomposition, de cadavres qu'elles déterrent, elles n'hésitent pas aussi à attaquer la nuit les femmes et les enfants isolés. Le jour on ne les voit guère. Ce n'est pas une bête qu'on chasse. Il suffit de rester près d'un village pour en tuer tant qu'on veut. Nous en avons exterminé quelques-unes, seulement pour faire plaisir aux Somalis dont elles déciment les troupeaux.

Nombre des hyènes tuées par nous : 2 striées, 5 tachetées.

LE ZÈBRE (*Equus Grevyi*). Nom somali : FERO.

Il n'y a pas longtemps que cette espèce de zèbre a été découverte. Les premiers exemplaires de la variété somalie ont été tués en 1893 par le colonel Paget et le capitaine Swayne. Dès que l'on a traversé le Toug Faf on a des chances de rencontrer ces bêtes superbes.

Dans Bourka et le pays des Aulihans, ils pullulent. Ils vont par petites troupes d'une douzaine au plus. Ils aiment les terrains accidentés et sont très faciles à approcher. C'est une chasse peu intéressante : mais la viande du zèbre est excellente et sa peau très belle.

Le zèbre est très curieux : quand il a aperçu le chasseur, il perd son temps à le contempler au lieu de détalier. J'ai souvent vu des zèbres si peu farouches, si confiants, que je n'ai pu me résoudre à tirer sur eux.

Nombre des zèbres tués par nous : 15.

L'ONAGRE (*Equus nubianus-somalicus*).

Nom somali : DABER-DIBATTIG.

L'onagre est de la taille d'un fort mulet. Sa couleur est d'un gris jaunâtre. Ses jambes sont zébrées de raies noires. Il a, à peu près, les mœurs du zèbre, mais il est plus sauvage. On le trouve sur les plateaux rocaillieux du Gouban. C'est une très belle bête.

Nombre des onagres tués par nous : 3.

LES ANTILOPES

LE GRAND KOUDOU (*Strepsiceros Koodoo*).

Nom somali : GODER ou GOURIALI.

C'est la plus grande de toutes les antilopes somalies. Son pelage est brun-foncé avec des raies blanches sur le dos. Ses belles cornes en spirale récompensent amplement le chasseur de toutes les fatigues qu'il endure en poursuivant ce gibier farouche au sommet des plus hautes montagnes. C'est une espèce rare et loca-

lisée. Les monts Djigo et Dourdour contiennent beaucoup de koudous; les Monts Golis aussi, mais la bête y est très difficile à tirer dans la jungle très épaisse qui couvre leurs cimes.

LE PETIT KOUDOU (*Strepsiceros imberbis*).

Il a la taille d'un daim; son pelage est d'un gris très foncé avec des raies blanches. Au contraire du grand koudou qui n'habite que la montagne, le petit gîte dans les fourrés qui tapissent le fond des vallées. Il y en a beaucoup à Mandeira, au pied des Monts Golis et dans les forêts du Wébi. C'est la plus jolie et la plus gracieuse des antilopes que j'ai vues; elle est très difficile à approcher et surtout à apercevoir dans les épais taillis qui la masquent. A Mandeira j'ai eu la chance de rencontrer trois forts mâles et de les abattre tous trois à la même chasse. En somali on l'appelle « Goder. »

Nombre des koudous tués par nous : 2 grands koudous, 11 petits koudous.

LE BUBALE DE SWAYNE (*Hartebeest*. — *Bubalis Swaynei*).

Nom somali : SIG.

Ce bubale a été découvert par le capitaine Swayne. On ne le trouve que dans les grandes plaines du Haud et la prairie de Marar. Près de Jig-Jiga on le rencontre par troupeaux de milliers de têtes. Un mâle adulte est de la taille d'un mulet. Le pelage est d'un marron très foncé, et luisant comme celui d'un cheval bien soigné. Ses cornes sont analogues à celles du bœuf, mais plus recourbées, moins dessinées et plus massives.

Nombre des bubales tués par nous : 8.

L'ORYX (Orix beïsa). Nom somali : BHEÏT.

C'est une grande antilope aux formes bovines, avec un goître très prononcé. Ses cornes sont très belles, droites sauf une légère inflexion en arrière. On trouve l'oryx partout ; sa chair est excellente. L'oryx n'est pas dangereux à chasser, à condition qu'on ne s'approche pas trop de lui quand il est blessé ; on pourrait très bien se faire empaler sans cette précaution. Les cornes du plus grand oryx tué par nous mesurent 91 centimètres de longueur. Les Midgans chassent souvent l'oryx avec des chiens qui le forcent à s'arrêter jusqu'à l'arrivée du chasseur.

Nombre des oryx tués par nous : 25.

LE KOBE A CROISSANT

(Waterbuck. — *Cobus Ellipsiprymnus*).

Nom somali : BALANKO.

On ne trouve au Somaliland le kobe que sur les bords du Wébi-Chébéli ; il ne s'éloigne jamais à plus d'un kilomètre du fleuve. Son pelage est d'un gris brunâtre et il a un grand cercle blanc sur son arrière-train. Il a la taille d'un cerf de deux ans. Les femelles n'ont pas de cornes. Il aime beaucoup l'ombre et ne quitte la forêt qu'au coucher du soleil pour se rendre dans les champs de sorgho. Les indigènes les prennent en creusant des fosses recouvertes de branches, munies au centre d'un pieu aiguisé. Quand ces fosses sont bien construites et bien dissimulées, on y trouve quelquefois autre chose que des antilopes. J'ai déniché dans l'une notre seïs Elmi, qui y avait dégrin-

golé. Sa chute l'avait tellement contusionné qu'il ne pouvait même plus crier. Par bonheur le piquet du fond, mal placé, ne l'avait pas empalé ; à partir de ce jour, nos hommes n'ont plus appelé le pauvre seïs que Balanko (le kobe).

Nombre de kobes tués par nous : 4.

LE BUSHBUCK (*Tragelaphus decula*). Nom somali : DOL.

Petite antilope très rare, habitant les plus épais fourrés riverains du Wébi. Mon père en a entrevu deux, glissant comme des ombres parmi les buissons. Il n'a pu les tirer.

LE DIK-DIK (*Madoqua Swaynei*). Nom somali : SAKARO.

C'est la plus petite antilope connue ; elle a tout au plus la taille d'un lapin. Ses cornes sont courtes, droites et très pointues. C'est le gibier le plus commun, on le fait lever pour ainsi dire à chaque pas. On le trouve partout, sauf dans certaines parties du Haud. Ces antilopes en miniature sont faciles à tirer avec une carabine de petit calibre, à une centaine de pas. On peut les tirer aussi au départ avec un fusil de chasse et du plomb N° 4, mais il faut être excellent tireur pour cela, car le petit dik-dik fait des bonds incroyables. Il y a trois espèces de dik-dik, *Madoqua Swaynei*, *Madoqua Philipsi* et *Madoqua Guentheri*.

L'ANTILOPE BAÏRA (*Oreotragus megalotis*).

Nom somali : BAÏRA.

Très rare, on ne la trouve que dans les Monts Golis et les collines du pays des Gadaboursi. De la taille d'un chevreau, elle vit parmi les rochers.

L'ORÉOTRAGUE SAUTEUR

(Klipspringer. — *Oreotragus saltator*).

Nom somali : ALIKOUD.

Cette petite antilope vit dans les parties les plus rocailleuses des Monts Golis, et son agilité est légendaire. Nous en avons trouvé des traces sans arriver à en voir jamais une.

Le mâle a de petites cornes droites et courtes ; la femelle n'en a pas.

LES GAZELLES

LA GAZELLE DE SCÆMMERING (*Gazelle Scæmmeringi*).

Nom somali : AOUL.

Partout où il y a une grande plaine avec de hautes herbes, on rencontre cette jolie bête. Son corps ressemble plus à celui du mouton qu'à celui de la gazelle ordinaire. Dans les grandes prairies du Haud on en rencontre des troupeaux de plusieurs milliers de têtes. Les cornes de l'aoul ont la forme d'une lyre. C'est un animal facile à tirer ; sa chasse est d'un médiocre intérêt. Les femelles beaucoup plus nombreuses que les mâles, ont les cornes beaucoup plus minces.

Nombre des aouls tués par nous : 55.

LA GAZELLE DE WALLER (*Gazella Walleri*).

Nom somali : GÉRÉNOUK.

C'est une grande gazelle, maigre, efflanquée, aux allures de girafe. On la trouve partout, sauf dans la

plaine maritime et les grandes prairies. Elle est assez difficile à approcher. Sa couleur est d'un marron clair. La femelle n'a pas de cornes.

Nombre des gérénouks tués par nous : 24.

LA GAZELLE DE SPEKE (*Gazella Spekei*).

Nom somali : DHÉRO.

Plus petite que les précédentes, on ne la trouve que dans l'Ogo. Ses formes sont très élégantes ; ses cornes annelées et recourbées en avant, sont très minces chez les femelles. Son signe caractéristique est une petite excroissance sur le nez.

LA GAZELLE DE PELZELN (*Gazella Pelzelni*).

Nom somali : DHÉRO.

On ne la trouve que dans le Gouban : elle est facile à approcher et à tirer. Elle ne diffère guère de la précédente que par l'absence de l'excroissance nasale.

Nombre de gazelles Spekei et Pelzelni tuées par nous : 16.

LA GAZELLE DE CLARKE (*Gazella Clarkei*).

Nom somali : DIBATAG.

Découverte en 1891 par M. Clarke dans le pays des Dolbahantes et des Marchan, elle a la queue et le cou très long ; les cornes fortement recourbées en avant chez le mâle, manquent chez la femelle. Nous n'avons pas vu un seul exemplaire de cette espèce. Les comtes Potocki et Zamoyski en ont tiré plusieurs dans leur expédition, qui a eu lieu en même temps que la nôtre.

LE SANGLIER PHACOCÈRE (*Phacocerus æthiopicus*).

Nom somali : DOFAR.

Le sanglier somali a le corps presque dépourvu de poils à part une assez forte crinière. Les quatre défenses sont très grandes, surtout celles de la mâchoire supérieure. Le mâle a le museau orné de 4 grosses verrues qui lui donnent un aspect encore plus horrible que la femelle. Il passe la journée dans des terriers ou des buissons très épais et n'en sort que vers le soir. Blessé il peut devenir dangereux ; on le trouve dans tout le pays.

Nombre de phacocères tués par nous : 8.

L'HIPPOTAME. Nom somali : JER.

On ne le trouve guère que dans le cours inférieur du Wébi-Chébéli. J'en ai pourtant vu une trace déjà ancienne à Sen-Moretou.

LE BUFFLE SAUVAGE (*Bos centralis*). Nom somali : JENNUS.

Il n'y en a pas sur la rive gauche du Chébéli ; quelques-uns errent sur la rive droite. On dit qu'ils sont nombreux sur les bords du Wébi-Webb.

LES SINGES... Nom somali : DAYER.

Ils sont de trois espèces :

1. Le Grand babouin à crinière dans les montagnes et les terrains accidentés.

2. Une sorte de babouin sans crinière, sur les bords du Wébi.

3. Des singes, petits, à longue queue, dans les grandes forêts du Wébi, où ils grouillent en masse parmi les branches.

LE CROCODILE. Nom somali : DJHAS.

Le Wébi-Chébéli est plein de ces sauriens malfaisants qui se nourrissent de poissons, de bétail et d'indigènes. Ils dorment sur les rives, la bouche grande ouverte : au moindre bruit ils se replongent dans l'eau. La meilleure place à viser pour les tuer, est la partie du crâne comprise entre les deux yeux, plutôt un peu en arrière. Le crocodile même mortellement blessé, reste bien rarement sur place. Il réussit presque toujours à regagner l'eau, où il est perdu pour le chasseur. Nous en avons blessé une cinquantaine et tué quatre.

LE GIBIER A PLUMES.

D'abord l'*Autruche*, partout où le terrain est absolument plane. C'est certainement le gibier le plus difficile à approcher et à tirer.

Des *Outardes* de plusieurs espèces : une *Canepetière à collier* : ces oiseaux un peu partout ; — trois espèces de pintades, qu'on rencontre par bandes considérables ; on les massacre à son aise et sans intérêt : — le francolin somali, dans tous les épais fourrés ; — un faisan à queue courte, très commun dans les lits des rivières à sec. On peut faire de jolis tableaux de perdrix et de faisans, si deux hommes prennent la peine de battre les buissons avec de longues gaules.

Nous avons rencontré sur les bords du Wébi une oie sauvage ayant la poitrine grise et le dos rougeâtre. Pendant la saison des pluies, il y a des canards sauvages ; mais nous n'en avons pas vu.

LISTE DES PLANTES

récoltées par les Princes DÉMÈTRE ET NICOLAS GHICA-
COMANESTI dans leur voyage au pays des Somalis

PAR

G. Schweinfurth et G. Volkens.

L'exploration géographique de l'angle nord-est du continent africain occupé par la puissante tribu des Somalis a fait dans ces dernières années de rapides progrès. A mesure que les ténèbres de l'inconnu commencent à s'y dissiper, nos notions botaniques se signalent aussi par des résultats inattendus. Grâce aux efforts des vaillants explorateurs et à leur assiduité, la flore somalienne se fait déjà entrevoir dans toute sa richesse et dans sa singularité étrange. Les mystères de cette contrée inhospitalière et jadis si inaccessible à cause de la fierté farouche de son peuple, se dévoilent peu à peu et l'heure paraît proche où quelques obstacles insurmontables de la nature seront même pour cette Somalie redoutable la seule barrière devant laquelle les efforts de l'homme devront se déclarer impuissants.

Le regretté J.-M. Hildebrandt, un des pionniers les plus méritoires de notre science, fût le premier qui prit connaissance de cette flore en explorant botaniquement la montagne d'Ahl située près de la côte et à l'intérieur de Las-Gori. M. Georges Révoil lui succéda avec une magnifique collection de plantes réunies à différents endroits du nord de la Somalie. Mais ce n'est que plus récemment que les collections botaniques vinrent s'accroître par les nombreuses expéditions des dix dernières années, qui dotèrent la science d'une foule de nouveaux genres et d'espèces inconnues.

Les docteurs Paulitschke et de Hardegger¹, ainsi que l'explorateur italien Robecchi-Bricchetti nous rapportèrent de précieux matériaux pour l'étude de la flore du nord-ouest du pays situé sur le parcours de la route de Zeïla au Harar. Mais les autres voyageurs de cette catégorie auxquels la botanique tenait à cœur prirent généralement leur point de départ au port de Berbera, parcourant tous au début de leurs pérégrinations la même région, notamment le pays situé entre le Golfe d'Aden et le fleuve Wébi-Chébéli. Citons parmi ces explorateurs les noms de Mr. F.-L. James et de son infatigable médecin M. Trupp², de Mme Lort-Philips³, et une fois encore celui de l'ingénieur Robecchi-Bricchetti, enfin le nom du très regretté Prince Eugenio Ruspoli et celui du Dr Donaldson Smith dont les collections ne commencent que ces jours-ci à être élaborées

¹ Publiés par le Dr v. Beck dans : Paulitschke, Harar, (Leipzig 1888), p. 450-462.

² The unknown horn of Afrika (London 1888), p. 318. etc.

³ Kew Bulletin, 1895, p. 211, etc.

et publiées par les soins de Mr. Baker fils et de M. A.-B. Rendle de Londres¹.

Les collections du Prince Ruspoli, les plus vastes réunies jusqu'ici dans cette région, sont dues principalement au zèle des compagnons de ses deux voyages d'exploration, les docteurs C. Keller et Domenico Riva. Ce n'est qu'en partie qu'elles ont été étudiées et quelques familles de plantes seulement ont paru dans l'annuaire de l'Institut de Botanique de Rome, G. Lindau ayant décrit les Acanthacées, E. Gilg les Capparidacées et les Thymelæacées, E. Chiovenda les Graminées, P. Hennings les champignons². M. H. Schinz de Zurich et ses collaborateurs ont publié quelques-unes de ces plantes appartenant à des familles variées³.

Le produit des herborisations des Princes Ghika dont nous donnons ici une énumération descriptive vient de la même région que le Prince Ruspoli a traversée à deux reprises. La coïncidence de plusieurs de leurs découvertes ne peut donc avoir rien d'étonnant. Les deux collections ont bon nombre d'espèces en commun.

Les matériaux dont nous disposons pour l'étude botanique se composent de 55 espèces différentes, dont trois, par suite de l'état incomplet dans lequel elles se trouvent, ne peuvent être classées avec précision que par rapport aux genres auxquels nous les attribuons. Par conséquent il ne reste que 52 espèces étant susceptibles d'une définition accomplie. Malgré ce chiffre insignifiant nous n'en disposons pas moins de 16

¹ Journ. of botany, London 1896.

² Annuario del R. Istituto Bot. Roma, VI p. 67-83, 161-176.

³ Bull. de l'herbier Boissier 1895 et 1896.

espèces nouvelles et pas encore décrites. La moitié des espèces énumérées peuvent être considérées comme nouvelles pour la région et non encore trouvées dans les limites du pays somali.

Des 144 espèces de la collection Révoil que M. Franchet avait énumérées dans son « Sertum Somalense¹ » trois seulement sont représentées dans notre collection, tandis que parmi les plantes de MM. James et Trupp il y en a de 8 à 10 qui sont identiques aux nôtres. Les plantes cueillies par Mme Lort-Philips restent en dehors de ce parallèle, M. I. G. Baker n'ayant publié jusqu'à ce jour que les espèces nouvelles qui sont au nombre de 69 sur 350 formant la collection.

Il résulte des chiffres indiqués, surtout lorsqu'on considère le tant pour cent si élevé qu'offre la collection Ghika au point de vue des nouveautés, que les richesses de la flore du pays des Somalis sont loin d'être épuisées et qu'en outre par rapport à l'endémisme de ses formes végétales aucune autre région du continent Africain ne lui est comparable.

Nous enregistrons un nouveau genre de plantes que nous dédions à l'illustre famille des Ghika.

Le *Ghikwa* va se joindre aux autres genres particuliers à la flore somalienne, tels que les *Pleuropterantha*, *Cleomodendron*, *Kelleronia*, *Gilgia*, *Edithecolea*, *Hildebrandtia*, *Cyclocheilon*, *Lindavia*, *Ruspolia* et *Leucobarleria*. Notre genre représente un type spécial de la famille des Scrophulariacées. Rentrant dans la section des Gerardiées, cette plante se distingue autant

¹ Révoil, G., Faune et flore des pays Somalis, (Paris 1892).



LIONNE TUÉE PAR MON PÈRE A DER-MARODILÉ

par l'éclat et la grandeur de ses fleurs que par leur organisation singulière. Nul genre de cette famille à ce qu'il nous semble n'offre le caractère curieux qui se rattache ici à l'insertion de la fleur. Chez le *Ghikæa* les fleurs qui naissent isolées à l'aisselle des bractées ne sont point attachées à cet endroit même, mais un peu superposées à l'aisselle, tandis qu'en même temps une ou deux émergences formées à l'instar de glandes se développent sur la tige au-dessous de la base du pédicelle au-dessus de la bractée. Ces émergences représentent d'après notre opinion des boutons de fleurs déformés et réduits. Cette particularité de son organisation chez le *Ghikæa* nous rappelle certains représentants de la famille des *Pedaliacées* où se trouvent régulièrement des glandes à la base du pédicelle. Du nombre de ces derniers est le *Sesamum macranthum* Oliv. lequel tant par son port que par les glandes mentionnées nous offre une grande analogie avec le *Ghikæa*. Cependant les organes sexuels de notre plante ne peuvent faire douter qu'elle ne soit une vraie *Scrophulariacée*. Les anthères si étrangement caudées se retrouvent dans le genre *Harveya*, mais le nôtre n'en a point aux deux étamines raccourcies, les deux longues seules y portent de ces appendices, qui se montrent chez le *Harveya* également sur toutes les quatre étamines.

Le *Ghikæa* s'éloigne en apparence de l'*Harveya* par le développement normal de ses feuilles. Pourtant parmi les vrais *Harveya* nous avons des espèces qui ne sont pas entièrement dépourvues de feuilles, tel est le cas chez le *H. obtusifolia* (Bth.) Vatke, et chez le *H. versicolor* Engl. qui en portent quelques unes de petite

taille, il est vrai, mais une espèce inédite de l'Erythrée italienne, le *H. foliosa* Schfth. en possède de véritables. Il paraît même que dans ce genre il existe des espèces qui substituent au régime habituel celui de semiparasite qui n'est pas selon la règle.

Parmi les autres genres remarquables contenus dans la collection des princes Ghika nous citons les *Diaspis*, *Erythrochlamys*, *Capitanya*, *Kelleronia* et *Lindavia*. Tous les cinq sont monotypiques, c'est-à-dire basés sur une seule espèce. Les deux derniers sont exclusivement de la flore du pays des Somalis. Les trois autres y font apparition pour la première fois. Le *Diaspis* a été fondé sur une plante recueillie par feu M. Hildebrandt à Teita dans l'Afrique orientale anglaise. L'*Erythrochlamys* fut découvert par feu le D^r G. A. Fischer dans la région des Massai. Enfin le *Capitanya*, genre des Labiées voisin du *Coleus* a été découvert en 1876 par Th. de Heuglin dans le pays des Hababs au nord de l'Erythrée italienne. Ce genre fut dédié par le D^r Schweinfurth à la mémoire de feu le Baron de Müller-Proske-Capitany qui retrouva la plante en 1880. Le D^r O. Penzig l'a recueillie dans la vallée du Lava de l'Erythrée, enfin le D^r Volkens l'a retrouvée au pied de la montagne d'Ugueno dans l'Afrique orientale allemande. Maintenant la localité sur le Dagatto constatée par le Prince D. Ghika sert de trait d'union entre ces deux parages si espacés.

L'énumération ci-jointe n'est pas assez étendue pour pouvoir se délayer ici longuement sur la constitution phytogéographique de la région somalienne et sur les relations qui peuvent exister entre elle et les pays voisins. Ce n'est qu'en combinant les documents pré-

sents avec les résultats obtenus antérieurement que nous saurons nous en faire une idée précise.

Comme l'avait dit M. Franchet dans l'ouvrage précité, les plantes de Hildebrandt nous font voir une flore qui ne paraît avoir de rapports qu'avec l'Arabie méridionale et le littoral de la Mer Rouge, tandis que les herborisations de M. Révoil indiquent une affinité évidente d'un côté avec la Flore de l'Abyssinie et de l'autre côté avec celle de l'Afrique australe. Par la découverte du pistachier et d'une espèce de buis dans la montagne d'Ahl la présence des plantes typiques caractérisant la flore de la Méditerranée fut constatée. Depuis les rapports qui existent entre la flore somalie et celle de l'Abyssinie et de l'Arabie heureuse ont été plus amplement confirmés par des explorations récentes.

Quant aux représentants de la flore du Cap dans le pays Somali, comme les *Pterodiscus*, *Lobostemon*, *Chaenostoma*, *Arthrosolen* et *Kissenia*, nous ne les avons pas vu s'accroître au même degré par des espèces nouvellement découvertes.

La collection Ghika ne peut modifier sans doute ces constatations d'une façon essentielle, mais unie à l'herbier Ruspoli, que nous avons pu consulter au Musée de Berlin, où il est déposé pour quelque temps, elle nous confirme à plusieurs reprises que bon nombre d'espèces qui caractérisent la flore de l'Afrique orientale, tant l'allemande que l'anglaise, sont également répandues au pays des Somalis. Les plantes de cette dernière catégorie sont généralement des Xerophytes, poussant sur des terrains déserts et grâce à une organisation protectrice elles sont suffisamment armées

pour soutenir la lutte contre l'action destructive d'une sécheresse excessive et persistante. D'un autre côté les espèces qui au pays des Somalis préfèrent des stations humides, ont dans la majorité des cas leur patrie en Abyssinie et c'est de cette région des hauts plateaux qu'elles doivent s'être propagées vers le Sud.

En considérant la collection au point de vue systématique et par groupement des familles qu'elle contient, il paraît étonnant que pas moins de 9 espèces — c'est la sixième — y appartiennent aux Acanthacées. M. Franchet pour la collection Révoil en indique 11 espèces, M. Lindau pour celles de Bricchetti et de Ruspoli cite et décrit 50 espèces (sans compter une autre douzaine d'Acanthacées qui sont contenues dans la collection du premier voyage du Prince Ruspoli, déposée au Musée de Zurich), enfin M. Rendle pour la collection Donaldson Smith en donne le chiffre de 29).

Il s'ensuit de là qu'en Afrique le pays des Somalis doit être regardé comme la contrée d'Acanthacées par excellence et que cette famille y aurait pris son développement spécifique le plus riche.

Les familles qui dans cette flore après les Acanthacées excellent en nombre d'espèces sont les Capparidacées, les Asclépiadacées, les Euphorbiacées et spécialement les Burseracées dont les genres *Commiphora* et *Boswellia* fournissent la myrrhe et l'encens, substances qui ont rendu la contrée jadis si célèbre. Toutes ces plantes habitant une région des plus torrides et en même temps d'une aridité excessive sont armées de différentes manières pour la lutte de l'existence. Tantôt elles abondent en épines et en piquants, tantôt elles

sont privées entièrement de leur feuillage ou elles ont les feuilles réduites à un rudiment minime, comme c'est le cas chez le *Capparis decidua* (Forsk). D'autres se couvrent d'un vêtement de poils laineux et de feuillage, tel que le *Sericomopsis pallida* (Schinz).

L'Arabie, les côtes de la Mer Rouge, l'Afrique orientale et australe, surtout le sud-ouest de l'Afrique allemande ont en commun ce climat torride et chaud qui distingue le pays Somali, par conséquent les végétaux qui se sont formés sur cette vaste étendue de pays ont une analogie des plus frappantes entre eux par leur apparence et leur port malgré leur éloignement respectif dans le système. Quant aux autres espèces que nous regardons comme les vrais autochthones elles ont suivi les mêmes règles de l'évolution et ont été menées sur la même voie de déformations par la rareté extrême de l'eau dans ces parages.

Nous ne pouvons pas terminer ces quelques pages sans témoigner au nom de la science une vive satisfaction pour les bons offices rendus à la botanique par MM. les princes Ghika qui malgré les nombreuses occupations de leur voyage fatigant n'ont cessé de prêter leur précieux concours à l'exploration botanique de la région parcourue. Les nouveautés qui en sont résultées dans une proportion aussi grande nous démontrent avec une persuasion évidente que, pour le voyageur dans une région si peu explorée, la peine qu'il applique aux herborisations lui rapporte en général des fruits autrement sérieux que s'il ne collectionnait qu'indistinctement les oiseaux, les scarabées et les papillons qui lui tombent sous la main.

PLANTARUM ENUMERATIO ET DESCRIPTIO ¹

Gramina.

1. *Sporobolus Ghikæ* Schwfth. et Volkens sp. n.

Perennis, culmis erectis, vaginis glabratis margine dense ciliatis, ligula minutissime ciliolata, lamina sat dilatata in utroque pagina tuberculato-pilosa, apicem versus glabrata; panicula laxa longepedunculata, racemis patentibus 4—5—verticillatis, spiculis oblongoacutis subpatentibus breviter pedicellatis, pedicello spicula dimidio vel multoties breviora, glumis diaphanis subnerviis dorso hirtulis, gluma I spicula 6^{to} breviora lanceolata, gluma II spicula dimidio breviora obovata acuminata, glumis III et IV subæqualibus ovato-lanceolatis acutis apice inconspicue laceratis.

Species *S. minuto* Trin.) ac *S. festivo* Hochst. proxima sed differt floribus majoribus et gluma I breviora; a reliquis congeneris glumis I et II apice magis acutatis distincta glumisque omnibus hirtulis. Foliorum indumentum ille *Sp. podotrichi* Chiov.

Prope flumen Salul vel. Novembre florens.

¹ Collectio plantarum in hisce foliis descriptarum in prædio principis Demetrii Ghikæ Comanestiano (Distr. Bacau, Romania) asservatur.

Commelinaceæ.

2 et 3. *Commelina* sp.

Adsunt specimina bina florifera inter se non congruentia sed varietates ejusdem speciei exhibentia *C. latifolia*. Hochst. affinis vel ipsius, unum glaberrimum, alterum omnibus partibus pubescens. Desunt fructus maturi quamobrem species remanet dubia.

Ad torrentem Dauadid, florens Decembre.

Amaryllidaceæ.

4. *Crinum scabrum* Bak.

Bot. Mag. t. 2180.

Ad torrentem Dagatto. Floret Decembre.

Loranthaceæ.

5. *Loranthus curvifloris* Benth.

Hook., Icon. XIV, 3. t. 1304.

In regione Burka. Floret Novembre et Decembre.

6. **Loranthus Ghikæ** *Volkens et Schwfth.* sp. n.

Ramulis novellis dense cineropilosis, adultis glabris; foliis alternis, approximatis vix petiolatis crasse coriaceis dense pilosis oblongis parvis ad $10 \frac{m}{m}$ longis $3 \frac{m}{m}$ latis, nervis inconspicuis; floribus solitariis, bracteis tribus suffultis, folia adæquantibus, cupula bracteali pedicellata obliqua apiculo dorsali instructa breviter pilosa, calyculo cylindrico glabro truncato margine

ciliolato quam cupula bractealis fere triplo longiore ; perigonii laciniis coriaceis nitidulis linearibus tubum superne unilateraliter fissum paullo superantibus purpurascentibus ad basin flavescentibus ; filamentis anguste linearibus a basi laciniarum liberis, parte libera antheras lineares æquante ; stylo tenui filiformi pentagono in stigma globosum exeunte.

Species affinis *L. microphylo* Engl., dicata in honorem Principis Nicolai D. Ghicæ plantarum descriptorum indefessi collectoris.

Cortex longitudinaliter rimosa, lenticellis inconspicuis.

Mensuræ : Internodia ramulorum floriferum 5—8 ^m/_m longa. Calyculus 5 ^m/_m longus. Perigonii tubus calyculum 7—8 ^m/_m superat, perigonii laciniis 14—17 ^m/_m longis latitudine 1 ^m/_m non attingentibus. Antheræ 5—6 ^m/_m longæ.

Ad montem Kaldesch vel. Decembre florens.

Amarantaceæ.

7. Sericocomopsis pallida (T. Moore), Schinz.

Engl. Bot. Jahrb. XXI, 1896, p. 185.

In regione Burka. Frutex 40 ^c/_m altitudinis ubique frequens pabulum præbet rhinocerontibus quo maxime delectantur.

Capparidaceæ.

8. Capparid decidua (Forsk.) Pax.

Dél. Fl. Eg. 74 t. 26.

In regione Burka prope montem Kaldesch. Decembre florens et fructifera.

9. *Cadaba longifolia* D. C.

Prodr. 1., p. 244.

In regione Burka, inter montes Djigo et Kaldesch usque ad fluvium Webi Schebeli. Arbor 4^m altitudinis. Floret Decembre.

Resedaceæ.

10. *Reseda Carmen Sylvæ* *Volkens et Schwfth.* sp. n.

Erecta tota papillis brevibus obtecta dense foliosa; foliis ternato-incisis, laciniis angustissime linearibus vel filiformibus; floribus pedicellatis racemum densum elongatum spiciformem formantibus; bracteis linearilanceolatis ad racemi apicem longe exsertis; sepalis deciduis lanceolatis corollam superantibus; petalis inæqualibus albis, superiorum lamina tripartita; filamentis mox caducis; capsula erecta glabra oblonga, ore aperto obtuse-tridentata; seminibus parvis minutissime ruguloso-scribiculatis.

Species *R. amblyocarpæ* Fres. et *R. stenostachyæ* Boiss. affinis.

Mensuræ: Folia ad 6 ^c/_m longa, laciniis 1—1, 5 ^m/_m latis. Spica 20—25 ^c/_m, bracteæ 5 ^m/_m, pedicellus fructifer 4 ^m/_m, capsula 11 ^m/_m, longa 3—4 ^m/_m lata.

In regione Burka, in uliginosis mense Decembre florens et fructifera.

Planta etiam a cl. Keller in itinere primo Ruspoliano anno 1891 collecta.

Leguminosæ.

11. *Acacia Verck Guill. et Perr.*

Fl. Seneg. I., p. 245, t. 56.

In regione Burka frequens repertur.

Frutex 2, 5^m altus. Decembre florens.

12. *Poinciana elata L.*

Cent. pl. 11., 16.

Ad flumen Dagahbur. Arbor 6^m alta, Novembre florens.

13. *Cassia didymobotrya Fres.*

Flora XXII (1839), p. 53.

Ad torrentem Jerer. Arbor 4^m altitudinis, floret Novembre.

14. *Crotalaria dumosa Franchet.*

in Révoil, Faune et Flore du pays Çomal, p. 25.

Ad torrentem Salul. Novembre florens et fructifera.

15. *Crotalaria albicaulis Frauchet.*

l. c. p. 26.

Ad torrentem Salul. Frutex 30 ^c/_m altus. Floret Novembre.

16. **Crotalaria Comanestiana** *Volken et Schwfth* sp. n.

Frutex ramulis novellis, petiolis, foliorum pagina inferiore, racemis calycibusque pilis adpressis dense sericeis ; racemis teretibus ; stipulis minutis ; foliis longe petiolatis ; foliolis obovatis obtusissimis, apice

mucronulatis basi cuneatis, petiolo plerumque brevioribus, supra glabris cum terminali lateralibus paullo superante; racemis lateralibus longepedunculatis paucifloris; bracteis lineari-lanceolatis pedicello æquilongis; pedicellis apice biprophyllatis calycis tubum subæquantibus; calycis tubo dentibus latelanceolatis acutis paullo longiore; vexillo refracto calyceem fere triplo superante lateovali; alis oblique oblongis; carina rectangulo-curvata apice longe rostrata; ovario stipitato dense sericeo-villoso.

Mensuræ: Petiolus 2—3, 5 $\frac{c}{m}$, foliolum intermedium 3—4,5 $\frac{c}{m}$ longum, 2—3 $\frac{c}{m}$ latum; pedicellus 5 $\frac{m}{m}$, calyx 6 $\frac{m}{m}$, vexillum 15—18 $\frac{m}{m}$ longum.

Prope flumen Duri et in regione Burka. Floret Novembre.

Zygophyllaceæ.

17. Kellersonia splendens Schinz.

Bull. Herb. Boiss. III 1895, p. 400.

Ad torrentem Salul. Novembre florens, cum capsulis immaturis.

18. Tribulus terrestris L.

sp. ed. I. 387.

Ad torrentem Dagatto, florens Novembre et Decembre.

19. Fagonia Lahovarii Volkens et Schwefh. sp. n.

Suffrutex ramis erectis teretiusculis striatis glandulosis, internodiis petiolos fere æquantibus; spinis minutis 1—2 $\frac{m}{m}$ longis leviter curvatis; foliis trifoliolatis,

petiolo foliolis petiolulatis ellipticis carnosulis glandulosis plerumque longiore; pedicello tenui; sepalis ovato-oblongis acutiusculis glandulosis; petalis albis ovatis unguiculatis calyce duplo longioribus; ovario dense piloso.

Speciem *F. tenuifoliae* Hochst. affinem inclito nomine Georgii Ioannis Lahovarii ornavimus, rerum geographicarum in Romania fautoris et cultoris doctissimi.

Mensuræ : Petiolus 1—2 $\frac{c}{m}$, foliola 1,5 $\frac{c}{m}$ longa, 6—7 $\frac{m}{m}$ lata; pedunculus 8 $\frac{m}{m}$; sepala 4 $\frac{m}{m}$ longa, 2 $\frac{m}{m}$ lata, petala 8 $\frac{m}{m}$ longa, 5 $\frac{m}{m}$ lata.

Inter montes Durdur et fluvium Webi Schebeli. Decembre florens.

Malpigiaceæ.

20. *Diaspis albida* Engl.

Bot. Jahrb. XIV, p. 315.

In regione Burka, floret Novembre.

Tiliaceæ.

21. *Triumfetta flavescens* Hochst.

in A. Rich. Tent. fl. Abyss., I., p. 82.

Ad torrentem Dauadid. Floret Decembre.

Malvaceæ.

22. *Abutilon hirtum* Lam.

Hook. f. fl. Br. India I., p. 327.

Ad torrentem Salul. Novembre florens.

23. *Pavonia Kraussiana* Hocht.

Flora XXVII (1844), p. 293.

Ad Torrentem Salul. Novembre florens.

24. *Hibiscus micranthus* Cav.

Diss. III. 155, t. 66, fig. 1.

Ad torrentem Salul. Novembre florens.

25. **Senra Zoës** *Volkens et Schwfth.* sp. n.

Suffrutescens ramosa, ramis cum petiolis, pedicellis bracteolisque hispidis; foliis alternis rotundato-cordatis plus minusve trilobatis denticulatis basi integerrimis utrinque pube stellata incanis; stipulis mox deciduis ineanotomentosis; floribus solitariis violaceopurpureis; pedicellis petiolo dimidio brevioribus; bracteolis ternis subæqualibus cordatis acutis hispidis (inter mixtis pilis stellatis) florem obtegentibus demum membranaceis; calyce 5-partito lanciniis subæqualibus lanceolatis pilosis; petalis cuneiformi-obovatis obliquis calycem duplo superantibus; tubo staminali corolla breviora a basi crassiuscula apicem versus filamenta 20—30 emittente; stylo filiformi glabro tubum staminalem vix superante 5-fido, ramis reflexis dilatatis papillosis, stigmate apice oblique truncato, ovario 5-loculari, loculis biovulatis.

Species pilis a caule horizontaliter patentibus valde insignis. Differt a *S. incana* Cav. indumento calyce profundius partito et ramulorum styli dilatatione.

Species dicata in honorem Zoës D. Ghikæ, uxoris principis Demetrii N. Ghikæ præstantissimæ.

Mensuræ : Petioli 1,5 — 3 $\frac{c}{m}$, folia ramulorum flori-ferum 2 — 4 $\frac{c}{m}$ longa ac lata. Calycis laciniae 7 $\frac{m}{m}$ longæ, 3 $\frac{m}{m}$ latæ, petala magnitudine varia, plerumque 2 $\frac{c}{m}$ longa et 1 $\frac{c}{m}$ lata.

Ad ripas torrentis Faf frequentissime repertur.

Combretacæ.

26. *Terminalia* (?) *bispinosa* Schwfth. et Volkens sp. n.

Arbor glaberrima. Ramis, ubi oriuntur ramuli, nodo-soincrassatis, cortice griseo-fusco fibroso-secedente, ramulis valde abbreviatis basi spinis binis validis rectis et horizontaliter patentibus suffultis; foliis ad ramulorum apices quasi fasciculatim approximatis, obovatis breviter petiolatis apice rotundatis, basi in petiolum brevem desinentibus, costis utrinque 2—3; racemo fructifero breviter pedunculato, samaris rubescentibus oblongis ala coriacea æqualiter cincta apice obtusa vel breviter biloba, basi in pedicellum tenuem flaccidum abrupte constrictis.

Species spinis infraaxiliaribus distinctissima, quoad habitum, præter spinas, T. Brownei Fres. simillima.

Mensuræ: Arbor 3^m alta. Spinæ 1 $\frac{c}{m}$ longæ. Folia 4 $\frac{c}{m}$ longa, 2,5 $\frac{c}{m}$ lata, petiolus 0,7 $\frac{c}{m}$. Racemus 5 $\frac{c}{m}$ longus, fructus immaturi 2,5 $\frac{c}{m}$ longitudinis 1,2 $\frac{c}{m}$ latitudinis mensurant pedicello, 0,5 $\frac{c}{m}$ longo.

In regione Burka. Decembre fructifera.

Plumbaginaceæ.

27. *Statice Maurocordatæ* *Volkens et Schwfth.* sp. n.

Suffrutex caulibus basi denudatis superne foliosis; foliis validis teretibus lineari-cylindraccis mucronulatis spinescentibus pruinosis rectis vel paullo incurvatis, basi in vaginam brevem amplexicaulem fuscam dilatatis; inflorescentiis axillaribus, spiculis bifloris in spicas secundas distiche dispositis, rhachide recta, bracteis obtusis membranaceis; calycis tubo viridi strigoso, limbo albido 5-lobo nervis fuscis percusso.

Species *S. cylindrifoliæ* Forsk. proxime affinis, differt foliis floribusque duplo majoribus, spiculis minus approximatis, præcipue calycis indumento.

Dedicavimus Mariæ L. Maurocordato, filiae Principis Demetrii Ghikæ dilectissimæ, matrimonio nunc Principi Leoni Maurocordato coniunctæ.

Mensuræ : Folia 6 — 11 $\frac{c}{m}$ longa 2 $\frac{m}{m}$ in diametro crassa. Inflorescentia 30 — 40 $\frac{c}{m}$ longitudinis attingit. Calyci tubus 4 — 5 $\frac{m}{m}$ longus, limbo 5 $\frac{m}{m}$ lato.

In regione Burka et ad torrentem Dagatto. Novembre florens.

Apocynaceæ.

28. *Adenium somalense* *Balf. f.*

Ad torrentem Faf. Floret Decembre. Arbor 3^m alta trunco 2^m attigente. Cortex illi Fagi sylvaticæ consimilis sed magis nitens et potius griseo-coerulescens.



MON TROISIÈME LION

Asclepiadaceæ.

29. *Kanahia Delilei* Dene.

D. C. Prodr. VIII, p. 537.

Ad torrentem Dagatto in uliginosis, florens Novembre.

Convolvulaceæ.

30. *Ipomoea Ghikæ* Volkens et Schwfth. sp. n.

Frutex erectus ramis divaricatis glabris, cortice nigrescente; foliis parvis ad ramulos abbreviatos fasciculatis, petiolo tenui et adpresse-piloso brevioribus vel ei subæquilongis, lamina reniformi pilis adpressis utrinque instructa; floribus solitariis axillaribus, pedicello foliis paullo brevioribus adpresse piloso, sepalis subæqualibus obovatis coriaceis margine anguste et pallide-membranaceis ciliolatisque, exterioribus puberulis, interioribus glabris; corolla alba calycem circiter sexies excedente infundibuliformi, fasciis 5 mesopetalis apicem versus extus minute subsericeis, filamentis inæqualibus, polline globoso undique poroso et spinoso.

Nulli speciei africanæ affinis.

Mensuræ : Petiolus 6—8 ^m/_m longus, Foliorum lamina ad 8 ^m/_m longitudinis, 12 ^m/_m latitudinis attingens. Pedicellus 10—12 ^m/_m, calyx 4 ^m/_m, corolla 20—25 ^m/_m longitudinis æquans.

Ad torrentem Sulul et in valle fluvii Faf. Floret Novembre.

31. *Ipomoea* (*Erpipomea*) *Paulitschkei* Schwfth. et Volkens sp. n.

Perennis glabra, caule prostrato sulcato-trigono; foliis margine ciliolatis ceterum glaberrimus ovalibus vel subobovatis, parte anteriore sæpe leviter trilobis, lobis rotundatis basi subacutis subrotundatisve, costis infra laminae medium ortis utrinque binis et per paria oppositis, petiolo lamina triplo brevior; floribus ternis, pedunculo petiolum æquante, bracteis diminutis, pedicello calycis longitudinem non attingente, sepalis lanceolatis inæqualibus, extus ad basin pilis albis hispidis, margine distanter ciliatis; corolla calycem sesquixcedente roseopurpurea breviter infundibuliformi glaberrima, limbo ad corollæ medium lobato, lobis rotundatis; staminibus tubo inclusis, filamentis brevibus basi dilatatis, antheris linearibus basi sagittatis, stylo brevissimo, stigmate globoso, ovarii septo spurio, seminibus 4 glabris lævibusque.

Mensuræ : Petiolus $1\frac{c}{m}$, lamina folii 2,5 longitudinis, 2,2 latitudinis mensurat; sepala $1\frac{c}{m}$ longa corolla $3\frac{c}{m}$ longa, filamenta $1,5\frac{m}{m}$, antheræ $4\frac{m}{m}$, stylus vix $1\frac{m}{m}$.

Species stylo abbreviato insignis. Inter repentes non radicantes omnibus notis singularis.

Dedicavimus viro clarissimo Philippo Paulitschke indagatori indefesso, de Africae rebus optime merito.

Prope aquarum divortium inter torrentes Jerer et Faf. Novembre florens.

32. *Ipomoea cicatricosa* Bak.

Kew. Bull. 1895, p. 221.

Ad torrentes Jerer, Faf, Salul et Dagatto frequenter repertur, frutex 0,5^m altitudinis, Novembre florifer.

Planta nostra omnibus notis nisi foliorum amplitudine cum descriptione a cl. Baker data congruit. In specimine Ghikæano folia 5 $\frac{c}{m}$ longa, 3,5 $\frac{c}{m}$ lata. C. Baker autem loco citato 12—15 uncias longitudinis, 8—9 latitudinis indicat. Monet quidem botanographus ille caules cicatricibus foliorum delapsorum rugosos esse videri, sed verba eius hoc modo interpretari licet: Aderant specimina florifera cum foliis e ramulis novellis natis qui nondum ad justam magnitudinem pervenerant.

Borraginaceæ.

33. *Heliotriopium Steundneri*

(Ester. Bot. Zeit. XXV (1875), p. 167.

Ad fluvium Boholodimu. Decembre florens.

Labiataæ.

34. *Leucas inflata* Benth.

Ad torrentem Salul. Decembre cum floribus imperfectis.

35. *Coleus Aulihanensis* Schwfth. et Volkens sp. n.

Fruticosus, ramis lignoso-carnosis crassis floriferis defoliatis; racemis terminalibus sessilibus glanduloso-subvillosis, vesticillastris 4—5 approximatis 8 floris;

pedicellis horizontaliter patentibus calyce triplo longioribus; calycis glanduloso-villosi labio superiore lateovato acuminato post anthesin accrescente, labii inferiori dentibus 3 subulatis superiore labio dimidio brevioribus; corollæ glandulis sessilibus consperseæ et calyce 6 plo longioris labio superiore rotundato bilobo, labio inferiore naviculari galeato acuto extus molliter villosa staminibus subæquilongis paullo longiore stylum æquante.

Mensuræ : Pedicellus 1,5—2 $\frac{c}{m}$ longus. Calyx cum labio superiore accreto 1 $\frac{c}{m}$. Corolla evoluta ultra 3 $\frac{c}{m}$ amplectitur.

Species *Colei igniarii* Schwfth, proxima, differt ab illo floribus multo majoribus, florum indumento calycis dentibus inferioribus longioribus, stylo brevioris labium corollæ inferius non excedente.

Folia crassa iis *C. igniarii* forsan similia ut monent cicatrices validæ semiorbiculares.

Frutex altitudine 2^m, secundum descriptionem principis collectoris. Flores iam e longinquo odorem fortissimum exhalant.

In regione gentis Somalorum Aulihan vocata, nec alio loco repertur; floret a Decembre et Januarium.

36. *Erythrochlamys spectabilis*.

Gürke, Engl. Bot. Jahrb. XIX, p. 222.

Ad torrentem Dagatto in uliginosis, odore gratissimo suaveolens. Floret Decembre.

37. *Capitanya otostegioides*.

Gürke, Engl. Bot. Jahrb. XXI, p. 105.

38. *Ocimum Stirbeyi*, *Volken. et Schwfth.* sp. n.

Frutex ramulis breviter pubescentibus; foliis verticillatim fasciculatis subsessilibus lineari-lanceolatis ad basin sensim attenuatis integris acutis pilis sparsis obtectis vel glabrescentibus; racemis laxis simplicibus terminalibus, verticillastris 4—5 floris; pedicellis calyce vix longioribus pilis parvis reversis instructis, bracteis lateovatis acutis; calycis pubescentis tubo campanulato cum dente superiore orbiculari-decurrente, dentibus lateralibus triangularibus, inferioribus apice subulatis; corollæ tubo calycem paullo excedente, labiis extus pilosis tubum longitudine superantibus, filamentis breviter exsertis basi appendiculatis.

Species forsan *O. verticillifolio* Bak. affinis.

Dicata in honorem Principis Barbu A. Stirbey, Principi Demetrio Ghikæ ex sorore defuncta propinqui.

Mensuræ : Folia 1,5 $\frac{c}{m}$ longa, 2—2,5 $\frac{m}{m}$ lata, interstitia inter florum verticilla 1,5 $\frac{c}{m}$. Pedicellus 3 $\frac{m}{m}$, calyx 2,5 $\frac{m}{m}$ longus corolla 7—8 $\frac{m}{m}$ longa.

In regione Burka. Novembre et Decembre florens.

Solanaceæ.

39. *Solanum coagulans* Forsk.

Descr. pl. aeg. arab., p. 47.

Ad torrentem Dagatto, Novembre-December florens.

Scrophulariceæ.

Ghikæa *Volgens et Schwfth. Gen. nov.*

Calyx campanulatus usque ad $\frac{2}{3}$ longitudinis 5-fidus, laciniis æqualibus lanceolatis pubescentibus; corollæ tubus basi subcylindricus calyci fere æquelongus dorso curvatus in faucem latam saccato-amplius limbo obliquo lobisque 5 fere æqualibus mucronatis margine brevissime ciliolatis, lobis 2 posticis interioribus inter se paullo connatis; stamina 4 didynamia, corolla breviora; antheræ staminum 2 breviorum basi in calcarem acutum leviter curvatum longe productæ; ovarium ovatum in stylum filiformem valde elongatum apice stigmatosum exeunte.

Genus Harveyæ affine in honorem Principis Demetrii N. Ghikæ dicatum, itineris in Africam inceptoris et Principis Nicolai D. Ghikæ planta hujus eximie collectoris.

40. **Ghikæa spectabilis** *Volgens et Schwfth. sp. unica.*

Frutex ramosus foliis ramulorum florigerum plerumque oppositis in petiolum brevem attenuatis ellipticis acutis glandulis sessilibus pilisque brevissimis adpressis obtectis; floribus ex apice fere ramulorum ortis, pedicellis pubescentibus apice cum bracteolis 2 lanceolatis tubo calycino æquilongis; corolla magna violacea.

Species floribus violaceis eximia. Quoad habitum et corollæ conformationem cum nonnullis Gerardiis similitudinem præbet. Folia parva reducta. Pili in foliis ramu-

lisque novellis condensati brevissimi e callo albido parvo nascuntur. Glandulæ per foliorum paginam disseminatæ et calyce insidentes oleum resinosum exsudare videntur. Flores in axillis singuli axilis superpositi sunt et ab illis aliquantum remoti. In interstitio inter pedicelli et petioli bases callositates binæ, altera super alteram, (rarius unica) exstant ex ramulo rotundæ fuscae, fortasse principio e floribus degeneratis proveniunt.

Mensuræ : Folia 1,5—2,5 $\frac{c}{m}$ longa, 8—10 $\frac{m}{m}$ lata, cum petiolo 6—8 $\frac{m}{m}$ longo. Calycis tubus 5 $\frac{m}{m}$ longus, cum dentibus 7 $\frac{m}{m}$ longis. Corolla in sicco 3 $\frac{c}{m}$ et ultra attingit longitudinis, cum limbo in diametro 2,5 $\frac{c}{m}$ aperto et laciniis 0,5 $\frac{c}{m}$ longis, 1 $\frac{c}{m}$ latis.

Inter torrentes Jerer et Faf. prope aquarum divortium. Floret Novembre.

Acanthaceæ.

41. Ruellia paradoxa Lindau.

Ann. R. Ist. Bot. Roma, VI. p. 67.

Inter torrentes Jerer et Faf. Novembre florens.

42. Ruellia discifolia Oliv.

In James, Unkn. Horn of Afr., p. 321.

Inter torrentes Jerer et Faf. prope aquarum divortium. Novembre florifera.

43. Ruellia Ruspolii Lindau.

In Ann. R. Ist. Bot. Roma. Vol. VI., p. 69.

Inter torrentes Jerer et Faf. Novembre florens.

44. *Lindavia speciosa* Bendl.

Journ. Bot. XXXIV (1896), p. 411.

In regione Burka. A Novembre ad Decembrem florens et fructifera.

45. *Barleria proxima* Lindau.

L. c. p. 72.

Ad torrentem Salul florens Novembre.

46. *Barleria* (*Prionitis*) **Marghilomanæ** Volkens et Schwft. sp. n.

Frutex ramulis obtuse-quadrangularibus pubescentibus; foliis breviter petiolatis, coriaceis ovalibus mucronatis pungentibus sparse pilosis, junioribus sericeis: spinis axillaribus albis quadripartitis; floribus sessilibus axillaribus decussatis in spicam brevem dispositis; bracteis foliaceis apice spinescentibus; bracteolis ad aculeas reductis; sepalis liberis sericeis acutis, exterioribus latelanceolatis, interioribus anguste-lanceolatis; corollæ intus purpureæ, extus glaucæ tubo cylindrico elongato, lobo antico oblanceolato, reliquis subæqualibus basi interse connatis, parte anteriore obovatis, apice acutis vel mucronatis.

Species verosimiliter *B. Smithii* Rendle proxima.

Dicata in honorem Elisæ A. Marghiloman, filiæ Principis Alexandri Stirbey, quæ plantis hisce in Africa collectis optime conservandis summam operam navavit.

Præstant ramuli bini curti fragmentarii cum floribus in utroque singulis.

Mensuræ : Folia ad $4 \frac{c}{m}$ longa, $3 \frac{c}{m}$ lata extant. Petiolus $4 \frac{m}{m}$; bracteæ $1-2 \frac{c}{m}$ longitudinis, $0,5-1 \frac{c}{m}$ latitudinis habent. Spinæ axillares $2 \frac{c}{m}$ longæ. Sepala exterioria $1 \frac{c}{m}$ longa, $4-5 \frac{m}{m}$ lata; sepala interiora $8-9 \frac{m}{m}$ longa, $2 \frac{m}{m}$ lata. Tubus corollæ $2 \frac{c}{m}$ longus. Corollæ lobi $13-14 \frac{m}{m}$ longi, $7-8 \frac{m}{m}$ lati.

Ad torrentem Salul. Novembre florens.

47. *Crossandra parviflora* Lindau.

L. c.

Ad torrentem Salul. Floret Novembre.

48. *Ecboium Linnænum* Kurz.

Journ. As. Soc. Beng. XI, 2 (1871), p. 75.

Ad torrentem Dauadid. Novembre florens.

49. *Justicia (Adhatoda) Romanicæ* Volkens et Schwfth. sp. n.

Frutex ramulis glabris; foliis subsessilibus oblanceolatis glabris cystolithis notatis apice rotundatis vel acutiusculis basin versus margine ciliatis; floribus in foliorum axillis $1-2$, bracteolis minimis subulatis ciliatis; sepalis usque ad basin fere liberis æqualibus subulato-lanceolatis ciliatis; corolla flava calyce duplo longiore extus puberula; antherarum loculo inferiore longec alcarato.

Mensuræ : Folia $10 \frac{m}{m}$ longa, $3 \frac{m}{m}$ lata. Sepala $4-5 \frac{m}{m}$ longa, $0,5 \frac{m}{m}$ lata, corolla $11 \frac{m}{m}$ longa. Stamina $10 \frac{m}{m}$ longa.

Ad torrentem Salul. Novembre florens.

Curcurbitaceæ.

50. *Cucumis dipsaceus* Ehrbg.

In Spach. Hist. Vég. Phan. VI, p. 211.

Ad torrentem Dauadid. Decembre florens.

Compositæ.

51. *Gutembergia* sp. aff. *G. Rueppellii* Schz. Bip.

Ad torrentem Dauadid, Decembre florens.

52. ***Psiadia gnaphaliopsis*** Schwfth. et Volkens sp. n.

Perennis ramis decumbentibus subherbaceis dense foliosis albotomentosis; foliis anguste lanceolatis sessilibus acutissimis supra griseis, subtus albotomentosis, nervo medio prominulo, costis utrinque 2—3; ramis floriferis erectis paucifoliatis; capitulorum glomerulo globosocongesto longepedunculato, capitulis globosis breviter pedicellatis; involucri phyllis 3—4 seriatis lineari-lanceolatis acutis basi medioque tomentosis, apice submembranaceis glabratis; receptaculo plano circa achænia fimbriis brevissimis acutis stellatim dispositis ornato; achæniis quadrangularibus lineari-prismaticis ad angulos nervis 4 elevatis cinctis patenter pilosis, pappo setoso uniradiato, setis 25 florem æquantibus achænio triplo longioribus, involucrum duplo excedentibus; corollis flavidis exterioribus breviter ligulatis, ligula oblonga acuta stylo cum appendicibus oblongis parce exserto multo longiore, corollis interioribus cum limbo 5-dentato scaberulo, tubo corollina in

omnibus filiformi, puberulo antheris cum connectivo lanceolato exsertis, basi rotundatis.

Species inter Psiadium, Microglossam et Nidorellam incertæ sedis, ab omnibus quarum congeneris habitu subherbaceo diversa. Ab Erigeronte achæniis haud compressis discrepat, item habitu qui numerosas Helichrysi et Gnaphalii nonnullasque Conyzæ formas revocat. Corollæ color dubius apparet, an flavus, an fusco-flavidus, certe non rebellus nec albidus. Ceteris notis optime cum Psiadia congruit. Eandem sententiam habet cl. O. Hoffmann, compositarum cognitor oculatissimus. Receptaculum more Psiadiæ Schweinfurthii Balf, f. stellato-fibrillosum.

Mensuræ: Pediculus 6 $\frac{c}{m}$. Folia 2,5 $\frac{c}{m}$ longa, 0,5 $\frac{c}{m}$ lata. Capitula 7 $\frac{m}{m}$ longa. Flores 5 $\frac{m}{m}$ longæ, ligula vix 1 $\frac{m}{m}$ longitudinis præbet.

Ad torrentem Duri. Novembre florens.

53. *Achyrocline glumacea* (D. C.) et Hiern.

Oliv. fl. Trop. Afr. III p. 340.

In regione Burka. Novembre-Decembre florens.

54. *Pulicaria arabica* Cass.

Diet. Sc. Nat. XLIV, p. 94.

Ad torrentem Dagatto. Decembre fructifera et florens.

55. *Wedelia Abyssinica* Vatke.

(Ester. Bot. Zeitschr. XXV (1875, p. 327).

Ad. torrentem Jerer et Faf. Novembre florens.

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
Portraits de MM. D. Ghika et N.-D. Ghika.	
Le premier rhinocéros	1
Un paysage du Gouban	8
Zèbre tué par mon père dans la vallée du Daghatou	17
Sanglier phacocère	24
Mon premier éléphant	32
La première panthère	40
La vallée du Daghatou	48
Euphorbe géante et nid de termites	56
Le mont Kaldech	64
Au bord du Wébi Chébéli.	72
Mon quatrième rhinocéros.	80
Un crocodile tué par mon père	88
Le second éléphant tué par mon père	96
Le rocher des sept voleurs à Mandeira	104
Mon troisième éléphant	112
Un doublet de sanglier.	120
Le fleuve des léopards	128
Une grotte dans le lit de la rivière Madeno	136
Sen-Moretou	144
Arbre de Goub à Milmil	152
Ma seconde lionne	160
La forêt vierge du Wébi	168
Girafe tuée dans le pays Aulihan.	176
Lionne tuée par mon père à Der-Marodilé	192
Mon troisième lion	208

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	v

CHAPITRE PREMIER. — Aden et Berbera.

La Traversée. — Brindisi. — Port-Saïd. — Suez. — Bab-el-Manded. — Arrivée à Aden chez le gouverneur. — Préparatifs de l'expédition. — Promenades en ville. — Départ pour l'Afrique sur le stationnaire anglais. — Maït. — Haïs. — Koram. — Arrivée à Berbera. — Chez le capitaine Abud. — Eggeh Narlayo ; notre escorte. — Première étape	1
---	---

CHAPITRE II. — Le Gouban et l'Ogo.

Traversée de la plaine maritime. — Description d'une journée de marche. — Composition de notre caravane. — Le campement du soir. — Chasse à la gazelle. — Arrivée sur les plateaux. — Leferoug. — Chasse à l'onagre. — Les premières traces de lions. — Chasse à l'oryx. — Hargeïsa. — Le cheik Mattar. — Affût au lion	19
---	----

CHAPITRE III. — La frontière d'Abyssinie.

Une mauvaise plaisanterie. — Un orage sous les tropiques. — Position critique de mon père. — Ma première lionne. — Rousbali. — Traces d'éléphants. — Fausses nouvelles de panthères et de lions. — Mon père et ses gens s'égarent dans la forêt. — La prairie du Marar. — Abondance de gibier. — Poursuite d'une antilope blessée. — Jig-Jiga. — Rencontre avec les Abyssins. . . .	37
---	----

CHAPITRE IV. — Les vallées du Jerer et du Faf.

L'étang de Courédéli. — Mauvaise volonté de notre escorte. — Caractère général de la vallée du Jerer. — Les puits de Dja. — L'indicateur des ruches. — La vallée des rhinocéros. — Douali marche sur un serpent. — Dagahbour. — Un brave. — Le	
--	--

	Pages.
Mont Sabatwein. — Gabouro. — Mon père tue deux rhinocéros. — Un lion mangeur d'hommes. — Une alerte nocturne. — La vallée du Faf. — Le premier Koudou. — Je manque une panthère. — Sigeïsa	59
CHAPITRE V. — Buorka. (La vallée du Daghatto.)	
La vallée du Douri. — Plusieurs rhinocéros sont signalés. — Je tue trois zèbres en une matinée. — Le Mont Dabala. — Mon premier rhinocéros. — Le premier éléphant. — Ma première panthère. — Mon cheval s'enfuit. — L'endroit où fut assassiné Pietro Sacconi. — Chasse mémorable des comtes Hoyos et Coudenhove. — Nous quittons le Daghatto. — Je m'égare dans la forêt.	77
CHAPITRE VI. — Bourka. (Les Monts Djigo et Kaldech.)	
Les monts Khodjar. — Mon père manque un lion par la faute de son shikari. — La rivière Boholodimou. — Deux rhinocéros ratés. — La contrepartie : un doublé de rhinocéros. — Mon père tue quatre zèbres. — Je pénètre dans les monts Djigo. — Ascension du Mont « Roi Charles 1 ^{er} . » — Encore un rhinocéros. — Charge d'un éléphant furieux. — Une belle chasse : quatre éléphants en un jour. — Le campement sous le Mont Kaldech . .	93
CHAPITRE VII. — Le fleuve des léopards.	
Les Monts Dourdour. — Chasse au Koudou. — Douali s'empoisonne avec le latex d'une euphorbe. — Les Somalis-Géleïmis. — Le Wébi Chébéli. — Sen-Moretou. — Les crocodiles. — Le Kobe à croissant ou Waterbuck. — La grande forêt du Wébi. — Tir à la cible. — A la recherche d'un gué. — Le passage du fleuve. — Ma seconde lionne.	111
CHAPITRE VIII. — Au pays des girafes.	
Chez les Aulihans. — Dour-Etamé. — Mort du chef des Aulihans. — Je tue un léopard. — La rivière du « Prince Ferdinand. » — Halte dans une grotte. — A la frontière Galla. — Manque d'eau. — Rencontre de Gallas. — Nous tuons une girafe. — Une superstition Somalie. — La mouche tsétsé. — Retour au Wébi. — Un enfant abandonné.	123
CHAPITRE IX. — L'Ogaden central.	
Nous remontons le Madesso. — Les grottes d'albâtre dédiées à la princesse Marie. — Les Monts Dek-Marodi et Ouasasalé. — Une bande de singes. — Les premiers phacocères. — Le village de	

Pages.

Der-Marodilé. — Affût au lion. — Mon père tue une lionne ; moi, un grand lion. — Les Rer-Amaden. — Un rhinocéros entêté. — Milmil. — Traversée du Haud. — Hargeïsa	135
--	-----

CHAPITRE X. — Le retour à la côte.

Le lion de Gabouro. — La caravane anglaise. — Mandeira. — Je tue cinq koudous mâles. — Les Monts Golis. — Ascension du Gan-Libah. — Une panthère mangense d'hommes. — Arrivée à Berbera. — Le retour	149
--	-----

CHAPITRE XI. — Les Somalis (d'après les auteurs spéciaux et nos propres observations).

Origine et histoire. — Le peuple Galla. — L'invasion arabe. — Formation du peuple Somali. — Les Somalis actuels ; — religion ; — morale ; — castes ; — caractère ; — habitation et nourriture ; — les femmes ; — le mariage ; — éducation des enfants ; — combats entre tribus et duels ; — les animaux domestiques ; — cérémonies et coutumes ; — costumes. — Les explorateurs de la région. — Situation politique et internationale du Somaliland . .	157
---	-----

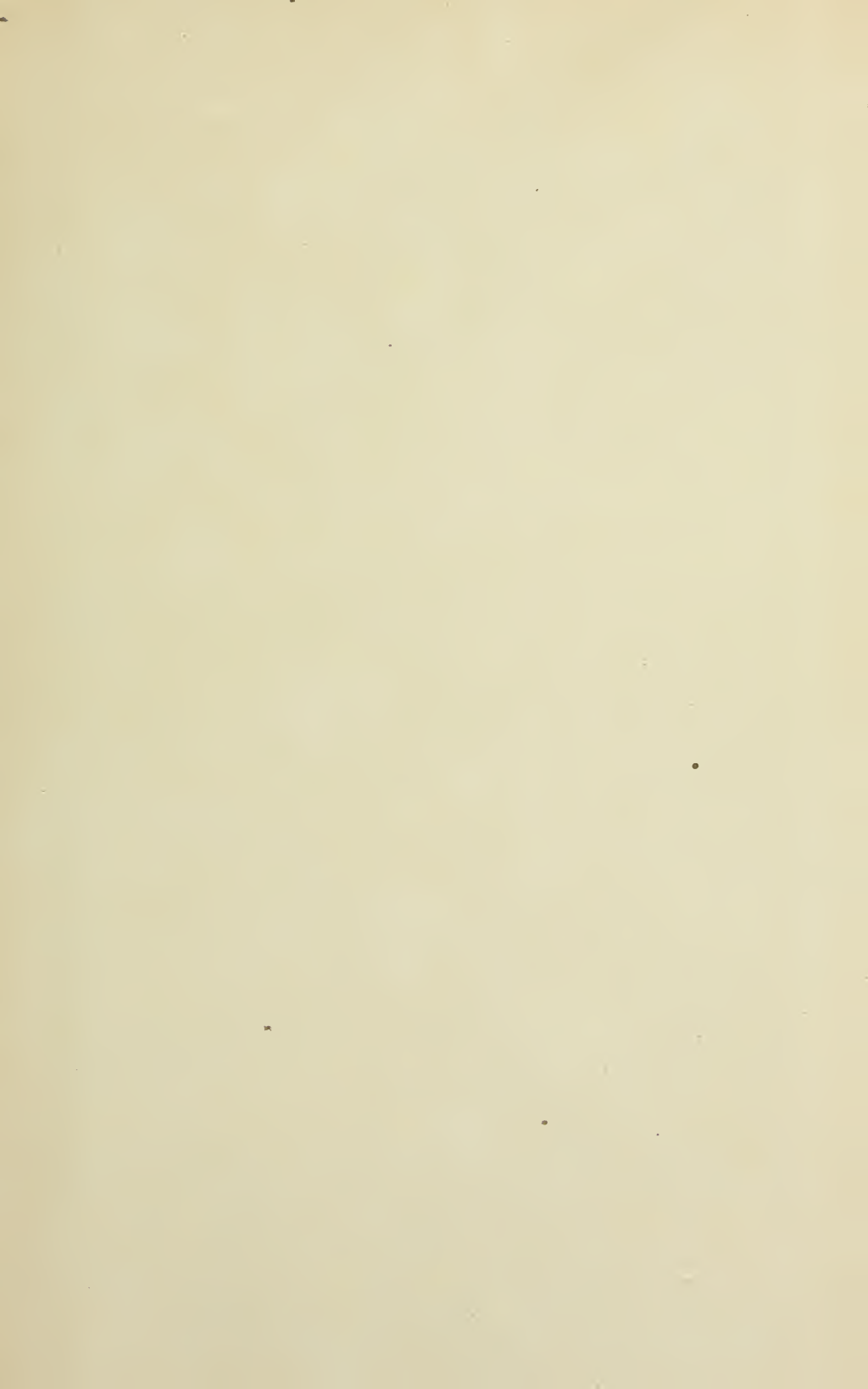
CHAPITRE XII.

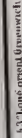
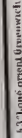
La faune somalie	172
----------------------------	-----

LISTE DES PLANTES récoltées par les Princes Démètre et Nicolas Ghika Comanesti dans leur voyage au pays des Somalis par G. Schweinfurth et G. Volken.	189
---	-----

PLANTARUM ENUMERATIO ET DESCRIPTIO.	199
---	-----







(Du mois d'Octobre 1895 jusqu'en Mars 1896)
fait d'après les relevés du prince Démètre Ghika

Fichte 1 000 060



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 082290047